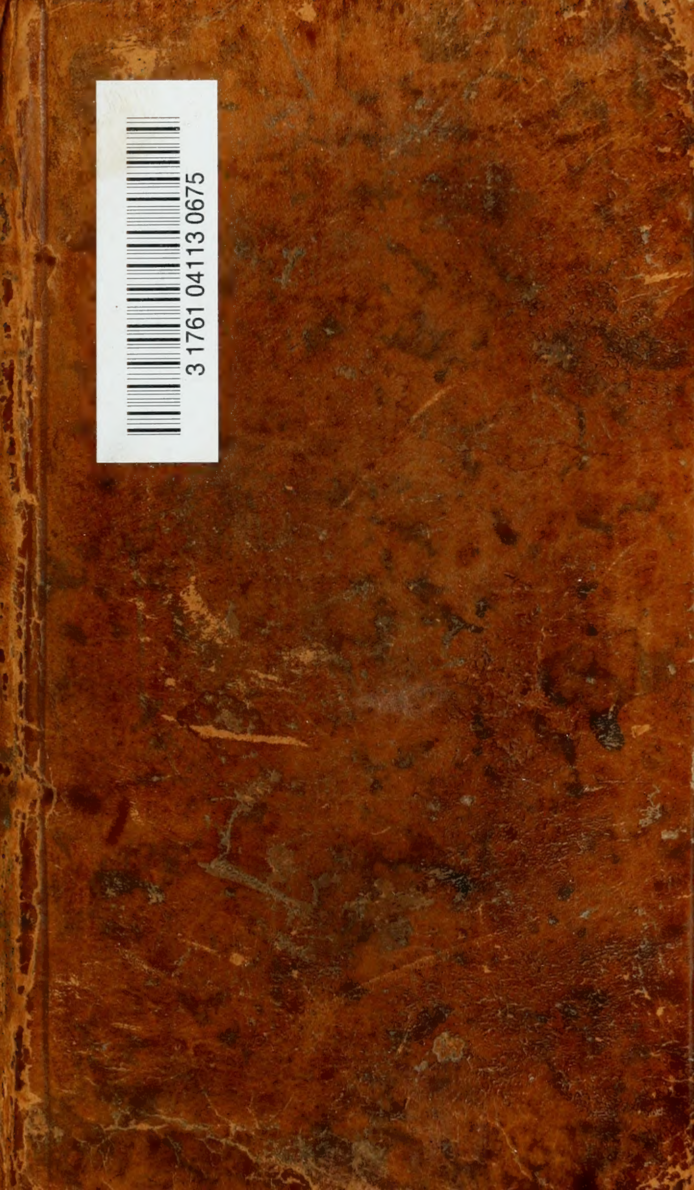

3 1761 04113 0675


DESTOUCHES le fils.





THEATRE DE BOURSAULT,

TOME SECOND.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques.

MARC BORDELET, rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, Fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

THEATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point paru dans les précèdentes.

TOME SECOND.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES dans le second Volume.

LA SATYRE DES SATYRES,

COMÉDIE.

PIECES CONTENUES dans le ſecond Volume.



AU LECTEUR.

LEs Satyres de Monſieur Deſpréaux ont fait un ſi grand fracas, & tant de perſonnes capables de juger des belles choſes leur ont donné leur approbation, que je ſerois du moins auſſi emporté que leur Auteur, ſi le peu qu'on y remarque de mauvais me faiſoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoue que la gloire qu'il prétend s'être acquiſe, lui ſeroit légitimement dûe, ſi l'on acqueroit une véritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit : mais pour un homme tel que Monſieur Deſpréaux, qui par la délicateſſe de ſa plume pouvoit s'attirer des applaudiſſemens ſans reſtriction, c'eſt en avoir mal uſé, qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raiſonnables à ne pouvoir faire l'éloge de ſon eſprit, ſans être obligés de faire le procès à ſa con-

duite. S'il eſt vrai que ſon génie ſoit ſi borné, qu'il ſoit en pays perdu auſſi-tôt qu'il eſt hors de la Satyre, je conſens qu'il n'en ſorte point: mais il y a bien de la différence entre ſatyriſer & médire ; reprendre, & injurier ; condamner des fautes, & en commettre. Attaquer les vices dans tous les hommes, & faire des peintures de leur noirceur, qui donnent de l'horreur à ceux qui en faiſant réfléxion ſur leur vie s'en trouvent convaincus, c'eſt ce qu'on appelle une Satyre : mais déclarer ceux d'un particulier, & décliner ſon nom pour le faire mieux connoître, c'eſt un Libelle diffamatoire. En vain Monſieur Deſpréaux cherche des exemples pour autoriſer ce qui n'en eut jamais. Si les Romains, qu'il cite dans un diſcours qu'il a fait ſur la Satyre, ont quelquefois nommé des gens connus, ils faiſoient par prudence ce qu'il fait aujourd'hui par le ſeul plaiſir qu'il a de faire du mal. Ceux qu'ils

décrioient, étoient déja décriés par les crimes qu'ils avoient commis, & par les répréhenſions qu'ils n'avoient pu éviter ; & ſi l'on en faiſoit des portraits épouvantables, c'étoit pour effrayer la jeuneſſe qu'ils pouvoient ſéduire : mais de tous ceux que nomme Monſieur Deſpréaux, il n'y en a pas un que je connoiſſe, (ſi l'on m'en excepte) en qui l'on ne trouve toutes les qualités requiſes pour faire d'auſſi honnêtes gens qu'il y en ait en France ; & pour ce qui eſt de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empêcher de leur vouloir. Qu'on ne m'allégue point que j'ai voulu faire pis que Monſieur Deſpréaux n'a fait ; & que s'il y a du crime à mettre du monde ſous la preſſe, il y en a encore davantage à en vouloir traduire ſur un Théâtre : Je n'ai pas vécu juſqu'à préſent ſans le ſçavoir, auſſi bien que ceux qui me l'allégueroient ; mais outre que

pour ſe venger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a reçu, Monſieur Deſpréaux méritoit bien d'être joué en préſence de toute la terre qu'il joue: & le Tribunal auguſte où il a mandié les déſenſes dont il s'eſt ſervi, & qui a coutume de ſe déclarer contre toutes ſortes d'agreſſeurs, ne lui auroit pas été ſi favorable, n'étoit qu'il en a ſurpris la religion. Ceux qui ſe donneront la peine de lire la Piéce que je mets au jour, verront bien que je n'y ai rien mis de diffamatoire contre ſon honneur, ni contre ſa perſonne, comme il le ſuppoſe dans l'Arrêt qui fait déſenſes aux Comédiens de la repréſenter. Je ne ſçai rien de lui qui ſoit à ſon déſavantage, que ce que toute la France ſçait auſſi: c'eſt-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenſer des gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je penſe qu'il n'y en auroit guére qui lui refuſaſſent leur eſtime, s'il faiſoit un meilleur uſage de ſon génie. Ce n'eſt

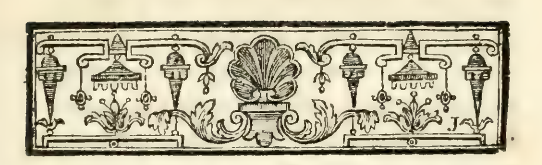
pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher, comme dans tout ce que font les autres. Le plaiſir qu'on a d'entendre médire fait qu'on paſſe, ſans y prendre garde, par deſſus des endroits où l'on s'arrêteroit, ſi une injure qui s'y trouve à point nommé, n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourent ſes Ouvrages : & ſi j'étois d'humeur à faire une Critique en proſe, je lui en citerois pluſieurs, ſans compter ceux que j'ai déja repris, où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ai perdu à lui répondre ; & je lui déclare que de quelque façon qu'il me traite déſormais, je ne m'en vengerai que par mon ſilence. Si je fais de méchans Vers, il aura peu de gloire à faire tomber un homme qui tomberoit bien ſans lui ; & ſi j'en fais de bons, ils ſe ſoutiendront aſſez d'eux-mêmes.



ACTEURS.

EMILIE, Maitresse du Chevalier.
LE CHEVALIER, Amant d'Emilie.
LE MARQUIS, Marquis du Bel-Air
LA MARQUISE ORTODOXE, jeune Veuve & Précieuse.
AMARANTE, Amie d'Emilie.
BOURSAULT.
LA WALTOLINE, Suisse d'Emilie,
LA FRANCE, Laquais d'Emilie.

La Scene est à Paris, chez Emilie.



LA SATYRE DES SATYRES.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

EMILIE.



ALLEZ-MOI de ce pas chercher la Walstoline,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous êtes chagrine?
Qu'avez-vous?

EMILIE.

Juſte-Dieu ! Qui ne le feroit pas ?
A-t-on rien dit de bon pendant tout le repas ?
Sans façon, ſuivez-moi, ſi vous me voulez ſuivre :
Mais je ne puis reſter là-dedans ; je ſuis yvre.
Pour peu qu'on ait de ſens, ſe figure-t-on rien
Qui ſoit plus fatiguant qu'un ſi ſot entretien ?
Votre ami le Marquis dont la langue eſtropie,
Eſt un Original qui n'a point de copie :
Il emporte le prix ſur les plus éventés,
Et ne dit que fadaiſe, & qu'inutilités.
Ce qu'il a d'aſſommant, quelque ſot qu'il puiſſe,
être,
Aux ouvrages d'eſprit il prétend ſe connoître ;
Et n'en croyant jamais que ſon foible cerveau,
Ce qu'il loue eſt blâmable, & ce qu'il blâme eſt
beau.
Mal avec la raiſon, il n'eſt point de rencontre
Où, ſi-tôt qu'on en parle, il ne ſe ligue contre.
J'ai de ſon entretien autrefois fait l'eſſai :
Il eſt ſi plein de ſoi, qu'il en créve.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.
Qu'il ſoit ſeul à manger, d'une mine adoucie,
Il boit à ſa ſanté, puis il ſe remercie ;
A ſe complimenter paſſe le tiers d'un jour,

Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.
Mais tout fat qu'il puiſſe être, une Dame galante
Doit, quand elle régale, être plus complaiſante.
Je n'ai jamais rien vû qui fut mieux ordonné
Que le pompeux repas que vous avez donné:
Lors qu'à charmer nos ſens votre eſprit s'étudie,
Et qu'au Bal qui s'apprête il joint la Comédie,
Faut-il qu'un étourdi, qui n'a point de raiſon,
Avec ſi peu d'eſprit en allarme un ſi bon?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie?
Et morbleu! (car enfin il m'a miſe en furie,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Je ne puis en ſortir, ſi je ne jure un peu.)
Riez-en, dites-vous? Faudroit-il me le dire?
N'en aurois-je pas ri, ſi j'en avois pû rire?
A pluſieurs méchans mots, qu'il garantiſſoit bons,
J'ai fait ſemblant de rire, & j'enrageois au fonds.
Plein de ſon Deſpréaux, qu'en louant il déchire,
(Car ce qui n'en vaut rien eſt ce qu'il en admire,)
Il en parle ſans ceſſe, & prétend ſottement
Que l'Univers en corps ſoit de ſon ſentiment.
J'ai bien affaire, moi, pour ſe faire de fête,

Que de ſon Deſpréaux il me rompe la tête,
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon ſuffrage, & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,
Qui toujours ſe regarde, & toujours geſticule,
Si Monſieur Deſpréaux n'eût ſervi d'entretien,
Tant qu'a duré le jour, on n'eût parlé de rien:
On l'a plus de cent fois conjuré de ſe taire,
Mais le traître qu'il eſt, n'en a rien voulu faire:
Deſpréaux qui l'entête, eſt ſi fort à ſon goût,
Qu'il le mettoit en œuvre, & l'enchâſſoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy!

LE CHEVALIER.

Je ſuis prêt de le faire.
Il vous bleſſe la vûe, & je cherche à vous plaire:
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainſi)
Il n'eſt pas le ſeul fat que vous ſouffriez ici.
Le Marquis, à mon ſens, eſt plus ſage qu'Eudoxe,
Qui ſe fait appeller la Marquiſe Orthodoxe;
Parce que dans Alger ſon Ayeul fait captif,
Pour la religion fut empallé tout vif:
Cependant chaque jour vous ſouffrez ſa viſite;
Et, ſi je m'y connois, c'eſt un mince mérite.
Eſt-il rien de ſi fade, & de plus dégoûtant,
Que les mots qu'elle affecte, & qu'elle eſtime tant?

N'eſt-ce pas à deſſein faire rire le monde,
Que toujours répéter que l'on couvre ſa Blonde;
Pour dire aux gens de Cour, en des termes nouveaux,
Uſez-en librement, & mettez vos chapeaux.

EMILIE.

Et puis-je honnêtement m'en débarraſſer? Dites;
Puis-je ſans l'offenſer, refuſer ſes viſites?
Et de la qualité dont vous ſçavez qu'elle eſt,
Lui dirai-je tout franc que ſon air me déplaît?

LE CHEVALIER.

Par la même raiſon, ſur la moindre matiére,
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en viſiére?
Et du rang dont il eſt, (car dans tout cet état
On trouveroit à peine un plus illuſtre fat,)
Son Pere qui deſcend d'un échapé de Prince,
Met dans ſes qualités, Gouverneur de Province,
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Maréchal,
Comte, Baron, Vidame, Ecuyer, Sénéchal,
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Eſpagne,
Tréſorier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;
Et comme ſi pour lui c'étoit peu que cela,
Il fait encor au bout mettre un *& cetera*,
Après vingt qualités d'une telle importance,

Comme font la plûpart des grands Seigneurs de
France.

A des gens de ſa ſorte ira-t'on dire au nez,
Qu'en Théâtre public leurs pareils ſont bernez ?
Sûr qu'à vos ſentimens c'eſt à tort qu'il s'oppoſe,
Le Marquis eſt un fou, mais je n'en ſuis pas cauſe;
Et je ſuis étonné qu'avec tant de clartés,
Vous vouliez me charger de ſes iniquités.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ai dû, ce me ſemble :
Accordés aujourd'hui, pour être unis enſemble,
L'honneur dont vos bontés récompenſent mes
ſoins,
Me paroît aſſez grand pour avoir des témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'état où vous êtes,
A ce qui m'a charmé c'eſt mener des Conquêtes;
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obſtine.

SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A La fin, grace au Ciel, voici la Waltoline.
Mon Dieu, comme il eſt fait ! Il s'eſt battu !

LA WALTOLINE.

Pardy !
Un Laquais par deux fois dit que j'avre menti :
Par mon foi, moi d'abord que lui tourne ſon tête,
Je tiens mon Halibarde en mon main toute prête,
Et quand il ne voit rien, pardi tout à l'inſtant
J'en donne un coup bien fort deſſus ſon dos qu'il tend.
Mais le Laquais, mon foi, qui n'eſt guére pagnote,
Me prend mon Halibarde, & pardi m'en tapote ;
De ſon main qu'il fait poing, me caſſe tous les dents.
Mon foi, le maiſon s'ouvre, & j'ai ſorti dedans :
J'aime encore plus que mieux qu'il déchire mon manche.

Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liards.

EMILIE.

Et faquin, faut-il se battre ?

LA WALTOLINE.

Ho, ho !
Voule-vous que j'endure un menti tout de go ?
Non par mon foi !

EMILIE.

Vien-ça ; Tu sçais lire, je pense ?

LA WALTOLINE.

Point, pardi !

EMILIE.

Point !

LA WALTOLINE.

Ah, ah ! j'avre la souvenance
Que si fait. Oui pardi. Foi de Suisse d'honneur.

EMILIE.

Tu sçais lire ?

LA WALTOLINE.

Mon foi, sçavre lire par cœur,
Et fort pien.

EMILIE.

Vien-ça donc. La noblesse ambigue
Qui traîne le désordre, & qui fait la cohue,

Me fatigue, m'assomme, & tout en sera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main :
C'est pourquoi, songes-y, je prétens qu'aucun n'entre,
Hormis ceux dont les noms sont là-dessus.

Elle lui donne un Papier.

LA WALTOLINE.

Oh, diantre !
Si quelqu'un vient : Qui tape ? Ami. Dis votre nom ?
Moi, je veux pas le dire ; & moi, j'ouvre point.

EMILIE.

Bon,
Retourne, & souvien-toi de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardi ! j'avre moi la souvenance bonne :
S'il ne cline son nom, personne entre aujourd'hui.

Après avoir fait cinq ou six pas, il revient, & dit au Chevalier,

Dis-moi vous ; l'écriture est-ce pas le noir ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LA WALTOLINE.

Grand-merci.

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derriére le Théâtre.*

CHEVALIER.

EMILIE.

Me revoilà chagrine ;
L'étourdi de Marquis, dont la langue aſſaſſine,
A deſſein de nous joindre, & je crains ſon caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Paix.

LE MARQUIS.

Ma foi, je vous prens ſur le fait ;
Vous voilà l'un & l'autre à ma miſéricorde :
Comment Diable ? à l'écart dès le jour qu'on s'accorde ?

A vous dire le vrai, ſi je m'y connois bien,
Deux Amans comme vous, ne ſont pas là pour rien:
Pour fauſſer compagnie, il faut avoir affaire,
Dieu me damne!

LE CHEVALIER.

L'Amour, n'eſt jamais ſans myſtere,
Tu le ſçais.

LE MARQUIS.

Dites-moi, danſera-t'on bientôt?
Je m'en ſuis autrefois démêlé comme il faut.
Dolivet, & Beauchamp, m'en faiſoient la grimace.

EMILIE.

Les gens faits comme vous ont par-tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

EMILIE.

La danſe eſt votre vrai talent;
Vous avez le corps ſouple, & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour ſouple, il eſt certain qu e je n'ai pas les goutes;
Je ſaute.....

EMILIE.

A quelle danſe excellez-vous ?

LE MARQUIS.

A toutes,

Par ma foi.

EMILIE.

Vous danſez les Menuets ?

LE MARQUIS.

Oh, qu'oüi,

Et qui plus eſt, j'eſpere y piper aujourd'hui.
Mais à propos de danſe, as-tu ſçu des paroles
Que je fis l'autre jour, & qui ſont aſſez droles ?

EMILIE.

Sur quel Air ?

LE MARQUIS.

Sur quel Air ? Sur l'Air des Menuets.

LE CHEVALIER.

Des vers de ta façon ſont, je croi, bien mal faits.
Les Auteurs de ta ſorte effarouchent les Muſes.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, mon cher, pour le coup tu t'abuſes.
Pour des vers cavaliers, qui toujours ſont mauvais,
Je n'en ai jamais vû de plus joliment faits.

Les voici.

Un jour Lisis au bord de l'onde
Parloit d'amour à Rosemonde;
Mais cette Blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

Qu'en dis-tu?

Mais cette Blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

M'en croyois-tu capable?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.
Les trois vers de la fin sentent l'homme de Cour.

Sans raison du monde
S'en estomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

N'eſt-ce pas, Chevalier, que j'y mets le beau tour?
Et que ſans le ſecours des préceptes frivoles,
Je fais paſſablement de méchantes paroles?
Di donc?

LE CHEVALIER.

Paſſablement? Sans te flater en rien,
Tu fais de méchans vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu! modérez la louange.
Touchant votre repas, je vous rendrois le change:
A vous congratuler je ſerois occupé;
Mais je penſe jamais n'avoir plus mal ſoupé,
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moi, ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais rien vû qui fût plus magnifique.
On a même trouvé bien des mets ſuperflus;
Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Ma foi, ce que j'aime le plus
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels ragouts tu souhaites?

LE MARQUIS.

Non; mais dans un repas n'avoir point d'*Alouettes*,
C'est pour moi, qui les aime, un supplice cruel;
Parbleu!

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'est un manger de Prince; elles sont succulentes.....

LE CHEVALIER.

C'est en cette saison qu'elles sont excellentes,
Il a raison.

LE MARQUIS.

Comment! C'est en cette saison!

LE CHEVALIER.

Oui; car durant l'été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon!
Veux-tu que je te prouve, & par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on voit des Alouettes?

LE CHEVALIER.

En l'air donc.

EMILIE.

Comme il dit, en l'air donc ?

LE MARQUIS.

Point du tout.

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on ait des Alouettes.

LE CHEVALIER.

Il ne sçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons voir cela.
As-tu lû Despreaux ?

EMILIE.

De grace, brisons-là ;
Laissons-là Despréaux, & les Vers qu'il compose ;
On n'a tout aujourd'hui discouru d'autre chose.
Je suis lasse à la fin d'oüir citer son nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

EMILIE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, soyez-en lasse, ou non ;

Je

Je prétens vous prouver, & par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on a des Alouettes :
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais, Marquis,
Ne peux-tu le prouver, sans citer ses écrits ?
Tu n'en as pas besoin pour ce que tu souhaites.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alouettes,
Di, Benêt ?

EMILIE.

Croyez-moi ; laissez-le discourir.
C'est un mal qui le tient dont il faut le guérir.
Despréaux qui le charme, est dans sa fantaisie ;
Et j'en vais tant parler, que je l'en rassasie.
Des Siéges, Laquais. Ça.

LE MARQUIS.

Je vous tiens, par ma foi.
N'as-tu pas les écrits de Despréaux ?

LE CHEVALIER.

Sur moi ?
Non.

LE MARQUIS.

Les voici. Je ris de ton extravagance.
As-tu lû le repas qu'il décrit ?

LE CHEVALIER.

Oui, je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.

Sur un amas confus de viandes entassées, *

Régnoit un long Cordon d'Alouettes pressées.

Mot pour mot. Que t'en semble ? Avois-je le goût bon ?

Mange-t'on en été des Alouettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? C'est Despréaux qui dans une Satyre...

EMILIE.

D'accord, mais c'est peut-être en hyver qu'il veut dire.

LE MARQUIS.

Bon ! par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper.
Mais parbleu ! sans courir, je vais vous rattraper.

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

Dans le même repas, *pour comble de disgrace,* *
Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace;
Point de glace; bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de Juin! Voyez, ai-je rien inventé?
Voià l'endroit, lisez.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu qu'elle lise?
Tant pis pour Despréaux, s'il met une sotise.
Comme ami de l'Auteur, tu pourrois répliquer;
Que c'est un fat qui traite, & qu'on peut sans scrupule
Orner d'un méchant plat, un festin ridicule.
A cela je répons pour te pousser à bout,
Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point du tout;
Que chez les Rôtisseurs pas une ame n'en trouve;
Que c'est en ce temps-là que l'Alouette couve;
Et que tout fat qu'il fut, le Maitre du logis
N'avoit pas envoyé dénicher les petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier, que ta réponse est sote!
Tu sçais, quand je m'y mets, de quel air je te frote:
Sur le raisonnement, je suis plus fort que toi.

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE.

EMILIE.

QU'EST-CE ? La Waltoline, où revas-tu ?

LA WALTOLINE.

Mon foi,
Je vas apprendre à vous, qu'une personne il tape.

EMILIE.

Qui se nomme ?

LA WALTOLINE.

Bour.... Bour..... son nom me chape ;
Lui trois fois l'avre dit, mais je m'en dessouviens.

EMILIE.

As-tu bien consulté le papier que tu tiens ?
Est-ce Acante, Licas, Oriane, Caliste,
Damon, Tirsis ?

LA WALTOLINE.

Mon foi, lui n'est point sur mon liste ;
Çartinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardi ?

Lui voudroit vous, Madame, un peu voir un peti !

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voule-vous ? Moi, ſuis votre ſerfice.

Il ſort.

LE MARQUIS.

De quel endroit de France eſt Monſieur votre Suiſſe ?

S'il vous plaît.

EMILIE.

Hé, mon Dieu ! point de ſubtilité,

Parlons de Deſpréaux, vous l'avez ſouhaité ;

Ou je dirai par-tout, pour vous faire la guerre,

Que dès qu'on vous réſiſte, on vous jette par terre.

Défendez ce qu'il fait, je ſuis contre, & vous pour ;

Voyons.

SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'Est un peu tard venir faire ma Cour, Madame ?

EMILIE.

Etoit-ce vous qui heurtiez ?

BOURSAULT.

Oui, Madame.

EMILIE.

Un Siége.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à notre Epithalame ?
L'Hymen où j'aspirois, est conclu d'aujourd'hui :
Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

En Vers ?

EMILIE.

Monsieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monsieur Boursault.

LE MARQUIS.

Ah fi ! Ce n'est pas là mon homme.
Un pareil compliment lui doit sembler nouveau :
Mais des méchans Auteurs, je suis parbleu, le fleau :
Je n'en puis souffrir un, s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foi.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moi ? Comment voulez-vous qu'il trouve mes vers beaux ?

Monsieur est Partisan de Monsieur Despréaux ;
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foi, c'est un charmant génie.
Lors que d'un froid rimeur il dépeint la manie, *
Ses vers, comme un torrent, coulent sur le papier :
Il rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Boursault. Au moins sans artifice,
Boursault.

EMILIE.

C'est vous, je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :
C'est moi-même.

EMILIE.

Pour moi, quand je lis Despréaux,
Je trouve en des endroits quelques vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaît de sa veine féconde,
Elle est trop satyrique, & nomme trop de monde.
C'est pour un galant homme, un peu s'être oublié :
Plus son nom fait de bruit, plus il est décrié :
On court à ses Ecrits, mais chacun les achete,
Moins pour voir ce qu'il fait, que les gens qu'il maltraite.

* Vers de Despréaux, Sat. 7.

Careſſé d'un Libraire, à qui va le butin,
Aux dépens de ſa gloire, il enrichit Barbin ;
Et ſûr que ſans nommer ſon génie eſt aride,
Pour un honneur frivole, il en quitte un ſolide.
S'il avoit des amis, il devroit le ſçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le reſpect que je crois vous devoir,
Ce que vous dites là, Madame, eſt ridicule ;
Parbleu. Deſpréaux nomme ! ô le plaiſant ſcrupule !
C'eſt qu'il eſt franc.

SCENE VI.

AMARANTE, ORTODOXE, EMILIE LE MARQUIS, LE CHEVALIER, BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte apperçoit Emilie*

MADAME, avancez, s'il vous plaît ;
J'ai pris la bonne route, & c'eſt ici qu'elle eſt ;
Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amuſe.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus ? Je ſçai comme on en uſe ;
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous;
Si vous n'avez dessein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fissions?

ORTODOXE.

Que sçai-je?
Les Amans de sa sorte ont un grand privilége.
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé son fait,
Quand on est accordé, n'est-ce pas quasi fait?
C'est en deux oui qu'on dit que tout l'Hymen consiste,
Et parmi le grand nombre on n'est point formaliste:
Dès qu'on est accordé, la pudeur prend l'essor.
Que je vous baise un peu, je vous en prie· Encor,
Et Monsieur l'Accordé veut-il que je le baise?

EMILIE.

S'il le veut? De sa vie on ne l'a fait plus aise:
Vous moquez-vous?

ORTODOXE.

Bon Dieu! qu'il s'en acquitte bien!
Je vous en congratule.

LE MARQUIS.

Et moi, n'aurai-je rien?

ORTODOXE.

Et Monsieur, quel est-il?

LE CHEVALIER.

Bel esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

EMILIE.

C'est un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avoue ingénuement que j'ai fort peu d'esprit;
Mais, si vous le sçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse:
Le parti de l'esprit est celui que j'embrasse;
Par un vœu solemnel je m'y suis engagé.

BOURSAULT.

En vérité, l'esprit vous est fort obligé.
C'est être généreux autant qu'on le puisse être,
Que prendre son parti, sans même le connoître.

EMILIE

Des Siéges donc, Laquais; faut-il dire cela,
Petit sot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là;
Ou du moins, car pour moi j'aime la Comédie,

Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comédiens sont-ce ? Est-ce pas Moliére ?

LE CHEVALIER.

Oui ;

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foi j'en suis bien réjoui.

Je ne l'ai jamais vû.

ORTODOXE.

Ni moi, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France ;

Allez voir de ce pas quand la Piéce commence :
Vous viendrez nous chercher, si les Acteurs sont prêts.

ORTODOXE.

Evangélisez mieux votre petit Laquais,
De grace.

EMILIE.

Asseyez-vous ; cela suffit.

LE MARQUIS.

Marquise,

Sçavez-vous qu'elle & moi, nous venons d'avoir prise ?

ORTODOXE.

Je vous donne le droit sans rêver. Fais-je bien ?

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours.

AMARANTE.

Sur quoi rouloit votre entretien ?

LE CHEVALIER.

Sur Desprêaux.

ORTODOXE.

Oh oui !

EMILIE.

Qu'en dites-vous ?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je ?

Qu'il ravit tout le monde, & que c'est un prodige :
Quand je lis ce qu'il fait, j'ai l'esprit si content !
Desprêaux !

LE MARQUIS.

Par ma foi, j'en disois tout autant ;
Mais, Madame, & Monsieur, deux fâcheuses personnes,
De cent sotes raisons ont combattu mes bonnes.
Dans leurs cruelles mains le bon sens est martyr.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois pas devoir te repartir ;

Mais respecte Madame, elle est si délicate.....

LE MARQUIS.

Il est vrai, Dieu me damne! Elle approuve l'*Astrate*.

AMARANTE.

Quoi! l'*Astrate*?

LE MARQUIS.

L'Astrate.

ORTODOXE.

Ah, mon Dieu! je l'ai vû;
Que les vers en sont forts, & que tout m'en a plû!
J'en revins satisfaite autant qu'on le puisse être;
Un ouvrage si beau, part de la main d'un maître;
Bien des gens qu'il charma l'applaudirent tout haut.
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait?

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault!

EMILIE.

Oui, vraiment; voudroit-il vous le dire?

ORTODOXE.

Quoi! le même Quinault que Despréaux déchire,
A composé......

EMILIE.

L'*Astrate*, où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je ſuis au déſeſpoir de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant, j'en admirai le tendre;
Mais ſi jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre:
Il ne doit rien valoir; car Deſpréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau; Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit, auroit-il fait l'*Aſtrate?*

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'Aſtrate, ou du moins n'en dis rien;
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah! je m'en repens bien;
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.
Si l'Auteur par l'ouvrage avoit pû ſe connoître,

Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puisse être,
En conscience.

EMILIE.

Et vous, depuis quand, & pourquoi,
Etes-vous gendarmé contre l'*Astrate?*

LE MARQUIS.

Moi?

EMILIE.

Oui, vous, oui.

LE MARQUIS.

J'aime assez depuis quand.

EMILIE.

Il me semble
Que dans sa nouveauté nous le vîmes ensemble:
Je ne sçai depuis quand vous vous êtes dédi;
Mais je sçai qu'à mes yeux vous l'avez applaudi,
Et qu'en vous démembrant pour louer cet ouvrage
Comme font la plûpart des Marquis de votre âge,
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups
A ceux qui par malheur s'étoient mis près de vous:
Vous trouvâtes la Piéce admirablement belle.

LE MARQUIS.

Elle étoit belle aussi, quand elle étoit nouvelle;
Mais elle ne l'est plus à présent.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien.
Pompée eſt déja vieux, il ne vaut donc plus rien ?
Dans deux ans l'Alexandre & ſa ſœur l'Andromaque
Ne ſeront donc plus beaux, ſi quelqu'un les attaque ?
Le Cid, dont tout Paris admira la beauté,
A donc perdu ſa grace avec ſa nouveauté,
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! quel Poëme en approche ?
Y ſongez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi, ta comparaiſon cloche.
De Cid eſt de Corneille, où Diable as-tu l'eſprit ?
Il ne vaudroit plus rien, ſi Deſpréaux l'eût dit ;
J'en demeure d'accord : mais d'aſſez fraîche date,
Il approuve le Cid, & condamne l'*Aſtrate*.

BOURSAULT.

Les ouvrages d'eſprit ceſſent donc d'être beaux,
Dès qu'ils ſont attaqués par Monſieur Deſpréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela, Sieur Bourſault ?

BOURSAULT.

Moi, peut-être ;
Qui ſçai rendre juſtice, & qui crois m'y connoître.

Il ne faut pas avoir l'esprit fort délicat,
Pour nommer l'un fripon, appeller l'autre fat.
Qu'a-t'il fait jusqu'ici, qu'exciter des murmures?
Insulter des Auteurs, & rimer des injures?
Quelle honteuse gloire, & quel plaisir brutal,
De ne pouvoir bien faire, à moins de faire mal?
A quel homme d'honneur a-t'il vû sa manie?
Qui jamais à médire a borné son génie?
Quand d'un si grand génie on a l'esprit doué,
Sur la même matiére est-on toujours cloué?
A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse?
Et n'en peut-on sortir, sans égarer sa Muse?
Sorti d'assez bon lieu, c'est vouloir sans raison
Prostituer sa race, aussi-bien que son nom:
Si par malheur pour eux, ses écrits sont durables,
Ce qu'il a de parens, en seront crus coupables:
Nos neveux après nous, ne distingueront pas
Qui de cette famille avoit le cœur si bas:
Et l'erreur populaire, ou la haine publique
Confondra l'honnête homme avec le Satyrique.
Si l'*Astrate* qu'il blâme, est un monstre à ses yeux,
Comme il est du métier, il devroit faire mieux.
Mais je pense, ma foi, qu'il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mêler, que d'Auteurs s'iroient pendre!

Corneille le premier, quoiqu'Auteur assez bon;
Je crois, s'il ne fait rien, que c'en est la raison:
Sûr qu'il est de ravir, & de faire merveille,
Il veut bien faire grace au bonhomme Corneille;
Et lui laissant en paix achever tout son sort,
L'empêcher de mourir que de sa belle mort.
C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vrai?

LE MARQUIS.

D'homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meure,
Si je n'allois songer de penser tout à l'heure
La même chose.

LE MARQUIS.

Oh, oui?

ORTODOXE.

Oui, foi de Veuve.

LE MARQUIS.

Allez,
Il est aisé de voir que vous me ressemblez;
Vous crevez d'esprit.

ORTODOXE.

Moi?

LE MARQUIS.

Pour un ſi grand ſervice,
Je veux que Deſpréaux vous accole la cuiſſe.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
Qui compoſe à la glace, & qui rime en tremblant ?

BOURSAULT.

Je ne le connois point ; quel Auteur eſt-ce ?

LE MARQUIS.

Diable !
Je le connois, la peſte ! il eſt bien agréable.
C'eſt Boyer.

EMILIE.

Bon, Boyer, vous le connoiſſez peu.
Boyer, quand il compoſe, eſt toujours tout en feu ;
Dans ſes moindres diſcours on voit ce feu qui brille ;
Et dans les vers qu'il fait, le ſalpêtre pétille.
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur,
La fureur poëtique eſt ſa moindre fureur.
S'il faut peindre Bellone au milieu du carnage,
Son Pégaſe bondit, & ſa Muſe fait rage ;
Il ſçait camper, réſoudre, aſſaillir, effrayer,
Et dans ſes vers pompeux étaler tout Boyer :
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scénes,

On le saigne d'abord de trois ou quatre veines,
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
La grandeur du génie, & la force des vers.

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des vers à ce compte?

LE CHEVALIER.

Au contraire;
Il seroit mal aisé de pouvoir en mieux faire;
Il écrit nettement; & pour dire encor plus,
Ses vers ont de la pompe, & ne sont point confus;
Car enfin, cher Marquis, & souvent on s'y trompe,
Le galimatias est voisin de la pompe.
La plûpart des grands vers qu'on devroit supprimer,
Ressemblent à ces gens que je n'ose nommer;
A ces sots du bel air, dont l'esprit est sans force;
Avec qui le bon sens est toujours en divorce,
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
Parleront tout un jour, pour ne se dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde!

AMARANTE.

Et de grace,
Revenons à l'Auteur qui compose à la glace,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah, ah! c'est sans doute....

AMARANTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Non,
Ce ne l'eſt pas.

AMARANTE.

Mon Dieu, qu'ai-je fait de ſon nom ?
C'eſt un Auteur galant, mais qui feroit ſcrupule
De ſe lever ſans feu pendant la canicule.
C'eſt Gilbert.

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut !
Quelque chaleur qu'il faſſe, il n'a jamais eu chaud :
Apollon & Gilbert ſont toujours mal enſemble,
Quand tout le monde brûle, on le trouve qui tremble :
Un de ſes bons amis que je vis hier au ſoir,
Me ſoutint par deux fois que l'étant allé voir,
Il trouva ſon Laquais qui lui chauffoit Dimanche
L'épingle qu'il lui faut pour attacher ſa manche.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

LE MARQUIS.

A l'autre ! Il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce Garant

A pour se faire croire un mérite assez grand :
J'ai l'honneur, tu le sçais, de grossir ses conquêtes ;
Et d'ailleurs.....

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les amans sont bêtes !
Regardez que Gilbert s'il avoit ce défaut,
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement, mais à tort ton esprit se gendarme ;
Que cela soit ou non, la figure m'en charme :
Quand par fois à Gilbert le froid livre un assaut,
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,
D'accord : mais notre Ami, sans t'échauffer le foye,
Le plaisant de l'affaire, est que Gilbert le croye :
Et qu'il ait prétendu se morfondre le bras,
S'il osoit s'en servir, & ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raisonneur !

ORTODOXE.

Il faut bien qu'il conteste ;
Qui reprend Despréaux, peut médire du reste

LE MARQUIS.

Ma foi, je voudrois bien, pendant qu'il est ici,
Qu'il censurât encor un endroit que voici :

Jamais dans aucun siécle on n'a vû mieux écrire;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.
C'est l'endroit de Cotin, l'as-tu vû ?

LE CHEVALIER.

Je le crois;
Mais Cotin, tu le sçais, est en bien des endroits:
Quand je lis quelquefois ses Satyres malignes,
Je rencontre Cotin presqu'à toutes les lignes;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin,
Sans m'en appercevoir, je me trouve à la fin.
Apprens-moi quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste;
C'est l'endroit, tu sçais bien, où Despréaux l'ajuste!
Quand chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté *
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté:
Juge si dans ce lieu Despréaux put se plaire,
Lui qui ne compte rien, ni le vin, ni la chére,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin,
Qu'aux Sermons de .... ou de l'Abbé Cotin.

ORTODOXE.

Que cet endroit me plaît.

EMILIE.

Il me plairoit, je pense,

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

Si

Si j'avois pour l'entendre assez d'intelligence.
Bien des gens comme vous en font assez de cas ;
Mais, j'ai l'esprit si lourd, que je ne l'entens pas.
Despréaux hait Cotin, & ce qui m'a surprise,
On ne sçait s'il le loue, ou s'il le satyrise,
N'est-il pas vrai ?

BOURSAULT.

Sans doute, & vous avez bien dit,
On ne sçait s'il critique, ou bien s'il applaudit,
Je le soutiens.

LE MARQUIS.

Et moi, je soutiens le contraire.
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chére,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin,
Qu'aux Sermons de. . . . . ou de l'Abbé Cotin.
Il veut dire par là, j'en fais juge Madame,
Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une ame.
Voilà ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord, en ce cas :
Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :
Au contraire, à l'entendre, on diroit qu'on s'y tue ;
Que la foule y fatigue, & que chacun y sue.
Vouloir plus être au large assis en ce lieu-ci,
Qu'au Tartuffe qu'on joue on ne fut Vendredi,

Ce n'eſt, je crois, pas dire, au rapport de Madame;
Qu'au Tartufe qu'on joue il n'y va pas une ame.

LE MARQUIS.

C'eſt bien de même?

ORTODOXE.

Oh! non; cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien;
Si j'avois ſon eſprit, j'aurois mis, pour mieux faire:
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chére,
A moins d'être à mon aiſe *aſſis dans un Feſtin*,
Comme... il auroit pû dire aux Sermons de *Cotin*,
S'il l'eût voulu; mais là, ſans faire l'habile homme,
En la place de *plus*, il falloit mettre *comme*;
Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oui?

LE CHEVALIER.

Oui. Rêves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon ſens.
La belle affaire!

AMARANTE.

Et fi ! je pense qu'il se moque ;
Il n'y manque autre chose, & cet endroit le choque !
Du bon sens, plus ou moins, n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTODOXE.

Laissez-moi lui citer un endroit plein d'esprit,
C'est au discours au Roy. Rien n'est plus agréable ;
Je n'en lis pas un vers qui ne soit impayable.
L'endroit que je veux dire, est un endroit nouveau,
Si galamment tourné....

LE MARQUIS.

Madame, qu'il est beau !
Il m'enléve.

ORTODOXE.

Avouez que c'est un coup deMaître.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit ce peut être.
Mais à mon gré, Madame, il est beau ! Ris, mon cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empêcher ?
Quand on loue un endroit qu'on nomme un coup de Maître,

On doit dire du moins quel endroit ce peut être:
Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît,
Peux-tu le trouver beau, sans sçavoir ce que c'est?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris? Je t'admire.
Qu'ai-je dit de bouffon, qui t'ait dû faire rire?
Je vois dans ses écrits cent endroits délicats:
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas;
Celui que dit Madame, en doit être un, je gage.

ORTODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout! mais j'enrage;
De voir rire de rien un esprit égaré:
Je suis des idiots l'ennemi déclaré.
La Marquise Ortodoxe auroit dit des merveilles;
Sans ce perturbateur du repos des oreilles.
Pour le désarçonner, reparlez-nous ici,
De l'endroit qui vous charme; & qui me charme aussi:
Je n'ai rien vû de beau, qu'aisément il n'efface;
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTODOXE.

Qu'il le fasse,
Je l'en défie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Defpréaux parle au Roy.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et lui dit.....

LE MARQUIS.

Morbleu!

Cela me touche!

EMILIE.

Et quoi? Qu'a-t-on dit? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe;

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la forte.
Defpréaux parle au Roy, ne fçauroit fe payer.
J'ai beau lire Corneille, & Racine, & Boyer,
Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avoue.

ORTODOXE.

Quand donc il parle au Roy, voici comme il le loue.
Et tandis que ton bras, des peuples redouté, *

* *Vers de Defpréaux, Difcours au Roy.*

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans, par la peur des ſupplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.
Ces vers ſont d'une force à jamais n'égaler.

LE MARQUIS.

Juſtement: c'eſt l'endroit dont je voulois parler;
Sur des Vers ſi pompeux, je m'arrête ſans ceſſe.
Ils ſont ſi beaux. *Tandis que ton bras.....* Comment eſt-ce?

ORTODOXE.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans, par la peur des ſupplices.....

LE MARQUIS.

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.
Cenſure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Et cenſure, crois-moi,
Blâme des vers royaux qui ſont faits pour le Roi.
Tu dois, pour ton honneur, les cenſurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute.
On le pourroit.

LE MARQUIS.

Madame, on le pourroit !

LE CHEVALIER.

Sans doute.

Ne me presse point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je t'en défie.

ORTODOXE.

Et pour moi je fais plus,

Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous satisfaire.

Qu'ont de si beau ces vers, qui vous puisse tant plaire?

Toi qui crois posséder un esprit plus qu'humain,

Di-moi, dit-on qu'un bras *va la foudre à la main* ?

LE MARQUIS.

Et qu'on le dise, ou non ; que t'importe ?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.

Le dit-on ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Ta foi ?

LE MARQUIS.

Non, le Diable m'emporte.
Tu peux, ſur ma parole, être ſûr de cela.
Mais, pourquoi, s'il te plait, cette queſtion-là?
Deſpréaux le dit-il?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Impoſture.

ORTODOXE.

Je le crois, moi.

LE CHEVALIER.

Ses vers ſont encore en nature.
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va la ſoudre à la main. . . . Je n'ai rien inventé;
Vous le voyez.

ORTODOXE *au Marquis.*

Marquis, on le dit, ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens, comme vous, d'aviſer tout à l'heure.
Il eſt vrai, l'on le dit; il eſt même fort bon;
Malepeſte!

EMILIE.

Pour moi, je ne dis oui, ni non.
Je condamne avec peine, & ſans peine j'admire:
Peut-être eſt-ce bien dit; mais il eût pû mieux dire;

Et ſes vers dont on parle, auroient moins d'embarras,
S'il eût mis la Perſonne en la place du Bras.
Pour parler nettement, par exemple, on peut mettre,
Que la foudre à la main, le Roy tout va ſoumettre ;
Par exemple, on peut dire, en parlant de ſon Bras,
Qu'il va lancer la foudre au milieu des combats ;
En parlant de lui-même, on peut dire avec grace,
Que ſuivi de la foudre, il va punir l'audace :
Mais dans cette occurrence, un meilleur écrivain,
N'auroit pas dit qu'un *bras va la foudre à la main.*

BOURSAULT.

Je ſuis du ſentiment de Madame.

LE MARQUIS.

Et de grace,
Diminutif d'Auteur, exilé du Parnaſſe,
Laiſſez-nous ſeuls.

LE CHEVALIER.

Ho, ho ! c'eſt parler un peu haut !
Chez de plus grands Seigneurs on endure Bourſault ;
Ce qu'il a dit eſt juſte, & n'a rien que je blâme ;
C'eſt prendre un bon parti, que celui de Madame.

AMARANTE.

J'en ſuis auſſi.

ORTODOXE.

Vous?

AMARANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foi,
C'eſt un foible ennemi, qu'un cenſeur comme toi.
Viens au ſens, notre ami; c'eſt le ſens qu'on admire.
Qui chicane des vers, ne ſçauroit plus que dire.
Et tandis que ton bras..... C'eſt-à-dire, *Grand Roi*,
Nous allons faire rage à préſent, vous & moi.
On nous craindra tous deux; vous, de peur des ſupplices;
Moi, de peur de mes vers qui gourmandent les vices;
Et pourvû que tous deux nous nous entendions bien,
Votre nom ira loin, auſſi-bien que le mien.
Quand je bats des Auteurs, vous gagnez des batailles.
Voilà ce qui s'appelle être ſenſé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.
Ces vers, de ſon bon ſens, ſont de foibles témoins.

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eut tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eut moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je ſois miſérable,
Une abſence d'eſprit que je trouve effroyable;
Que voit-on là dedans qui ſoit hors de raiſon?

LE CHEVALIER.

C'eſt avec un grand Roy faire comparaiſon.
Simplement. Tu dirois, ſi tu ſçavois l'Hiſtoire,
Que ce ſont les Auteurs qui diſpenſent la gloire:
Que les Rois du vieux temps qui les ont révérés,
Ont ſouffert qu'avec eux ils ſe ſoient comparés:
Mais ces comparaiſons ne ſe ſont jamais faites
Qu'entre de petits Rois, & d'excellens Poëtes:
Au lieu que dans l'exemple allégué tant de fois,
C'eſt un petit Poëte, & le plus grand des Rois.

LE MARQUIS.

Et bon, bon!

AMARANTE.

Quoi! bon, bon? Cela ne veut rien dire,
Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous ſuffire;
Je ne vous dirai rien autre choſe.

ORTODOXE.

Il fait bien.

A cent bonnes raiſons on ne lui répond rien.
Par-ci, par-là, du moins, le bon ſens doit paroître.

LE MARQUIS.

Je gage que Bourſault, tout Bourſault qu'il puiſſe être,
De l'endroit qu'on cenſure eſt lui-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant :
Il ſe nommoit Barangue, & diſoit à quelqu'autre,
Que ceux de ſon pays ne faiſoient rien au nôtre :
Que pour lui, grace au Ciel, il avoit le bonheur,
Quoique né Bearnois, d'être Maître Tailleur :
Qu'ils étoient dans Paris, d'une Ville commune,
Deux adroits Bearnois, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoiqu'ils euſſent d'appui,
Nul n'avoit fait fortune, hors Henry Quatre & lui.
Cette comparaiſon eſt égale.

LE MARQUIS.

La peſte !

Soit du traître d'Auteur, qui ſans ceſſe conteſte !
Je n'ai jamais rien vû de plus extravagant,

J'allois encor citer un endroit élégant,
Où Defpréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire;
C'eft l'endroit le plus beau qui foit dans fa Satyre:
Mais je n'en dirai rien, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoi?
Pour vouloir m'en priver, que vous ai-je fait, moi!
A Monfieur Defpréaux je fçai rendre juftice.
De fes Vers, bons ou non, je fuis l'admiratrice:
C'eft peut-être un endroit que je n'ai point oüi.

LE MARQUIS.

Vous m'en aurez donc, feule, obligation?

ORTODOXE.

Oüi.

LE MARQUIS.

Jamais à Defpréaux rien n'acquit tant de gloire;
Jamais plus à propos on n'a cité l'Hiftoire;
Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roi, *
Il me charme.

ORTODOXE.

On diroit qu'il s'entend avec moi.
Les endroits qu'il admire, ont tous eu mon fuffrage.
Que vous avez d'efprit! On ne peut davantage.

* *Au Difcours au Roy.*

LE MARQUIS.

Vous vous y connoiſſez ; en ai-je ?

ORTODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mon ſens ſur l'endroit que je dis ;
Sur la comparaiſon d'Alexandre.

ORTODOXE.

Elle eſt belle.

LE MARQUIS.

Et Madame qui rit, comment la trouve-t-elle ?
S'il lui plaît.

EMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oui.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ai penſé me douter qu'elle diroit cela.
Vraiment !

LE MARQUIS.

Et moi de même, ou je me donne au Diable.
Et fi, Morbleu ! Madame, êtes-vous raiſonnable ?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roi,
Dire-là-là. Tudieu ! Qu'en dites-vous ?

AMARANTE.

Qui ? moi ?
Pour blâmer un endroit contre qui chacun peste,
Le là-là de Madame, est un là-là modeste.
Quoi qu'en pense l'Auteur, il a tort, selon moi.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roi ?
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Ouida, tort ; & le bon sens en gronde.
Non de le comparer à ce vainqueur du Monde.
Je sçai bien que Loüis qui paroît si galant,
Est bien plus équitable, & n'est pas moins vaillant ;
Et qu'un Roy comme lui, dont la gloire est extrême,
Ne se peut sans erreur comparer qu'à lui-même ;
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela,
si son fougueux génie en fût demeuré là :
Mais au plus fameux Roy que la Gréce ait vû naître,
Comparer le plus grand que l'on puisse connoître,
Et dans un autre endroit, par de sotes raisons,
Vouloir mettre Alexandre aux Petites Maisons, *
N'est-ce pas du bon sens avoir perdu l'usage ?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujours été sage ?

* *Sat. 8.*

Il étoit quelquefois presque aussi fou que toi.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas lui comparer le Roi ;
Ce Monarque intrépide, en qui tout est auguste,
Et qui sert de modéle à qui veut être juste.
L'Univers étonné de ses faits éclatans,
Sçait qu'en lui la sagesse a devancé les ans ;
Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'être,
Les vertus avec lui commencérent de naître.
Après ces vérités, voi ta comparaison.

LE MARQUIS.

Ma foi, si tu n'as point de meilleure raison,
Tu n'es qu'un fat.

EMILIE.

Pour fat, pas tant fat que l'on pense.

ORTODOXE.

En vérité, Madame, il l'est à toute outrance.
Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux,
Mais des flots d'encenseurs trouvent ses écrits beaux ;
On se fait par le monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le monde qu'on voit n'est pas déraisonnable.
Despréaux d'encenseurs eût-il même des flots,
On doit par charité désabuser les sots.
Les endroits qu'on reprend font bien voir sa conduite ;

Il fait quelques beaux vers, mais le reste est sans
suite ;
C'est un jeune emporté, qui dans ce qu'il écrit,
Prise le jugement, moins que le bel esprit ;
Et pour courre un bon mot, que par fois il attrape,
Du bon sens qu'il néglige, à tout moment s'échape ;
Ses amis les plus chers, n'en disconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous êtes, vous & lui, deux aussi francs ingrats ....

LE CHEVALIER.

Nous, ingrats !

LE MARQUIS.

Oui, morbleu ! Despréaux versifie,
Et les fruits de sa veine, il vous les sacrifie :
Clairvoyant dans le Code, & sçavant dans les Loix,
Il pouvoit obscurcir Montauban, & Langlois ;
N'étoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
Ses cornes d'Avocat, en cornes de Satyre.

ORTODOXE.

A ce que dit Monsieur, il donne un tour d'esprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

ORTODOXE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, bien des gens me l'ont dit ;

Que ma discrétion ne veut pas que je nomme.
Toi, qui parles, as-tu vû la Satyre de l'homme?

LE CHEVALIER.

Oui, je l'ai vue.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Asne?

AMARANTE.

Ah, fi!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un défi,
Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,
Comme depuis Boursault, jusqu'à l'aîné Corneille,
D'en faire autant.

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fi là, dites donc fi par-tout;
L'Asne de Despréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vrai, pour cela, que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Près de lui, s'il avoit dit un mot,
Feu l'Asne de la Fable eût passé pour un sot:
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle été plus basse ?
Y songez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne m'y connois pas,
Ou, comme dit Madame, il n'est rien de si bas.
Cet Asne sociable, & qui n'est point farouche,
Ou plutôt Despréaux qui parle par sa bouche,
Dit-il rien de passable, & n'eût-il pas mieux fait,
D'être comme un autre Asne, imbécille & muet ?
Par les bas sentimens de sa derniére page,
Il avilit sa plume, & salit son ouvrage:
Qui veut satyriser, doit moins être étourdi.

LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Asne parle ? Di.
Quoique pour s'expliquer, il emprunte un organe,
Ne soutient-il pas bien son caractére d'Asne ?
Lui voit-on démentir ce qu'il est ? Va, parbleu,
A la beauté de l'art, tu te connois fort peu.
Si cet endroit n'est fin, pour qui veut du risible,
Je suis un sot.

LE CHEVALIER.

Ecoute, il n'est rien d'impossible.
Je te crois habile homme, & puis m'être mépris ;
Cet endroit.....

SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE, BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

LEs Acteurs ont mis leurs beaux habits,
Madame ; ils vont bientôt commencer.

AMARANTE.

Ah ! Madame ;
Allons oüir des vers qui vous raviront l'ame :
Jamais dans une Piéce on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE *au Chevalier.*

Vous demandez quartier, concernant Despréaux,
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie :
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de génie ;

Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,
Pour venger ceux qu'il choque, il relira ſes vers;
Devenu raiſonnable, & ravi qu'on le croye,
Il fera ſon chagrin de ce qui fait ſa joye;
Et ſentira dans l'ame un déplaiſir ſecret,
D'avoir pû ſi bien faire, & d'avoir ſi mal fait.

FIN.

GERMANICUS,

TRAGÉDIE.

A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BONZI,

ARCHEVEQUE DE NARBONNE,

Commandeur des Ordres du Roy, Grand Aumônier de la Reine, Président-Né des Etats de Languedoc, &c.

MONSEIGNEUR,

Le grand Cardinal de Richelieu, dont la mémoire ne durera pas moins que le monde ; ce Ministre infatigable, dont Vous avez le cœur & l'esprit, la générosité & les lumiéres ; après avoir

avoir donné ſes ſoins à regler les affaires de l'Europe, accordoit ſouvent le reſte de ſes momens à la converſation des Muſes; & quand par reſpect elles n'oſoient s'élever juſqu'à lui, ſa bonté le faiſoit deſcendre juſqu'à elles. VOTRE EMINENCE, *qui marche ſur les pas de ce grand-Homme, & qui rempliroit les mêmes emplois avec une égale capacité, ne l'imiteroit pas entiérement ſi Elle ne réparoit la perte que firent ces filles du Ciel, en leur accordant un ſemblable protecteur. Elles ne voyent que Vous,* MONSEIGNEUR, *qui puiſſe leur tenir lieu de ce qu'elles ont perdu: & ſur quelque mérite qu'elles jettent leurs regards, le Vôtre eſt le ſeul qui reſſemble parfaitement à celui dont le ſouvenir leur eſt ſi cher. Zélé pour Votre Roy comme il l'étoit pour le ſien, Vous faites votre plus ſenſible plaiſir de ce qui peut contribuer à ſa gloire; & Vous ne trouvez vos ſoins utilement employés, que lors qu'ils ſont fructueux à ſon Etat. Vous avez été de ſi bonne heure capable de ſi grandes choſes, que les négociations les plus importantes, qui ordinairement ſont le partage de la vieilleſſe, vous ont été confiées dans l'âge le plus floriſſant: Et Vous Vous en étes ſi glorieuſement acquitté, que dès vos premiers pas la Pourpre fut le prix de Votre mérite. Une Puiſſance étrangére, pour reconnoître les obligations qu'elle Vous avoit,*

déroba, si j'ose me servir de ce terme, au Roy que Vous aviez l'honneur de représenter, le plaisir de Vous élever Lui-même à l'éminente place où Vous étes ; & comme une si haute dignité ne se donne qu'une fois, la Pologne prévoyant qu'elle Vous étoit infaillible, eut peur d'être prévenue, si elle ne se hâtoit d'exécuter ce que la France méditoit de faire. S'il est vrai, MONSEIGNEUR, comme l'a soutenu un Ancien, qu'un honnête homme aux prises avec la fortune, soit un spectacle digne de l'attention des Dieux ; c'en est un incomparablement plus beau, que deux Rois en concurrence à qui rendra le plus de justice à la vertu : Et je ne conçois rien de plus grand, que d'être l'objet de la reconnoissance de deux Monarques. La France & la Pologne sont également d'accord que leurs Souverains ne pouvoient honorer de leur estime un Homme à qui elle fût mieux dûe ; & que par quelque endroit qu'on regarde VOTRE EMINENCE, *il n'y en a point qui ne lui soit glorieux. Si Elle avoit besoin d'emprunter de l'éclat de sa naissance, la Toscane seule lui fourniroit des titres de plus de six cens ans de Noblesse confirmée ; & peut-être auroit-on de la peine à trouver dans tout le reste de l'Italie une Maison qui tire son origine de si loin. Mais, MONSEIGNEUR, quelque illustre qu'ait été & que soit encore Votre*

race, Votre nom n'a besoin que de Vous seul pour atteindre les siécles les plus reculés : Et quoique vos Ayeux ayent fait de considérable, leur plus solide gloire est de vous avoir donné le jour : ils sont la source d'où l'on peut dire qu'est sorti un fleuve dont les eaux, semblables à celles du Nil, inondent les campagnes pour les rendre plus fertiles, & s'attirent les bénédictions de tous les climats qu'elles ont l'indulgence d'arroser. Voilà, MONSEIGNEUR, ce que fait tous les jours VOTRE EMINENCE : *Elle ne passe en aucun lieu où Elle ne laisse des marques de son passage ; & par-tout où Elle se rencontre, les pauvres, qui sont représentés par la terre aride, trouvent du soulagement à leur misére, & Vous comblent de bénédictions. Je prens la vérité à témoin qu'il ne m'échappe ici aucun mot qu'elle n'ait soin de me dicter elle-même. Germanicus, dont Tacite fait un portrait si beau, sort d'un sang trop auguste pour descendre à la flaterie ; & si j'ose Vous le dédier, c'est, MONSEIGNEUR, que j'ai cru ne devoir offrir l'un des plus grands Héros de l'ancienne Rome, qu'à l'un des plus grands Hommes de la nouvelle. L'accueil qu'on lui a fait hors de son pays, lui a été assez avantageux, pour avoir lieu de croire que sa patrie ne lui sera pas moins favorable ; & que* VOTRE EMINENCE *accordera sa protection à un Prince qui eut l'hon-*

neur de naître dans la Pourpre, dans la même ville où vous en avez été revêtu. Ayez la bonté, MONSEIGNEUR, de ne pas lui refuser cette grace; ni à moi celle de me dire avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obeiſſant ſerviteur, BOURSAULT.

AVIS.

CEtte Tragédie mit mal ensemble les deux premiers Hommes de notre temps pour la Poësie : je parle du célébre Monsieur de Corneille, & de l'illustre Monsieur Racine, qui disputoient tous deux de mérite, & qui ne trouvent personne qui en dispute avec eux. Monsieur de Corneille parla si avantageusement de cet Ouvrage à l'Académie, qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Monsieur Racine pour être achevé ; dont Monsieur Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes : & depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime l'un pour l'autre, (cela étoit impossible) mais sans amitié. Je cite cet endroit avec plaisir, parce qu'il m'est extrémement glorieux. Trouver Germanicus digne d'un aussi grand nom que celui de Monsieur Racine, c'est en peu de mots en dire beaucoup de bien : Et que ce témoignage ait été rendu par un Homme aussi fameux que Monsieur de Corneille, c'est le plus grand honneur que je pusse recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plaît, qui des deux eut le plus de raison ; l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenser.



PERSONNAGES.

GERMANICUS, Neveu de Tibere.

DRUSUS, Fils de Tibere.

AGRIPPINE, Fille de M. Agrippa, & petite Fille d'Auguſte.

LIVIE, Sœur de Germanicus.

PISON, Chevalier Romain.

FLAVIE, Confidente d'Agrippine.

ALBIN, Confident de Germanicus.

FLAVIAN, Confident de Piſon.

La Scene eſt à Rome, aux Jardins de Luculle.



GERMANICUS, TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, LIVIE, FLAVIE.

LIVIE.


MA sœur..... Mais je m'oublie, & je perds le respect;
Ce nom, qui m'étoit cher, vous doit être suspect,
Madame; & votre Hymen, dont la pompe s'étale,
Me défend désormais de vous traiter d'égale.
Demain l'heureux Drusus doit être votre époux;
Fils du Maître du monde, il n'étoit dû qu'à vous:

Et j'ai blâmé le ſort qui vous étoit contraire,
Juſqu'à vous abaiſſer à l'hymen de mon frere.
Je vous dirois pourtant, ſi j'oſois aujourd'hui
Altérer votre joye en vous parlant de lui,
Qu'adoré du Sénat, comme l'étoit mon Pere,
Et par l'ordre d'Auguſte adopté par Tibere;
(Je laiſſe à part ſa gloire, & ne la compte pas :)
Je croyois que Druſus fût un degré plus bas;
Que cette adoption, pour peu qu'on s'en prévale,
Entre ces deux Rivaux laiſſoit quelque intervalle,
Et qu'à rendre juſtice aux ſublimes vertus,
Le premier des mortels étoit Germanicus.
Une erreur ſi groſſiére eſt enfin diſſipée :
J'apprens par votre choix que je m'étois trompée,
Madame : Et je viens rendre au mérite éclatant,
Qui vous met au deſſus du ſort qui vous attend,
Tout ce qu'on peut devoir à l'épouſe d'un homme,
Trouvé digne à vingt ans d'être Conſul de Rome.

AGRIPPINE.

Madame, (puiſqu'enfin vous m'ôtez la douceur
Que j'ai toujours trouvée à vous nommer ma Sœur,)
Dans le trouble mortel dont mon ame eſt ſaiſie,
Je n'appréhendois rien de votre jalouſie :
Vous avez du chagrin, & voulez l'exhaler ;
C'eſt votre amour qui parle. Et le mien va parler.

J'aime Germanicus, Madame. Un mot si rude
N'est pas l'effet honteux d'une indigne habitude ;
Quoique grand par lui-même, & fameux par son sang,
Ce mot n'échappe guére à celles de mon rang.
Mais pour rendre justice au Héros qu'on m'arrache,
S'il m'est doux de l'aimer, il est beau qu'on le sçache,
Et que tout l'univers justifie aujourd'hui,
Qu'il ne tient pas à moi, que je ne sois à lui.
A Drusus, qui vous plut, l'Empereur me destine :
Sa main vous eut charmée, & sa main m'assassine.
Non qu'il ne soit grand homme, & qu'il n'ait des vertus :
Quoique fils de Tibere, on estime Drusus :
On l'a vû dans l'armée, au sortir de l'enfance,
Signaler sa valeur, & montrer sa prudence :
C'est un Héros naissant, un cœur noble, élevé ;
Mais l'amant que je perds en est un achevé.
Rome n'a jamais vû, quoique l'envie en dise,
Homme plus glorieux, ni gloire mieux acquise :
Et pour son coup d'essai le Danube enchaîné,
Fait voir à quels exploits les Dieux l'ont destiné.
Je le perds, ce Héros ; & mon ame charmée,
A l'aimer tendrement s'étoit accoutumée.

Plut au Ciel que César vous laissât à Drusus!

LIVIE.

César me l'offriroit, que je n'en voudrois plus,
Madame. Je l'aimai, cet ingrat qui me quitte;
Et pour fixer ses vœux, j'eus trop peu de mérite.
Je cherche à le haïr, & me dois cet effort.
Car pour Tibere enfin je m'en plaindrois à tort:
De sa haine pour moi j'attendois une preuve.
Il sçait d'où je descends, & de qui je suis veuve.
De mon ayeul Antoine Auguste fut jaloux:
Tibere le parut de Caïus mon époux:
L'un qui pour Cléopatre, osa trop entreprendre,
A l'Empire du monde avoit droit de prétendre:
Et si l'autre eût vécu plus long-temps qu'il n'a fait,
J'étois Impératrice, & Tibere sujet.
Voilà par quels motifs il me trouve importune.
Je l'ai vû de Caïus adorer la fortune;
S'attacher à sa suite, & souvent pris de lui,
Redouter ma puissance, ou briguer mon appui.
Ce cruel souvenir le chagrine & le gêne:
Plus je l'ai vû soumis, plus j'en attends de haine,
Et depuis que le monde obéit à ses loix,
Il me rend les mépris qu'il reçut autrefois.
Mais pour Drusus.....

AGRIPPINE.

Madame, il va bientôt paroître:
En voyant tant d'appas ſon amour peut renaître;
Pour l'ôter de mes fers eſſayez leur pouvoir.
Je viens de le mander, & vous le pourrez voir.
Un ſeul remords....

LIVIE.

Adieu. Quoique l'ingrat m'oublie,
Ma haine eſt foible encor, & mon cœur s'en défie;
Et je veux, ſi je puis, le haïr aſſez bien,
Pour le voir, le braver, & n'en redouter rien.

SCENE II.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

FLAVIE *à Agrippine*.

LE Prince vient.

AGRIPPINE.

Seigneur, ma main vous eſt promiſe;
Et je puis avec vous parler avec franchiſe.
M'aimez-vous?

DRUSUS.

Ah, Madame! en ce fatal inſtant,

Que mon ſort ſeroit beau ſi vous m'aimiez autant!
De quelque eſpoir flateur dont mon cœur s'entretienne,
Vous ne vous donnez pas quoique je vous obtienne;
Mon hymen vous allarme, & vous vous trahiſſez;
On vous force à me prendre, & vous obéiſſez;
Quoique l'heur d'être à vous rende ma gloire extrême,
Ce bien ſemble uſurpé s'il ne vient de vous-même;
Et parmi les amans il n'eſt rien ſi cruel,
Que d'avoir de l'amour qui n'eſt pas mutuel.

AGRIPPINE.

Ah, Seigneur!

DRUSUS.

Pourſuivez, ſans que rien vous contraigne.
Je lis dans votre cœur, Germanicus y régne:
En vain à votre ſort le mien doit être joint;
Tant que vous l'aimerez, vous ne m'aimerez point;
Bien qu'à votre vertu rien ne ſoit impoſſible,
Mon Rival eſt aimable, & vous êtes ſenſible;
Et de deux cœurs ſoumis qui vous rendront des ſoins,
Ce ſera votre époux qui vous plaira le moins.

AGRIPPINE.

Je dois vous l'avouer, & le puis ſans foibleſſe:

J'ai pour Germanicus eu beaucoup de tendreſſe.
L'ordre exprès d'Agrippa, de qui je tiens le jour,
Contraignit mon devoir à ſouffrir ſon amour.
Au bruit qu'en ſa faveur faiſoit la voix publique,
Pleine d'un ſi grand nom, j'obéis ſans réplique.
Je vis Germanicus, c'eſt vous en dire aſſez;
Rome lui rend juſtice, & vous le connoiſſez.
A ce premier aſpect nos eſprits ſe troublérent;
Auſſi-bien que nos yeux nos cœurs ſe rencontrérent;
Et ſur moi ſa parole eut un ſi grand crédit,
Qu'ayant dit qu'il m'aimoit je crus ce qu'il me dit.
Je vous avouerai plus, Seigneur, ſa renommée
Avant que de le voir m'ayant déja charmée,
Avec tant de mérite il ne fut pas haï,
Et mon Pere jamais ne fut mieux obéi.
Accordez-moi, Seigneur, ce que j'oſe prétendre;
J'ai pour vous une eſtime auſſi juſte que tendre:
Je n'ai point de regret d'avoir ſçû vous charmer;
Mais donnez-moi le temps d'apprendre à vous aimer.
Différez un hymen où l'on veut me contraindre;
J'ai des reſtes d'amour que je tâche d'éteindre;
Et ſi Germanicus aigrit votre courroux,
Laiſſez-le moi haïr avant que d'être à vous.

DRUSUS.

A le haïr, Madame, avez-vous quelque pente?

AGRIPPINE.

Je ne vous promets pas que mon cœur y consente.
Quand il faut à la haine abandonner ses jours,
Le cœur à la raison n'obéit pas toujours.
Mais, Seigneur, si je puis, je vaincrai ma foiblesse;
Je fuirai le Héros que j'aime avec tendresse;
Et je le haïrai, puisqu'on le veut ainsi,
De m'avoir voulu plaire, & d'avoir réussi.
Laissez-moi le loisir, Seigneur, (l'amour l'ordonne,)
De reprendre le cœur qu'il faut que je vous donne.
Un mois est peu de chose, il me suffit.

DRUSUS.

Hélas!
Un mois est peu de chose à vous qui n'aimez pas!
Mais, Madame, aux amans dont les flammes paroissent,
Plus un hymen est proche, & plus les desirs croissent.
Quelque fausse vertu qu'on oppose à leur cours,
S'ils ne sont à leur terme ils augmentent toujours:
Du bonheur qu'on attend l'ame est si possédée,
Qu'on s'en forme à soi-même une flateuse idée:
On aspire sans cesse à ce jour glorieux;
Et le dernier moment est le plus ennuyeux.
Quelque peine pourtant que votre ordre me cause,

Je m'en vais pour un mois différer toute chose :
A l'effort que je fais joignez-en un égal ;
Songez plus à m'aimer, qu'à haïr mon Rival.
Ne vous souvenez pas qu'il eut l'heur de vous plaire;
En pensant le haïr, vous feriez le contraire.
C'est moi qui vous en prie ; & peut-être entre nous,
Devez-vous quelque chose à qui fait tout pour vous.

SCENE III.

AGRIPPINE, FLAVIE.

FLAVIE.

A Vos souhaits, Madame, il a daigné se rendre.

AGRIPPINE.

Il a plus fait pour moi que je n'osois attendre.

FLAVIE.

Lui tiendrez-vous parole, & pourrez-vous haïr....

AGRIPPINE.

L'Empereur le commande, il faut bien obéir.

FLAVIE.

Ce n'est pas là répondre ; & quoi qu'on se propose,
Pour haïr ce qu'on aime, un mois est peu de chose :
Votre premier amant vit toujours sous vos loix,

AGRIPPINE.

Tu sçais bien qu'à l'aimer je ne mis pas un mois,
Le terme est assez long pour avoir de la haine.

FLAVIE.

On hait mal-aisément ce qu'on aima sans peine;
Et si j'ose après tout m'expliquer sur ce point,
Vous ne le pouvez pas, & ne le voulez point.
Bientôt Germanicus doit triompher dans Rome:
Vous aspirez encor à voir un si grand homme;
Et si j'en sçai juger, pour le voir sans péril,
Votre cœur est trop tendre, & l'amour trop subtil.
Mandez-lui qu'à ses vœux l'Empereur vous arrache;
Il est au bord de l'Elbe où son emploi l'attache.
Là son bras redoutable aux plus vaillans Germains,
Du malheur de Varrus a vengé les Romains.
Rien de plus glorieux n'embellit nos histoires;
Par les combats qu'il donne on compte ses victoires.
Son retour sera prompt; l'ennemi fuit ses pas:
Ecrivez-lui, Madame, & ne l'attendez pas.
Ne vous exposez point à des peines mortelles.
Germanicus. . . . .

AGRIPPINE.

Demain j'en aurai des nouvelles.
Pison, qui sert ma flamme en attend aujourd'hui.
J'ai beaucoup de sujet de me louer de lui.

Pison eſt ſage, ardent, diſcret, ſoûmis, fidéle :
Par les ſoins qu'il me rend il m'inſtruit de ſon zéle :
Avec un cœur ſincére il me dit ce qu'il croit :
Ce qu'on m'écrit du Rhin, c'eſt lui qui le reçoit :
Il veut ce que je veux, craint ce que j'appréhende ;
Et montre en ma faveur une bonté ſi grande,
Un reſpect ſi profond.....

FLAVIE.

Madame, le voici.

AGRIPPINE.

De peur de le contraindre éloigne-toi d'ici.
Quand je l'aurai quitté je t'irai tout apprendre.

SCENE IV.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

Que venez-vous me dire, & qu'ai-je lieu d'attendre,
Cher Piſon ?

PISON.

Cette Lettre, où ſont peints vos ſecrets,
Dès hier me fut rendue, & je l'apporte exprès.

Je ſerois criminel, ſçachant qui vous l'envoye,
Si j'avois plus long-temps différé votre joye.
De vos rares bontés ce ſeroit abuſer;
Et mon plus grand plaiſir eſt de vous en cauſer,
Madame.

AGRIPPINE.

Votre zéle a déja ſçû paroître.

PISON.

Il n'a pû juſqu'ici ſe bien faire connoître.
Ce zéle impétueux, s'il s'oſoit découvrir,
Auroit peine, peut-être, à ſe faire ſouffrir.
Mais à vous en parler les momens que j'employe,
Sont autant de momens que j'ôte à votre joye:
Ne la différez point, contentez votre eſprit;
Et réglez vos deſſeins ſur ce qu'on vous écrit.

AGRIPPINE *lit.*

AINSI que mon amour mon malheur eſt extréme;
Tandis que dans ces lieux je ſignale ma foi,
On diſpoſe de ce que j'aime
En faveur d'un autre que moi.
L'effort que je me fis, quand je quittai vos charmes,
Vous coûta des ſoûpirs, vous arracha des larmes;
Le don de votre cœur ſuivit l'offre du mien:
Cependant près de vous on cherche à me détruire;

Ceux que mon ſort afflige ont ſoin de me l'écrire ;
Et vous ne m'en écrivez rien.

Vous me verrez dans Rome, auſſi-tôt que ma lettre,
Diſputer à Druſus ce qu'il vole à mes feux :
L'amour me joint à vous par de ſi puiſſans nœuds,
Que de votre ſecours j'oſe tout me promettre.
Je ſçai que l'Empereur parlera contre moi :
Le ſoin de ſon armée eſt commis à ma foi ;
Mais je laiſſe en ma place un plus grand Capitaine.
Il doit approuver mon retour ;
Et puiſque j'ai ſervi ſa haine,
Je puis bien ſervir mon amour.

GERMANICUS.

AGRIPPINE *continue.*

Il vient, Piſon !

PISON.

Votre ame en paroît toute émue ;
Souhaitez-vous, Madame, ou craignez-vous ſa vûe ?

AGRIPPINE.

Je le veux voir.

PISON.

De grace, examinez-vous bien.

AGRIPPINE.

Je le veux voir, vous dis-je, & par votre moyen.

PISON.

Eh ! ne pourriez-vous point vous ſervir de quelqu'autre ?

AGRIPPINE.

Et quel zéle pour moi peut être égal au vôtre ?
De ſemblables ſecrets ſouffrent peu de témoins ;
Vous les ſçavez. . . . .

PISON.

Hélas ! Que n'en ſçai-je un peu moins !
A ſervir votre amour le plaiſir que je goûte,
M'eſt un plaiſir fatal par le prix qu'il me coûte.
Ce n'eſt pas que mon zéle ait jamais chancelé ;
A l'eſpoir de vous plaire il s'eſt tout immolé ;
Loin de me repentir de vous avoir ſervie,
J'ai toujours même zéle, & toujours même envie ;
Et je meurs de regret de venir en ce lieu,
Pour y prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

AGRIPPINE.

Ce diſcours me ſurprend ; & j'ai peine à comprendre. . . . .

PISON.

Je me ſuis bien douté que j'allois vous ſurprendre ;
Mais je ſens dans mon cœur des tranſports ſi confus. . . . .
Si je m'expliquois mieux je vous ſurprendrois plus.

AGRIPPINE.

Et si vous m'estimiez, vous de qui je dispose,
D'un départ si soudain vous me diriez la cause.
Avez-vous des raisons pour quitter ce séjour?

PISON.

Manque-t-on de raisons quand on a de l'amour?
Une illustre beauté m'a sçû rendre sensible.

AGRIPPINE.

Pour partir de ce lieu le prétexte est plausible.
Mais vous êtes secret, j'ignorois vos amours.

PISON.

Et s'il se peut, Madame, ignorez-les toujours.
Aux succès de mes feux tant d'obstacles s'opposent,
Que j'en fais un secret aux beaux yeux qui les causent.
Mon amour jusqu'ici s'est si bien déguisé,
Qu'aussi-bien que mon cœur je m'y suis abusé.
Quand je vis la beauté qui doit m'être contraire,
Je nommai bienveillance un desir de lui plaire;
Je me plus à la voir, & je connus ainsi,
Qu'en lui voulant du bien je m'en voulois aussi.
Je crus donc que ce nom étoit plus légitime,
Et que ma bienveillance étoit lors pure estime:
Mais j'avois des transports & des troubles secrets,
Que pour l'estime seule on n'a presque jamais.

De l'audace d'aimer ne pouvant me défendre,
J'appellai cette eſtime une amitié fort tendre;
Mais j'entendois mon cœur qui me diſoit tout bas,
L'amitié rend tranquille, & je ne le ſuis pas.
Dans cette inquiétude où me plongeoit ma flamme,
Je revis la beauté qui m'avoit touché l'ame:
Mille appas différens paroiſſoient tour à tour;
Et ma tendre amitié fut changée en amour.
Cet amour violent, quelque pur qu'il puiſſe être,
Je l'aurois étouffé ſi je l'avois vû naître;
Mais ſous tant de faux noms il déguiſa le ſien,
Qu'il régnoit dans mon ame, & je n'en ſçavois rien.

AGRIPPINE.

Si vous euſſiez parlé rien n'étoit difficile:
Aux ſuccès de vos feux je pouvois être utile:
Vous deviez à ma foi confier vos ſecrets.

PISON.

Hé quoi! Mes yeux, Madame, ont-ils été muets?
Ne vous ont-ils rien dit d'une ardeur ſi puiſſante?

AGRIPPINE.

Au langage des yeux je ne ſuis pas ſçavante;
Mais ſi vôtre deſtin en peut être plus doux,
Dites qui vous aimez, & je parle pour vous.
Pour hâter le ſuccès d'une flamme ſi pure,
De vos rares vertus je ferai la peinture:

Nommez donc cet objet qui vous a pû charmer ;
Et je m'offre moi-même à vous en faire aimer.
J'avois peur d'être ingrate, & je me sens ravie,
De pouvoir vous servir ; vous qui m'avez servie ;
Ne vous obstinez point à vouloir vous trahir.
Parlez.

PISON.

Vous le voulez, & je vais obéir.
L'adorable beauté qui captive mon ame,
Peut être comparée avecque vous, Madame.
Quand je vous apperçois, j'apperçois tous ses traits;
Elle a vos mêmes yeux, & vos mêmes attraits ;
Entre vous deux, enfin, la ressemblance est telle,
Qu'étant auprès de vous, je crois être auprès d'elle :
Vos appas & les siens percent des mêmes coups ;
Et pour être aimé d'elle, il faut l'être de vous.

AGRIPPINE.

De moi, Pison ?

PISON.

De grace, achevez de m'entendre ;
Mais calmez ce courroux, ou daignez le suspendre ;
Et d'une ame tranquille, en ce malheureux jour,
Punissez mon audace, ou plaignez mon amour.
Je vous aime, Madame, & ce mot m'épouvante ;
Si c'est être coupable, êtes-vous innocente ?

J'obéis à mon ſort, & ne m'en défens pas;
Mais ſi j'ai de l'amour, vous avez des appas:
Cet amour que j'étale a dû peu vous ſurprendre;
Si vous n'en donniez point, en aurois-je pû prendre?
Et qui des deux enfin fait un crime plus grand,
Ou de l'œil qui le donne, ou du cœur qui le prend?

AGRIPPINE.

Ah! Piſon, ſi mes yeux ont oſé vous ſéduire,
Puiſque je l'ignorois, deviez-vous m'en inſtruire?
Et ne ſçaviez-vous pas qu'en trahiſſant leur ſort,
Avec le ſang d'Auguſte, ils n'étoient pas d'accord?
En tout autre que vous il ſeroit puniſſable,
Cet amour qui m'outrage, & qui vous rend coupable:
Vous pouviez m'eſtimer, & me rendre des ſoins....

PISON.

Eh! que n'ai-je pas fait pour aimer un peu moins?
A l'aſpect imprévu d'un mérite ſublime,
On n'a pas le loiſir d'arrêter à l'eſtime;
Comme un cœur qui s'enflamme oſe plus qu'il ne croit,
On ſe trouve à l'amour ſans ſçavoir qu'on y ſoit;
La raiſon & les ſens ont beau faire divorce;
Quand les ſens ſont gagnés la raiſon eſt ſans force:
Et ſi c'eſt vous trahir que d'avoir tant d'ardeur,

Le crime eſt de mon aſtre, & non pas de mon cœur.

AGRIPPINE.

Si mes foibles appas, qu'offenſent votre flamme,
Ont oſé s'abaiſſer juſqu'à toucher votre ame,
Je veux bien conſentir qu'envers moi ſur ce point,
Vous ſoyez peu coupable, ou ne le ſoyez point:
Mais envers votre Prince outragé par ce crime,
Qui pour votre mérite a tant conçu d'eſtime,
Qui chérit tendrement un ami ſuppoſé,
Et qui croit ſi fidéle un rival déguiſé,
Quand de tant de bienfaits ſa bonté vous accable,
Croyez-vous qu'envers lui vous ſoyez peu coupable?
Et ne ſongez-vous point que vous ſeriez perdu,
Si quelqu'autre que moi vous avoit entendu?

PISON.

Si ma témérité, qu'un ſeul mot peut confondre,
A l'ardeur que je ſens vous preſſoit de répondre;
Si mon cœur prévenu, corrompant mon devoir,
Pour flater mon erreur concevoit quelque eſpoir;
Le Prince que je ſers, dont la haine eſt à craindre,
D'un ami ſi perfide auroit lieu de ſe plaindre;
Et j'aurois du regret d'attirer ſes mépris,
Par un crime inutile à l'amour que j'ai pris.
Mais que n'ai-je pas fait en faveur de ſa flamme?
Je l'ai peint à vos yeux tel qu'il eſt dans mon ame;

Et souvent à son feu sacrifiant le mien,
Je me suis voulu mal de vous vouloir du bien.
Pour vous le faire aimer j'ai tout mis en usage.
Il est vrai que mon cœur démentoit mon langage;
Et de mon zéle extrême étant presque jaloux,
Quand je parlois pour lui, je soupirois pour vous:
Quoique ma passion n'ose rien s'en promettre,
C'est un crime envers vous bien facile à commettre;
Et pour tout dire enfin, quand il seroit plus noir,
C'est m'en punir assez que d'aimer sans espoir.
Laissez-moi me bannir. Mais de grace, Madame,
Que ce soit de vos yeux, & non pas de votre ame:
Quoiqu'au sort d'un époux vous alliez vous unir;
Ne me bannissez pas de votre souvenir.
Laissez-moi me flater de ce bonheur extrême,
Que du moins quelquefois vous direz en vous-même,
En parlant de Pison, en songeant à ses feux,
Il fut moins criminel, qu'il ne fut malheureux.
Mon départ est douteux à vous voir davantage:
Adieu. Que cet adieu soit mon dernier hommage.
Je vais partir sur l'heure, & je jure en partant,
Qu'aucun autre que moi n'aimera jamais tant.
Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Ah, ciel ! eſt-ce ainſi qu'on me laiſſe ?

PISON.

Pour votre intérêt propre épargnez ma foibleſſe,
Madame. Juſqu'ici je n'ai rien mis au jour,
Qui ſoit honteux pour vous, excepté mon amour;
Mais dans l'état funeſte où mon ame eſt réduite,
Du déſordre où je ſuis j'appréhende la ſuite.
Vous voulez m'arrêter, & vos vœux ſont les miens :
Mais pour me retenir forgez-moi des liens.
Quoiqu'avoir des rivaux ſoit un ſort déplorable,
Si je n'en avois qu'un je ſerois conſolable :
Quand de votre main ſeule il ſeroit poſſeſſeur,
Je dirois en moi-même, il m'en reſte le cœur.
Si du cœur au contraire il étoit le ſeul maître,
De ſa main, me dirois-je, il ne peut jamais l'être ;
Et de chaque côté rencontrant des appas,
Je ſerois ſatisfait de ce qu'il n'auroit pas.
Mon tranquille deſtin n'auroit rien de funeſte :
Mais à quoique j'aſpire aucun bien ne me reſte ;
Et de mes deux rivaux l'heur me rend allarmé,
Puiſque l'un vous épouſe, & que l'autre eſt aimé.
Au moins pour m'arrêter dites qu'on vous immole ;
Que le cœur où j'aſpire eſt un bien qu'on vous vole ;
Que le fils de Céſar en diſpoſe aujourd'hui ;

Qu'il ſeroit tout à moi, s'il n'étoit tout à lui;
Et qu'enfin plus ſenſible à mon amour extrême....

AGRIPPINE.

Partez, Piſon, partez; je vous chaſſe moi-même.
Vous m'étiez néceſſaire, & vous le ſçaviez bien:
J'attendois tout de vous, je n'en attens plus rien.
Adieu; contentez-vous d'une eſtime uſurpée;
Pour entrer dans mon ame elle eſt trop occupée.
Les illuſtres rivaux, dont vous êtes jaloux,
La déchirent ſans ceſſe, & c'eſt aſſez ſans vous.
En quelqu'autre climat que le ciel vous appelle,
Je ſçai ce que pour moi vous avez eu de zéle:
Diſpoſez du pouvoir que j'aurai dans ce lieu.
Je vous l'ordonne.

PISON.

Hélas! Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

MON amour te retient, & mon amour te chasse.
Obéis au devoir; retire-toi, de grace.

ALBIN.

Quoi! me chasser, Madame, avec un si grand soin.
O Ciel!

AGRIPPINE.

Germanicus ne doit pas être loin;
Je crains sa vûe.

ALBIN.

Hélas! il suffit de le plaindre.
D'un amant si soumis vous n'avez rien à craindre.
Quoique vous l'arrachiez à l'espoir d'être à vous,
D'une main qu'il adore il respecte les coups.
Mais ne l'aimez-vous plus? Sa disgrace imprévûe...

AGRIPPINE.

Et ne t'ai-je pas dit que je craignois sa vûe ?
Dans la dure contrainte où mes vœux sont forcez,
Dire que je le crains, c'est m'expliquer assez.
Va de mon infortune instruire ce grand homme.
Drusus, je te l'avoue, est retourné dans Rome :
Mais ce charmant séjour, ce Palais somptueux,
Que les soins de Luculle ont rendu si fameux ;
Cette maison célébre aux plaisirs destinée,
Où se doit achever mon funeste hyménée ;
Ces Jardins, admirés de tant de Nations,
Par l'ordre de César sont remplis d'espions.
Et le moyen, Albin, qu'un si grand Capitaine,
Qui dans tout l'Univers se cacheroit à peine ;
Le moyen qu'un Héros, dont les premiers exploits
Ont rangé le Danube & le Rhin sous nos loix,
Et laissant des Germains les campagnes désertes,
Vengé nos légions, & réparé nos pertes,
Cherche à me voir, me voye, & ne se montre pas,
En des lieux où sa gloire a devancé ses pas ?
Dût-il n'être point vû, ma tendresse allarmée,
Me le peindroit sans cesse avec sa renommée :
Fidelle à sa valeur par-tout elle le suit ;
Et pour ne la pas craindre elle fait trop de bruit.
Va rejoindre ce Prince, & dis-lui qu'il m'oublie.

Avant que de m'aimer, il aimoit Emilie :
Elle eſt jeune, elle eſt belle, & d'un ſang glorieux ;
Paul-Emile, & Pompée ont été ſes ayeux ;
Je le pris dans ſes fers ; mon malheur l'y renvoye :
Un amant tel que lui ſe recouvre avec joye :
Il aura peu de peine à rentrer dans ſon cœur.
Ce conſeil, cher Albin, m'échappe avec douleur.
Juſqu'au jour qui m'arrache à qui j'euſſe aimé d'être,
Quelques vœux que je pouſſe, ils vont tous à ton Maître :
C'eſt vers lui que je penche, & cent fois chaque jour,
Ce que j'ôte au devoir, je le donne à l'amour :
C'eſt trahir ſon rival ; mais, Albin, en revanche,
Notre hymen achevé, c'eſt vers lui que je penche :
Et je fais, à mon tour, pour lui rendre l'eſpoir,
Du débris de l'amour un hommage au devoir.
Va revoir ce Héros, & dis-lui qu'on m'immole ;
Mais s'il m'aime toujours, que ſon cœur s'en conſole ;
Et que de mon exemple il ſe faſſe une loi :
Je perds bien plus en lui qu'il ne peut perdre en moi.
Fais-lui voir que mon ame eſt dans un trouble extrême.....

ALBIN.

Madame, il va paroître ; il le verra lui-même.
Son amour vous l'améne, il marche ſur mes pas.

AGRIPPINE.

Et que me dira-t-il que je ne ſçache pas ?
Penſe-t-il qu'à ſes yeux je captive mes larmes ?
Il m'eſt trop cher, Albin, pour le voir ſans allarmes :
Je ſens bien que mon feu n'eſt éteint qu'à moitié ;
Si j'entens qu'il ſe plaigne il me fera pitié ;
Ma raiſon de mes ſens n'étant plus la maitreſſe,
La pitié que j'aurai ſéduira ma tendreſſe ;
Et de cette tendreſſe où je crains le retour,
On n'a qu'un pas à faire, & l'on eſt à l'amour.
Qu'il me fuye.

ALBIN.

A ſa flamme épargnez ce ſupplice :
Exiler ſa douleur, c'eſt en être complice.
Il ne s'oubliera point à votre auguſte aſpect :
Cet amant qui perd tout ne perd pas le reſpect.
Il vous aime, & vous perd : Sa gloire eſt ſans ſeconde,
S'il en coûte une larme aux plus beaux yeux du monde :
Et ſi lors qu'on l'arrache à de ſi doux liens,

Vous pouſſez des ſoupirs qui rencontrent les ſiens.
Madame, encor un coup, permettez qu'il vous voye ;
Endormez ſa douleur par une ombre de joye ;
A le voir autrefois vos beaux yeux ſe ſont plûs !
Vous l'aimiez.....

AGRIPPINE.

Et crois-tu que je ne l'aime plus ?

ALBIN.

Voyez-le donc : ce bien eſt le ſeul qu'il implore ;
Au nom d'un peu d'amour, s'il vous en reſte encore :
Et de peur de ſa mort qui ſuivroit vos refus,
Au nom de la pitié, ſi vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE *à Flavie.*

Le verrai-je ?

FLAVIE.

Du moins, c'eſt trop être interdite :
De l'abſence du Prince il eſt bon qu'on profite.
Ou ſouffrez qu'il vous voye, ou donnez d'autres loix.

AGRIPPINE *à Albin.*

Au moins ce ſera donc pour la derniére fois.

ALBIN.

Oui, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'il vienne. Et si je lui fus chere,
Que pour prix de l'effort qu'il me contraint de faire,
Il ait soin de ma gloire, & ne l'expose pas.
Toi, qui m'es si fidéle, accompagne ses pas:
Amene ici ce Prince; & de peur qu'on le voye,
Prens la plus sombre route, & la plus sûre voye.
Un guerrier si fameux dans un lieu si suspect,
Allarmeroit Tibere, à qui je dois respect.

SCENE II.

AGRIPPINE *seule*.

D'Ou me vient ce désordre, & pourquoi suis-je émue?
Pourquoi? Fuis pour jamais cette fatale vûe.
D'un amant qu'on doit perdre écouter les soûpirs,
Loin d'éteindre ses feux, c'est croître ses desirs.
Je ne le veux point voir; c'est en vain qu'il m'en presse:
Si j'ai quelque vertu, j'ai beaucoup de tendresse;
Et de quoi qu'on se flate entre de vrais amans,
La vertu la plus forte a de foibles momens.
Je révoque mon ordre, & ne veux point qu'il vienne.
Hola!

SCENE III.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

Quelle ſurpriſe eſt égale à la mienne?
C'eſt Piſon!

PISON.

Oui, Madame : & malgré mon adieu,
J'interromps mon voyage, & reviens en ce lieu.
Si tantôt à vos yeux j'ai montré ma foibleſſe,
Juſqu'à faire l'aveu d'un amour qui vous bleſſe,
Plus ſoumis à préſent, j'y reviens à mon tour,
Etaler mon reſpect, & non plus mon amour.
Ce n'eſt pas que ma flamme obſcurcît votre luſtre,
Si le ciel m'eût fait naître en un rang plus illuſtre :
Mais des droits de l'amour aucun cœur n'eſt exempt;
Et ce que ſent un Prince un autre homme le ſent.
Soit qu'on naiſſe du peuple, ou d'un ſang qu'on renomme,
Pour aimer comme j'aime il ſuffit qu'on ſoit homme.
Ce n'eſt pas à ſon choix qu'on ſe laiſſe enflammer;
Nous naiſſons pour mourir, & vivons pour aimer :
Et de quoi qu'envers vous ma paſſion m'accuſe,

La beauté de mon crime en doit faire l'excuse.
Cet amour de mon cœur est banni pour jamais.

AGRIPPINE.

Me le promettez-vous ?

PISON.

Oui, je vous le promets.
Je suis guéri, Madame ; & vous allez connoître,
Qu'il seroit mal aisé de le pouvoir mieux être.
J'ai repris sur moi-même un empire absolu.
C'est assez qu'une fois mon amour ait déplû.
Je ne vous dirai plus, puisque tout m'est contraire,
Que mon sort est d'aimer, si le vôtre est de plaire :
Je ne vous dirai plus, qu'asservi par vos yeux,
Je regardois mes fers comme un bien précieux :
Je ne vous dirai plus, que l'amour qui m'enchaîne,
Me fait voir un supplice à l'hymen qui vous gêne ;
Je ne vous dirai plus qu'épris de vos appas.....

AGRIPPINE.

Vous ne le direz plus ! Ne le dites-vous pas ?

PISON.

Dans le trouble inquiet dont mon ame est atteinte,
J'avois presque oublié que ma flamme est éteinte ;
Mon esprit dégagé reprenoit ses liens ;
Et le feu de vos yeux rallumoit tous les miens.
Suspendez leur pouvoir qui fait naître ma peine,

Pour apprendre en repos quel ſujet me ramene :
Et tandis qu'en ce lieu nous voilà ſans témoins,
Pour juger de mon zéle apprenez tous mes ſoins.
J'étois parti de Rome, & déja l'ame émue,
Je voyois l'Aventin diſparoître à ma vûe,
Lorſqu'avec ce grand air qui fait pâlir d'effroi,
J'ai vu Germanicus avancer près de moi.
Malgré le déſeſpoir où ma flamme eſt réduite,
Votre gloire en danger m'a fait blâmer ma fuite :
Le retour de ce Prince alloit trop éclater,
Vous l'allez voir paroître.

AGRIPPINE.

Et je veux l'éviter.

PISON.

Vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Oui, Piſon ; c'eſt en vain que j'héſite ;
Pour le voir ſans allarme il a trop de mérite.
Quand de quelque vertu mon cœur ſeroit armé,
Vous ſçavez qu'à le vaincre il eſt accoutumé.
Ce n'eſt pas que ce cœur, ſi je l'en voulois croire,
Ne promette à mes vœux d'avoir ſoin de ma gloire :
Quoique Germanicus ait ſur lui de pouvoir,
De l'eſpoir du triomphe il flate mon devoir :
A ce devoir crédule il fait ſans ceſſe entendre,

Qu'à ses loix, qu'il respecte, il est prêt de se rendre ;
Mais s'il faut tout vous dire, il est si peu constant,
Qu'à l'amour aussi-tôt il en promet autant :
Et je crois, contre un cœur qui chancelle & qui tremble,
Que l'amour & l'amant sont trop forts joints ensemble.
Par pitié pour ma gloire allez donc l'avertir,
Qu'à le voir un moment je ne puis consentir.
Mais à moins d'être prompt vous perdez votre peine :
Il m'a fait prévenir, & je crois qu'on l'amene ;
Albin, son confident, vient de sortir d'ici.
Je vous l'apprens.

PISON.

Madame, il me l'a dit aussi.
C'est un homme discret : mais à quoi qu'il s'engage,
Votre gloire est d'un prix qu'il est bon qu'on ménage.
Je n'ai pu, sans douleur, malgré tous vos dédains,
Voir un si grand dépôt en de si foibles mains.
Servez-vous de moi seul ; je vous sers avec joye :
Et je rends grace au ciel qui m'en offre une voye.
A fuir Germanicus votre vertu consent ;

Vous voulez qu'il l'apprenne, & votre ordre est
pressant :
J'obéis sans réplique ; & de peur qu'on l'amene....

AGRIPPINE.

N'a-t-il point demandé si je le perds sans peine ?

PISON.

L'ame toute agitée, & le cœur plein d'ennui,
Il s'est enquis à moi si vous songiez à lui ?
Si l'époux qu'on vous donne a pour vous tant de
charmes ?
Et si vous le perdez sans verser quelques larmes ?

AGRIPPINE.

Qu'avez-vous dit ?

PISON.

J'ai dit qu'il vous eût été doux,
De n'aimer que lui seul, comme il n'aime que
vous :
Que son rare mérite est gravé dans votre ame ;
Et qu'un Prince absolu vous arrache à sa flamme.

AGRIPPINE.

Et qu'a-t-il répondu ?

PISON.

Ses soupirs à l'instant.....
Mais, Madame, il viendra si vous m'arrêtez tant.
Ne vous exposez point à ce péril extrême :

Les momens durent peu quand on voit ce qu'on
aime.
Si Drusus avec lui vous surprend sans témoins....

AGRIPPINE.

Ah! Pison, je m'égare; & l'on s'égare à moins.
Allez lui dire.... O ciel! le voici.

PISON.

Je vous laisse.

AGRIPPINE.

Demeurez. Vous présent j'aurai moins de foiblesse.
Si mon cœur se hazarde à rien faire de bas,
Ayez soin de ma gloire, & ne le souffrez pas.
Je promets, puisqu'en vain vous m'aimez l'un &
l'autre,
De traiter son amour comme j'ai fait le vôtre :
Et m'aimant sans espoir, il vous doit être doux,
Qu'un Héros comme lui soit traité comme vous.



SCENE IV.

AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Enfin, Prince, votre ame a lieu d'être contente :
Vos illustres exploits ont rempli notre attente :
Si l'on doit d'un grand cœur attendre un grand effet,
On attendoit de vous ce que vous avez fait.
Moi, qui pour vous, Seigneur, n'ai rien craint de funeste,
Apprenant vos combats, je devinois le reste ;
Et souvent de ma joye étalant tout l'excès,
En voyant mon visage on lisoit vos succès.

GERMANICUS.

Si de l'Elbe & du Rhin l'audace est confondue,
C'est à vous plus qu'à moi que la gloire en est dûe.
Je dois moins les exploits que j'ai faits en tous lieux,
A l'effort de mon bras, qu'au pouvoir de vos yeux.

L'impatient desir de revoir tant de charmes,
Animant ma valeur, favorisoit mes armes:
Plus de mes ennemis succomboient sous mes coups,
Plus je faisois de pas qui m'approchoient de vous:
Dans l'espoir de m'y rendre & d'avoir cette joye,
Sur des corps expirans je frayois une voye;
Et trouvois moins de gloire à les priver du jour,
Immolés à l'état qu'immolés à l'amour.
Je vous aime & vous vois; mon bonheur est extréme.....

AGRIPPINE.

Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Me fuir!

AGRIPPINE.

Vous m'aimez?

GERMANICUS.

Je vous aime.
Aucun autre sujet ne m'amene en ce lieu:
Vous aimer fait ma joye; Et vous, Madame?

AGRIPPINE.

Adieu.
Je crains trop un combat dont l'issue est douteuse,
Seigneur.

GERMANICUS.

Et votre fuite, eſt-elle point honteuſe ?
Après trois ans d'abſence il m'eût été bien doux,
De pouvoir plus long-temps demeurer près de vous.
Je m'étois aſſuré d'une ardeur mutuelle :
Je croyois comme vous votre flamme immortelle ;
Et que votre beauté qu'on enléve à ma foi,
Charmeroit tout le monde, & ne ſeroit qu'à moi.
Cependant.....

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, laiſſez-moi l'innocence :
Epargnez à ma gloire un ſoupçon qui l'offenſe :
A mon cœur tout à vous n'imputez rien de bas,
Et ſi l'on vous trahit, ne m'en accuſez pas.
Vous m'aimez, je vous fuis, & je le dois ſans doute :
Mais vous ne ſçavez pas quelle peine il m'en coûte :
Votre amour défiant en veut être éclairci :

à Flavie.

Empêchez que Druſus ne nous ſurprenne ici.
Vous me connoiſſez, Prince, ou devez me connoître :
Quoique ſente mon cœur, mon devoir eſt le maître.
Quand par l'ordre d'un Pere il fallut vous aimer,
J'obéis avec joye, & me laiſſai charmer :

Aujourd'hui qu'à mes vœux on impose silence,
J'obéis avec peine, & me fais violence;
Et loin d'être insensible à de si rudes coups,
Je m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.
En faveur de l'amour tout mon cœur se déclare:
A remplir mon devoir tout mon sang se prépare;
Et ces deux opposés sont d'illustres tyrans,
Qui demandent de moi des efforts différens.
Si j'écoute le sang que mon feu deshonore,
Mon devoir m'est trop cher pour vous aimer encore;
Si j'entens de l'amour les conseils absolus,
Je vous ai trop aimé pour ne vous aimer plus:
Ma vertu qui chancele en cet état réduite,
Pour cacher sa foiblesse a recours à la fuite;
Et de peur que l'amour n'ébranlât le devoir,
N'ose s'accoutumer au plaisir de vous voir.

GERMANICUS.

Et que fera, Madame, à ma douleur mortelle,
L'inutile secours d'une pitié cruelle?
Ces regrets si touchans ont pour moi peu d'appas;
Rendez-moi votre amour, & ne me plaignez pas.
Me vouloir tant de bien, & ne m'en pouvoir faire,
C'est me faire un honneur qui m'est peu nécessaire.
Mon rival moins aimé vous épouse demain;
Quand j'aurois votre cœur, il aura votre main;

Devenu par l'hymen la moitié de vous-même,
Vous ferez juste assez pour l'aimer, s'il vous aime;
De ce qui peut vous plaire il fera ses plaisirs;
Il vous rendra des soins, préviendra vos desirs;
Votre ame accoutumée à souffrir ses caresses,
Lui rendra soins pour soins, tendresses pour tendresses;
Et de tout son dépit votre cœur de retour,
Vous ferez par vertu ce qu'on fait par amour.
Dans les bras d'un époux possesseur de vos charmes,
Qui de tant de plaisirs jouira sans allarmes,
D'un soupir favorable honorer ma douleur,
C'est plaindre mon destin sans le rendre meilleur.
Si vous jettez les yeux sur mon affreux supplice,
Peut-être avouerez-vous qu'on me fait injustice,
Et me souhaiterez, comme à qui fait mes maux,
Une épouse adorable, & des plaisirs égaux:
Mais à votre vertu quelqu'effort qu'il en coûte,
Ces plaisirs souhaités valent-ils ceux qu'il goûte?
Et de votre pitié le secours apparent,
Rend-il mon sort moins rude, & mon malheur moins grand?

AGRIPPINE.

Je vois avec douleur celle d'un si grand homme;
Mais que puis-je?

PISON.

Drusus va revenir de Rome.
De peur de vous trahir, je vous le dis tout haut.

AGRIPPINE *à Pison.*

Croyez-vous qu'il revienne ?

PISON.

On l'attend.

AGRIPPINE.

Quoi ! si-tôt ?

GERMANICUS.

Pour calmer un transport qui me seroit funeste,
Votre bonté, Madame, aura du temps de reste.
Sauvez-moi de moi-même, & sans plus m'allarmer.....

AGRIPPINE.

Je vous l'ai déja dit, que puis-je enfin ?

GERMANICUS.

M'aimer,

AGRIPPINE.

Vous aimer ! Ah, Seigneur, qu'osez-vous me prescrire ?
Songez-y ; des malheurs vous souhaitez le pire.
Vous garder ma tendresse, & l'oser mettre au jour,
C'est blesser ma vertu, sans flater votre amour.
Car, enfin, quoiqu'aimé par l'aveu de mon Pere,
A l'époux que j'aurai je me dois toute entiére ;

Et ne préſumez pas qu'en un ſort ſi cruel,
Il échappe à ma gloire un deſir criminel.
Par amour l'un pour l'autre, amortiſſons nos flammes ;
Arrachons de nos cœurs ce qui trouble nos ames ;
Ne nous ſouvenons plus de ces tendres diſcours,
Que nos yeux éloquens ſe faiſoient tous les jours :
Effaçons avec ſoin de notre ame obſédée,
Tout ce qui de nos feux peut retracer l'idée ;
Et ſi l'heur de m'aimer fait vos plus doux ſouhaits,
Veuillez m'aimer aſſez pour ne m'aimer jamais.
Plus je ſuis avec vous, plus j'ai l'ame attendrie :
Ne me revoyez plus, c'eſt moi qui vous en prie :
Accordez cette grace à mes vœux empreſſez :
Des maux que je vous fais, c'eſt me punir aſſez.
Remenez-moi, Piſon. Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Ah ! Madame !
A travers vos diſcours je pénétre en votre ame :
Au fils de l'Empereur votre cœur fait la cour ;
Et votre ambition va trahir mon amour.
Mon rival près du trône où j'ai droit de prétendre,
Fait que juſques à moi vous craignez de deſcendre.
Je ne murmure point, quel que ſoit votre arrêt :
Mon amour qui vous plut à préſent vous déplaît.
Hé bien, Madame, allez, perdez-en la mémoire ;

A l'appas qu'on vous offre immolez votre gloire;
Ne vous souvenez plus que l'amour que je plains,
Etant né de vos yeux va mourir par vos mains.
Je sçai bien que mon cœur est indigne du vôtre;
Mais, enfin, son rebut sera bon à quelqu'autre:
Et puisque de l'amour vous passez au mépris,
J'aurai soin de me rendre à qui vous m'avez pris.
La Princesse Emilie indulgente à mon crime,
Apprenant mon remords me rendra son estime:
Obligé pour vous plaire à lui manquer de foi,
Vous me coûtiez assez pour devoir être à moi.
Vos appas séducteurs corrompirent mon zéle;
Pour me donner à vous je fus ingrat pour elle;
Et d'un prix assez grand c'est payer vos attraits,
Quand il en coute un crime à qui n'en fit jamais.

AGRIPPINE.

Je n'attendois pas, Prince, en un sort si contraire,
Un outrage si grand d'une bouche si chére:
Ce reproche est sensible; & si vous m'aimiez bien,
A ma juste douleur vous n'ajouteriez rien.
Vous me connoissez mal, si vous avez pû croire,
Qu'à l'éclat d'un haut rang j'immolasse ma gloire:
Si le sort qui m'outrage eût voulu m'être doux,
Ma plus sensible joye eût été d'être à vous.
Le bonheur qui m'échappe est un bonheur insigne,
Dont

Dont il faut que le ciel ne me juge pas digne.
La Princesse Emilie attentive à vos soins,
Aura plus de mérite, & vous coûtera moins.
A des fers qu'il fuyoit remenez un rebelle :
Loin de faire des vœux contre vous ou contre elle,
Je souhaite ardemment, vous ayant enflammé,
Qu'elle vous aime autant que je vous eusse aimé.
Et pour derniére marque, & d'amour & d'estime,
Si mes foibles appas vous coûtérent un crime,
Pour mettre en sureté vos sublimes vertus,
Désormais par respect je ne vous verrai plus.

à Pison.

Remenez-moi.

SCENE V.

FLAVIE, AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN.

FLAVIE.

MADAME....

AGRIPPINE.

Ah ! Que viens-tu m'apprendre ?

FLAVIE.

Que le fils de César dans ce lieu se va rendre.

Il arrive de Rome, & s'avance à grands pas.

AGRIPPINE.

Sortez donc vîte, Prince, & ne me perdez pas.
Si Drusus.... Ah! Pison, il y va de ma gloire,
Vous cherchez à me plaire, & je cherche à le croire;
Pour conduire en secret ce Prince en d'autres lieux,
C'est sur vous seul enfin que je jette les yeux.

PISON.

Sur moi! Madame?

AGRIPPINE *à Germanicus.*

Et vous, dans ce moment funeste,
Seigneur, si du passé le souvenir vous reste,
Par bonté, par justice, ou du moins par pitié,
De son appartement acceptez la moitié.

à Pison.

Pour l'en faire sortir avec pleine assurance,
D'un moment favorable attendez la présence.
Si Drusus l'apperçoit, l'apparence me perd;
Cependant tout mon crime est de l'avoir souffert.
Comme au meilleur ami que j'aye eu de ma vie,
C'est mon honneur, Pison, qu'ici je vous confie:
Et si j'ose avec vous m'expliquer à mon tour,
Vous n'êtes pas le seul que maltraite l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, PISON.

FLAVIE.

DANS votre appartement le Prince va se rendre;
J'ai devancé ses pas pour venir vous l'apprendre.
Du secret qu'on lui cache il semble être éclairci;
Quelqu'un peut avoir vû Germanicus ici.
Agrippine du moins obstinée à le croire,
A vos soins obligeans recommande sa gloire.
Si le bien de lui plaire a pour vous des appas,
Dans un si grand péril ne l'abandonnez pas.
Quoiqu'au fils de César elle soit si fidelle,
L'apparence d'un crime est un crime pour elle;
Et si l'on voit ici son rival triomphant,
Tout condamne Agrippine, & rien ne la défend.

PISON.

Assez loin de ce lieu je viens de le conduire;

Pour la mettre en repos, retournez l'en inſtruire.
Je l'aurois été voir pour lui donner avis,
Que le chemin de Rome eſt celui qu'il a pris.
Sûr de mettre un obſtacle à l'hymen qu'il redoute ;
Je n'ai pû le contraindre à prendre une autre route.
Dut-il rendre à jamais ſes jours infortunez....

FLAVIE.

La Princeſſe ſçaura ce que vous m'apprenez,
Seigneur ; & de ce pas je m'en vais lui tout dire.
Le Prince qui paroît fait que je me retire.
Adieu. Souvenez-vous que l'on voit aujourd'hui,
Une fille d'Auguſte implorer votre appui.

SCENE II.

DRUSUS, PISON.

DRUSUS.

SI j'en crois un grand bruit qui ſe vient de répandre,
Mon rival eſt dans Rome, ou du moins s'y va rendre.
Près du Mont Apennin Rufus l'a rencontré :
L'Empereur par lui-même en vient d'être aſſuré.

PISON.

Votre rival, Seigneur ? Germanicus ?

DRUSUS.

Lui-même.
Rome de son retour montre une joye extrême :
Et déja le Sénat qui se veut assembler,
Des suprêmes honneurs croit le devoir combler.
D'un Consul seulement son audace est blâmée ;
Il soutient qu'à sa flamme il immole une armée,
Que c'est insulter Rome, & braver sa grandeur,
Et qu'à sa discipline elle doit sa splendeur :
Enfin, qu'un Général promet, jure & s'oblige
De la faire observer, s'il voit qu'on la néglige ;
Et que pour une faute utile à son pays,
Manlius autrefois sacrifia son fils.
Mais le peuple charmé, loin de vouloir l'entendre,
Pour servir mon rival s'offre à tout entreprendre :
Son zéle impétueux, dont j'ai vû les effets,
Lui prodigue des noms qu'Auguste n'eut jamais.
On s'assemble par-tout, & par-tout on le nomme
Le plus grand des Césars, l'espérance de Rome,
L'inébranlable appui de l'Empire Romain ;
Et pour dire encor plus, l'honneur du genre humain.

PISON.

Ce bruit qui vous allarme eſt-il ſçû d'Agrippine ?

DRUSUS.

Ce bruit m'allarme moins qu'on ne ſe l'imagine.
Plût au ciel ? .... Vous m'aimez, & vous êtes diſcret :
Un ſecret ſçû de vous n'en eſt pas moins ſecret :
Rome ſçait que pour moi votre zéle eſt extrême :
Agrippine cent fois me l'a dit elle-même :
Que je l'épouſe ou non, je ſuis bien informé,
Qu'il ne tient pas à vous que je n'en ſois aimé.
Quand je vous ai ſurpris lui parlant de ma flamme,
Il ſembloit que ſes yeux en cauſoient dans votre ame.
Pour lui mieux exprimer ce que ſentoit mon cœur,
Votre zele obligeant empruntoit mon ardeur :
Vous me l'aviez promis, & je vous le confeſſe ;
Mais vous m'avez trop bien tenu votre promeſſe.

PISON.

Moi, Seigneur ?

DRUSUS.

Oui, Piſon ! je dois trop à vos ſoins :
Je vivrois plus heureux, ſi je vous devois moins.
Car, enfin, c'eſt en vain que l'Empereur s'obſtine,
A vouloir que mon cœur ſoit le prix d'Agrippine :

J'admire ſes appas, j'adore ſes vertus ;
Je crois l'avoir aimée, & je ne l'aime plus :
Voilà le grand ſecret que j'avois à vous dire.
Les attraits de Livie ont ſur moi trop d'empire.
Mon cœur, qui dans ſes fers a ſi long-temps vêcu,
Par ſes premiers vainqueurs eſt de nouveau vaincu.
J'apprehendois Livie, & je l'ai tantôt vue,
En voulant me parler ſon ame s'eſt émuë ;
Prête à me reprocher mon crime & ſa bonté,
Un retour de tendreſſe a trahi ſa fierté.
Quoique l'emportement pour ſon ſexe ait des charmes,
Son amour à ſes yeux n'a permis que des larmes ;
Et ſon tendre courroux, ſa paiſible douleur,
Contre mon injuſtice ont révolté mon cœur.
Je ne vous dirai point d'un objet qui ſçait plaire,
Quel effet une larme eſt capable de faire :
Si vous avez aimé, Piſon, vous ſçavez bien,
Qu'aux pleurs d'une Maitreſſe on ne refuſe rien :
De ces pleurs tout-puiſſans le charme imperceptible,
Dans le cœur le plus dur trouve un endroit ſenſible ;
Et je me voudrois mal, ſi des yeux pleins d'appas
Répandoient une larme, & ne me touchoient pas.

PISON.

Ce retour vers Livie a droit de me ſurprendre ;
Vous lui devez le cœur que vous lui voulez rendre ;
Mais après tout, Seigneur, à vous parler ſans fard,
Y ſonger à préſent, eſt y ſonger trop tard.
Autant que je l'ai pû, j'ai condamné l'envie,
Qui vous fit pour une autre abandonner Livie :
Vous paſſiez ſous ſes loix des momens aſſez doux :
Elle n'aimoit, Seigneur, & n'aime encor que vous.
Un amour ſi conſtant pour un amant rebelle,
Vous prête un digne exemple à demeurer fidéle :
Tout parle en ſa faveur ; mais enfin....

DRUSUS.

Ah ! Piſon,
Elle vient : vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Laiſſez-nous ſeuls.



SCENE III.

LIVIE, DRUSUS.

LIVIE.

SEIGNEUR, vous auriez quelque peine,
A vous imaginer le ſujet qui m'amene.
Je ne viens point ici par d'indignes ſoupirs,
Mandier le retour de vos ardens deſirs :
Je laiſſe en leur amour à d'obſcures Princeſſes,
La honte de deſcendre à de telles baſſeſſes ;
Et le fils de Céſar ſeroit trop acheté,
S'il rentroit dans mes fers par une lâcheté.
Sœur de Germanicus, Veuve d'un fils d'Auguſte,
La fierté que je montre eſt peut-être aſſez juſte.
Toute juſte qu'elle eſt, je confeſſe pourtant,
Que pour vous autrefois je n'en avois pas tant :
Pour ne pas être ingrate à l'amour le plus tendre,
Que pour une Princeſſe un Heros puiſſe prendre,
(Car il faut l'avoüer, eſtimé de chacun,
Il ſembloit qu'à l'Etat vous en promettiez un ;)
Je vous aimai, Seigneur. Si j'oſois vous le taire,
Vous pourriez m'accuſer de n'être pas ſincere ;

Et pour vous faire voir à quel point je la suis,
Je sens que je vous hais autant que je le puis.
Le trouble où je vous vois me découvre sans peine,
Que ma vûë en ce lieu vous allarme & vous gêne.
Vous craignez qu'Agrippine adresse ici ses pas :
Rassurez vous, Seigneur, je n'y tarderai pas.
Je cherchois à vous perdre, & m'étois applaudie
D'avoir tant de témoins de votre perfidie :
Ces Billets d'un ingrat, dont le cœur m'étoit cher,
D'autant plus criminels qu'ils ont l'art de toucher,
Ces écrits dangereux dont j'ai fait mes délices,
Qui pour charmer mes sens ont été vos complices ;
Ces imposteurs, enfin, qui m'ont osé trahir,
Si je les faisois voir, vous feroient trop haïr.
Je vous les rens. Mon cœur est assez magnanime,
Pour se faire un plaisir de cacher votre crime ;
Et sans faire éclater un indigne courroux,
Je vous laisse le soin de me venger de vous.
Le destin des ingrats d'ordinaire est funeste.
Et si de ma bonté la mémoire vous reste,
Et que vous l'opposiez à votre trahison,
Il suffira de vous pour m'en faire raison.
Tenez, Prince.

DRUSUS.

Madame, au nom de ce que j'aime....

En croirez-vous mon cœur, s'il dit que c'eſt vous-
même ?

LIVIE.

Moi ! Seigneur ?

DRUSUS.

Vous pouvez, pour hâter mon trépas,
Avoir la cruauté de ne me croire pas.
Vous aimer, vous le dire, après mon inconſtance,
C'eſt vous faire, ſans doute, une nouvelle offenſe;
Mais dûſſai-je être en bute à tout votre courroux,
Il n'eſt rien de ſi vrai que je n'aime que vous.
Au nom des Dieux, témoins de cet amour extrême,
Et pour dire encor plus, au nom de ce que j'aime;
Pour ne pas m'expoſer à des maux infinis,
Oubliez le forfait qui nous a déſunis.
Je ſçai quand vous quittant je vous fis un outrage,
Que pardonne avec peine un généreux courage:
A vos rares bontés mon cœur accoutumé,
Goûtoit tranquillement la douceur d'être aimé:
Je vivois dans vos fers, & ſus m'offrir à d'autres,
Plus peſans mille fois que ne le ſont les vôtres:
L'Empereur le voulut, & pouvoit tout oſer.
Je ne le cite point pour me faire excuſer.
Si j'avois eu pour vous cet amour pur & tendre,
Que depuis mes remords vos appas m'ont fait pren-
dre,

Les Dieux joints à Céſar qui m'a donné le jour,
Me l'auroient arraché plutôt que mon amour.
Mon retour dans vos fers rend leur gloire plus grande.
Pour n'en plus échapper je vous les redemande.
Daignez rendre le calme à mes ſens agités :
J'ai repris mon amour, reprenez vos bontés :
Ne deſeſperez point un cœur qui vous adore :
S'il eut l'heur de vous plaire il vous doit plaire encore :
Epris de vos vertus, charmé de vos attraits,
Il eſt plus amoureux qu'il ne le fut jamais.
J'en atteſte des Dieux la majeſté ſuprême ;
J'en atteſte....

LIVIE.

Autrefois vous en uſiez de même.
Vos perfides ſermens tant de fois redoublés,
Par votre ingratitude ont été violés.
Non, non : le repentir où votre ame eſt forcée,
Ne rend pas ſon éclat à ma gloire offenſée :
Dans le rang où je ſuis, & du ſang dont je ſors,
Ce ſeroit me trahir qu'accepter un remords.
Epargnez-moi, Seigneur, la honte qu'il imprime ;
Il n'eſt point de remords que ne précede un crime :
Et qui m'a fait l'affront de m'arracher ſa foi,

N'a plus rien à m'offrir qui ſoit digne de moi.
Vous m'avez outragée, & ce m'eſt une joye,
Que d'un juſte remords votre cœur ſoit la proye.
Je voudrois que le ciel, pour combler mes ſouhaits,
Vous forçât à m'aimer autant que je vous hais.
Au moins à votre tour vous verriez par vous-même,
Combien touche un mépris qui part de ce qu'on aime :
Quoique dans cet état la raiſon puiſſe offrir,
C'eſt de tous les tourmens le plus rude à ſouffrir.
Vous ſentiriez, pour peu que vous ſoyez ſenſible,
Ce qu'a de plus affreux le ſort le plus terrible :
Pour vous tyranniſer tout prendroit mon parti,
Et vous ne ſentiriez que ce que j'ai ſenti.

DRUSUS.

Hé bien, Madame, hé bien; ſi pour vous ſatisfaire,
Le retour de mes feux vous étoit néceſſaire,
S'il faut vous adorer pour mieux ſentir vos coups;
Ne perdez point de temps, Madame, vengez-vous.
A d'éternels mépris abandonnez un traître :
J'ai pour vous un amour qui ne ſçauroit plus croître;

Et pour bien éprouver toutes vos cruautez,
Me voilà dans l'état où vous me souhaitez.
Je ne m'oppose point à cette juste envie :
A qui vit sous vos loix c'est un bien que la vie :
Tandis que vous m'aimiez j'en avois quelque soin ;
Si vous ne m'aimez plus, je n'en ai plus besoin :
Je vous l'offre avec joye, & la perdrai sans peine,
Si je fais en mourant expirer votre haine ;
Et qu'après mon trépas votre courroux éteint,
Laisse à mon triste sort la douceur d'être plaint.
A votre amour trahi je dois ce sacrifice.
Mon cœur qui fit le crime aura soin du supplice ;
Et mon dernier soupir offert à vos appas,
Justifiera . . . . .

LIVIE.

Seigneur, ne m'attendrissez pas.
Si je m'étois rendue à vos fausses tendresses,
Vous me seriez garant de toutes mes foiblesses.
Contentez-vous du trouble où vous me réduisez :
Je vous haïrai trop si vous me séduisez :
Cessez de m'étaler le remords qui vous gêne :
Vous me faites douter du succès de ma haine ;
Et prête à me venger de votre trahison :
Vous corrompez, ingrat, jusques à ma raison :
Elle, mon cœur & vous, tout cherche à me surprendre.

Reprenez vos écrits, si vous les voulez prendre ;
Seigneur, je risque trop à demeurer ici.

DRUSUS.

Hé bien, je les reprens ; vous le voulez ainsi.
Mais s'il vous reste encor quelqu'ombre de tendresse,
Souffrez que de nouveau mon cœur vous les adresse,
Et que tant de sermens une fois violés,
Pour ne l'être jamais vous soient renouvellés.
Laissez-moi vous redire,

Il lit un des Billets que Livie lui a rendus.

ADORABLE Livie,
Quand je songe aux honneurs qui me sont destinés,
Je crois avoir perdu les momens de ma vie,
Que je ne vous ai pas donnés.
Gloire, plaisirs, grandeurs, sans vous tout m'importune ;
Je borne à vous aimer mon plaisir, ma fortune ;
J'en fais mon suprême bonheur :
Que toujours à mes vœux votre bonté réponde ;
Et je renoncerois à l'empire du monde,
Pour l'empire de votre cœur.

Laiſſez-moi vous redire.

Il en lit encore un autre.

IL eſt vrai ma Princeſſe,
Céſar me ſollicite à reprendre ma foi ;
Il veut que j'aime ailleurs ; mais en vain il m'en preſſe ;
L'amour plus abſolu m'impoſe une autre loi.
Si je m'oublie aſſez pour vous être infidéle,
Puiſſent les Dieux vengeurs prendre votre querelle,
Et me faire l'objet de leur juſte courroux :
Il n'eſt point de tourment qui me ſemble aſſez rude,
Pour punir mon ingratitude,
Si je puis ſoupirer pour une autre que vous.

Généreuſe Livie en ce moment funeſte,
Ne me condamnez pas à relire le reſte :
Ces Billets ſi chéris tant qu'a duré ma foi,
Sont autant de témoins qui parlent contre moi :
Plus ils marquent d'amour, plus j'ai l'ame confuſe ;
Je ſçai que pour mon crime il n'eſt guere d'excuſe ;
Et quand il en ſeroit, ſi j'en oſois donner,

Vous auriez moins de gloire à me le pardonner.
Tandis que votre haine est encor suspendue,
Je laisse à vos bontés toute leur étendue;
Et ne veux point, Madame, essayer par mes soins,
D'être plus innocent, & de vous devoir moins.
Je ne suis pas le seul dont on blâme l'audace,
Ni le premier coupable à qui l'on a fait grace:
Ne vous obstinez point à me la refuser;
J'ai le cœur assez grand pour n'en pas mal user:
Et le crime fatal que j'osai me permettre,
M'a couté trop de maux pour jamais en commettre.
Rendez-moi votre cœur, & calmez le courroux....

LIVIE.

Quand je vous le rendrois, ingrat, qu'en feriez-vous?
Vous épousez demain la Princesse Agrippine:
On l'arrache à mon frere, & l'on vous la destine;
Pour son intérêt seul je sçai tout sur ce point.

DRUSUS.

Non, Madame; demain je ne l'épouse point.
J'ai tantôt vû César. Agrippine qu'il gêne,
A l'hymen que je suis ne consent qu'avec peine;
Elle attend le Héros qui la sçut enflammer;
Et demande du temps pour apprendre à m'aimer.

César, qui doit l'empire à son ayeul Auguste,
N'a pû lui refuser une grace si juste :
Le jour de notre hymen est remis à son choix ;
Et mon supplice, enfin, est différé d'un mois.
Pour m'arracher, Madame, à cet hymen funeste,
Rendez-moi votre cœur, & je répons du reste.
Avant qu'un mois s'écoule, & qu'il soit expiré,
L'Empereur est mon Pere, & je l'attendrirai.
Chaque jour à ses pieds j'irai verser des larmes,
Chaque jour à ses yeux j'irai vanter vos charmes ;
Sensible à mon amour il en sera l'appui :
Et votre seul mérite obtiendra tout de lui.
Que si tant de douleur ne peut vous satisfaire,
Au moins en m'oubliant songez à votre frere :
Il adore Agrippine, & la veut adorer ;
L'arracher à ses feux c'est le désespérer ;
De son sort, & du mien je vous rens la maîtresse.

LIVIE.

Seigneur, par trop d'endroits vous tentez ma foiblesse.
C'est après votre crime un nouvel attentat,
Que d'appeller mon frere au secours d'un ingrat.
Je me défendrai mal pour peu qu'il vous appuye :
Et de peur de me rendre il est temps que je fuye.
Ma haine en sa faveur auroit peine à durer.

DRUSUS.

Si je le rens heureux, qu'ai-je lieu d'espérer ?
Deviendrez-vous sensible à l'ardeur qui m'anime ?
En faveur de ce frere oublierez-vous mon crime ?
Vous contenterez-vous des maux que j'ai soufferts ?
Me sera-t-il permis de rentrer dans vos fers ?

LIVIE.

Rendez mon frere heureux, si vous pouvez le faire ;
Une belle action n'attend point de salaire :
Ets'il vous en faut un......

DRUSUS.

Hé bien, Madame ?

LIVIE.

Adieu.
La Princesse Agrippine arrive dans ce lieu.
Servez Germanicus, l'occasion est belle.

SCENE IV.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

AGRIPPINE.

SEIGNEUR, je vous apporte une grande nouvelle.
Je perds Germanicus, & le perds à regret ;

Je vous honore trop pour en faire un secret.
Je l'aimois tendrement. N'en prenez point d'allarmes :
Puisqu'il faut pour jamais oublier tant de charmes,
Pour m'en faire un devoir je suis prête demain,
En présence des Dieux de vous donner la main.

DRUSUS.

O Ciel !

AGRIPPINE.

D'aucun soupçon n'ayez l'ame blessée,
Si je n'ai pas d'abord cette ardeur empressée,
Ces desirs violens, & ces transports si doux,
Qui deviennent permis en faveur d'un époux :
Votre bonté, Seigneur, à qui tout est possible,
Avec un peu de temps me rendra plus sensible.
Jusques-là, s'il se peut, souffrez que chaque jour,
Un austere devoir vous tienne lieu d'amour.
Je n'abuserai point d'une bonté si rare :
Et par la complaisance où mon cœur se prépare,
Vous aurez de la peine à vous appercevoir,
Si j'agis par amour, ou si c'est par devoir.

DRUSUS.

Non, c'est trop vous gêner : l'Empereur pour vous plaire,

Consent que pour un mois notre hymen se differe.
Je l'ai vû par votre ordre, & sans être en courroux,
Il m'a promis.....

AGRIPPINE.

Seigneur, je l'ai vû depuis vous.
Je viens de le quitter. Et pour ne vous rien taire,
L'effort qu'en ma faveur vous avez daigné faire,
Ce que sur vos desirs vous avez de pouvoir,
Suffit pour m'enseigner à faire mon devoir.
Je suis prête à demain pour le grand hyménée,
Qui doit à votre sort unir ma destinée :
Je l'ai dit à César ; & viens vous assurer,
Qu'il n'est plus à mon choix de pouvoir différer :
Demain aux yeux de Rome il faut qu'il s'accomplisse.
Et quoique cet hymen me doive être un supplice,
J'imposerai silence à ma juste douleur :
Mes yeux ne diront rien du trouble de mon cœur :
En vous donnant ma foi j'oublierai que j'immole,
Un Héros presque égal aux Dieux du Capitole :
J'oublierai que ma main étoit dûe à ses soins ;
Et si je ne vous aime, on le croira du moins.
Pour prix d'un tel effort, & d'un tel sacrifice,
Du reste de ce jour souffrez que je jouisse ;
Et que si près, Seigneur, de vivre sous vos loix,

Je ſois en liberté pour la derniére fois.

DRUSUS.

Madame, j'obéis. Ce que je viens d'entendre,
Me ſurprend d'autant plus que je n'oſois l'attendre.
Votre bonté m'accable ; & je jure à vos yeux....
Quand j'aurai vû Céſar, je m'expliquerai mieux.

SCENE V.

AGRIPPINE, FLAVIE.

AGRIPPINE.

HE bien, Flavie, hé bien! ſeras-tu ſatisfaite?
Trouves-tu maintenant ma victoire imparfaite?
Ai-je aſſez bien rempli mon ſévére devoir?
A mes ſens interdits reſte-t-il quelque eſpoir?

FLAVIE.

Madame, je comprens quel chagrin vous dévore,
Si pour Germanicus vous ſoupirez encore:
Mais vouloir que Druſus vous épouſe demain;
Avec tranquillité lui donner votre main;
Vous ranger ſous ſes loix avant qu'on vous en preſſe;
Prévenir ſes ſoupçons; ménager ſa tendreſſe;
Dérober tout eſpoir au grand Germanicus;

Tout cela dit aſſez que vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE.

Attens, attens, Flavie, à tenir ce langage,
Que le ſort infléxible ait épuiſé ſa rage;
Et qu'aux yeux du Sénat, comme je l'ai promis,
D'un tyran odieux j'aye épouſé le fils.
Dès qu'il aura ma main, dût ce fils de Tibére,
Se montrer envers moi plus cruel que ſon pere,
J'oublierai le Héros dont mon cœur eſt charmé;
Et je le haïrai de l'avoir trop aimé.
Juſques-là je veux bien t'avouer ma foibleſſe;
Il a tous mes deſirs, & toute ma tendreſſe:
Dans le cœur qu'on lui vole il a fait des progrès,
Qu'on ne détruira point tant qu'il en ſera près.
Avant qu'à le revoir je ſois accoutumée,
Je veux que mon hymen le renvoye à l'armée.
L'amour que j'ai pour lui me deviendroit fatal,
Si je ne me hâtois d'épouſer ſon rival.
Depuis que je l'ai vû, la douleur qui l'accable,
M'a cauſé pour Druſus une haine implacable,
Et ſi durant un mois je le vois tous les jours,
Mon amour & ma haine augmenteront toujours.
Je ne veux point aimer quand l'amour eſt un crime;
Je ne veux point haïr ce qu'il faut que j'eſtime;

Et puiſque malgré moi l'on m'enchaîne à Druſus,
Il eſt de mon devoir de fuir Germanicus.
Pour ſauver ma vertu dans ce déſordre extrême,
Je fais ce que je puis, je m'immole moi-même:
Je me perds. Mais, Flavie, un cœur comme le
mien,
Quand la gloire a parlé ne conſulte plus rien.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, PISON.

PISON.

Madame, pardonnez à mon impatience ;
J'ai besoin en secret d'un moment d'audience :
Ce que je dois vous dire est assez délicat,
Pour éviter la foule, & pour craindre l'éclat.
Mes jours sont en danger, & ce mot doit suffire,
Si quelqu'autre que vous sçait ce que je vais dire :
Mais dussai-je périr, tout me semblera doux,
Quand j'aurai signalé l'amour que j'ai pour vous.
Je mourrai sans regret si l'objet que j'adore ....

AGRIPPINE.

Temeraire Pison, qu'allez-vous dire encore ?
Ma coupable indulgence entretient votre erreur :
Mais si vous n'étouffez cette imprudente ardeur ;
Si jamais vous osez par un pareil hommage,
Faire au sang des Césars un si cruel outrage ;

Si vous ne respectez le peu que j'ai d'appas ;
Si vous vous oubliez , je ne m'oublirai pas.
Etouffez cette ardeur dont ma gloire murmure.
Vous ne pouvez m'aimer sans me faire une injure.
Car pour oser prétendre à vous voir mon époux ,
Le ciel met trop d'espace entre Agrippine & vous.
Rentrez donc en vous-même , & voyez qui vous êtes.
Drusus ne sçaura point l'affront que vous lui faites :
Quelque pitié qu'excite un si foible rival ,
Il trahiroit sont rang à vous en vouloir mal.
Je lui veux épargner cette indigne vengeance.
Mais par votre respect méritez mon silence.
A de moindres objets accoutumez vos vœux ,
Et ne me forcez point à plus que je ne veux.
Après un tel avis je suis prête d'apprendre ,
Ce que vous témoignez me vouloir faire entendre ;
Sûre qu'à votre orgueil que je viens d'abaisser ,
Il n'échappera rien qui me puisse offenser.

PISON.

Malgré ce fier mépris , je ne perds pas l'envie ,
De vous être fidéle aux dépens de ma vie.
Quoique sous votre empire un cœur puisse endurer ,
A toutes vos rigueurs j'ai sçû me preparer.

Mon ſort, que vos bontés pouvoient rendre moins rude,
Eſt d'avoir plus d'amour que vous d'ingratitude ;
Et vous condamnerez votre injuſte courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous.
Quoique Germanicus ſoit la gloire de Rome,
Et que le monde entier n'ait pas un plus grand homme ;
Quoique de ſa défaite il ait vengé Varus,
Aſſujetti le Rhin, ſoûmis Arminius ;
Quoiqu'il ait des vertus dignes qu'on le révére
Le bruit de ſes exploits eſt ſuſpect à Tibere :
Et pour le Conſulat il me fait déſigner,
Si je veux cette nuit l'aller aſſaſſiner.

AGRIPPINE.

L'aſſaſſiner, Piſon !

PISON.

Je l'ai promis, Madame.

AGRIPPINE.

Tu l'as promis ! Sçais-tu que c'eſt m'arracher l'ame ?
Pourras-tu ſans remords te noircir à ce point ?

PISON.

Madame, au nom des Dieux, ne vous emportez point.
C'eſt me perdre.

AGRIPPINE.

Eſt-ce à tort, cruel, que je m'emporte ?
Que je te perde ou non, malheureux, que m'importe ?
Si tu perds un Heros qu'adore l'univers,
Ce qui peut y reſter vaut-il ce que tu perds ?
Pour tranſmettre à ta race une gloire infinie,
Le premier des Céſars épouſa Calphurnie :
La vertu des Piſons qu'on te voit dédaigner,
Eut le bien de lui plaire, & l'honneur de régner :
Et pour le Conſulat qu'on te vient de promettre,
Le plus noir des forfaits t'eſt facile à commettre !
Et tu vas acquerir par un crime odieux,
Ce que par leurs vertus ont acquis tes ayeux.

PISON.

Ce que j'ai fait pour vous vous permet-il de croire,
Que je trahiſſe enſemble & ma flamme & ma gloire;
Et qu'oſant violer les droits les plus ſacrez,
J'immole inſolemment ce que vous adorez ?
Ne vous allarmez point. Quoiqu'on m'ait fait promettre,
Ce forfait par un autre auroit pû ſe commettre ;
Et tandis que Céſar s'en remet à mes ſoins,
Un plus méchant que moi n'entreprend rien au moins.

Si mon zéle apparent n'eût abusé Tibere,
Peut-être pour ce crime eût-il choisi mon frere :
J'ai honte de le dire, ennemi des vertus,
Pour complaire à Plancine il hait Germanicus.
Appuyé de Tibere il le perdra sans doute,
Si de la Germanie il ne reprend la route.
Pour le chasser de Rome, employez aujourd'hui,
Le pouvoir absolu que vous avez sur lui.
Depuis l'ordre cruel que César m'a fait prendre,
J'ai vû Germanicus, mais sans lui rien apprendre :
Je me suis contenté de lui faire sçavoir,
Qu'avec empressement vous cherchiez à le voir.
L'Empereur qui lui parle, & qui sçait l'art de feindre,
Par de fausses bontés veut l'empêcher de craindre ;
Et pour mieux déguiser ce qu'il a résolu,
Pour demain avec lui votre hymen est conclu.
Quelque espoir qui le flate ordonnez qu'il s'absente :
C'est un apas mortel que César lui présente :
Cette fatale nuit finiroit son destin ;
Et Rome sous Tibere a plus d'un assassin.
Voilà ce qu'en secret je voulois vous apprendre.
Germanicus, Madame, en ce lieu se va rendre :
C'est à vous qui l'aimez à faire un digne effort,

Pour dérober ce Prince à ſon malheureux ſort.
Ce que je vous demande, en faveur de mon zéle,
Eſt de m'aider vous-même à vous être fidéle;
Et de taire un ſecret qui pourroit me ravir
L'honneur que je reçois quand je puis vous ſervir.

AGRIPPINE.

Pardonnez, cher Piſon, ſi l'horreur d'un tel crime,
Vous a pour un moment dérobé mon eſtime:
Dans les premiers tranſports d'un ſi juſte courroux,
J'aurois fait même injure à tout autre que vous.
Druſus d'un ſi grand crime eſt ſans doute complice,
Piſon?

PISON.

L'en ſoupçonner, c'eſt lui faire injuſtice.
Pour ſon propre intérêt, le ſenſible Druſus,
Voudroit vous voir unie avec Germanicus.
De l'état de ſon ame il m'a fait confidence;
Et je ſçai .... Mais adieu, Germanicus s'avance:
Parlez-lui, le temps preſſe; & ſans faire aucun bruit,
Empêchez que dans Rome il ne paſſe la nuit.

SCENE II.

GERMANICUS, AGRIPPINE.

GERMANICUS.

Je ne ſçai de quel œil vous verrez un coupable,
Dont l'amour violent rend le crime excuſable :
J'ai tantôt, je l'avoue, avec un peu d'aigreur,
D'un injuſte reproche accablé votre cœur :
Vous en avez pleuré ; je l'ai vû : mais, Madame,
La douleur de vous perdre interdit bien une ame ;
Et dans un tel malheur un modeſte courroux,
Auroit mal exprimé ce que je ſens pour vous.
Quand on aime ardemment, & qu'on perd ce qu'on
aime,
On ſe fait un plaiſir de ſe perdre ſoi-même ;
Et ſi par votre hymen on m'eût déſeſperé,
A de plus grands efforts je m'étois préparé.
Mais Céſar que j'ai vû, loin de m'être contraire,
M'a reçû comme un fils attendu de ſon pere :
J'ai quitté ſon armée ; & ce crime eſt de ceux,
Dont en un Général l'exemple eſt dangereux.
Cependant ſa tendreſſe excuſant mon audace,

Il ne m'en a parlé que pour me faire grace ;
Et dans le Capitole il consent que demain,
Vous me combliez de gloire en me donnant la main.
Que vois-je ? Me trompai-je ? Ou pleurez-vous encore,
Ma Princesse ?

AGRIPPINE.

Seigneur, si je ne vous adore,
Si vous n'êtes vous seul l'objet de tout mon soin,
Me punissent les Dieux que j'en prends à témoin.
Vous avez cru tantôt ma constance affoiblie :
Cet outrage est cruel ; mais, Seigneur, je l'oublie :
C'est un crime forcé dont mon cœur vous absout :
L'amour qu'on déséspére est capable de tout.
O ciel ! qui tant de fois a pris soin de sa gloire,
Permets que ce Heros m'aime assez pour me croire :
Sauve l'appui de Rome, & mets dans mes discours,
Un charme assez puissant pour conserver ses jours.
Je vous aime, Seigneur, nul Romain ne l'ignore :
Je l'ai dit en tous lieux, & veux le dire encore :
César, Drusus, Livie & Pison sçavent tous,
Si j'ai d'ambition que celle d'être à vous.
Mon cœur qui de vos vœux s'est attiré l'hommage,
Voudroit même pouvoir vous aimer d'avantage ;
Et si quelque douleur rend mes sens agitez,

C'eſt d'avoir moins d'amour que vous n'en méritez.
Vous en allez douter : le malheur qui m'accable,
M'ôte juſqu'au plaiſir de me rendre croyable ;
Et d'infidélité vous m'allez ſoupçonner,
Quand je vous aurai dit qu'il faut m'abandonner.

GERMANICUS.

Moi, Madame ?

AGRIPPINE.

Seigneur, je ſouffre par avance,
Tout ce qu'a de cruel cette fatale abſence :
Je prévois tous les maux qui me vont accabler ;
Et je ne puis enfin les prévoir ſans trembler.
Ma fortune demain ne ſera plus douteuſe ;
J'épouſerai Druſus ; je ſerai malheureuſe :
Mais n'importe ; partez, pour ne plus me revoir :
Laiſſez en me quittant l'amour au déſeſpoir :
Je vous l'ordonne même avec un cœur tranquille.
Il y va de vos jours, tout doit m'être facile ;
Et pour tromper le ſort qu'il vous faut redouter,
Je n'examine point ce qui m'en doit couter.

GERMANICUS.

Et qui peut mettre obſtacle au ſuccès de ma flamme ?
Excepté vos rigueurs, qu'ai-je à craindre, Madame ?
Que pourra de Druſus l'inutile courroux ?
Les bontés de Céſar me répondent de vous.

Vous le verrez demain, pour consacrer ma gloire,
D'un triomphe superbe honorer ma victoire,
Je m'y suis opposé, mais sans rien obtenir;
Et je viens de sa part vous en entretenir.
Demain César & moi....

AGRIPPINE.

Point de demain, de grace.
D'un péril trop certain cette nuit vous menace:
Seigneur, il faut sur l'heure abandonner ce lieu.
Dût m'en coûter la vie en vous disant adieu.
Il m'est trop important que votre gloire éclate,
Pour voir d'un œil jaloux l'honneur dont on vous flate:
Avoir mis sous le joug tant de fiers ennemis,
Les Ubiens défaits, les Bataves soumis,
Et les peuples fameux de ces plaines fécondes,
Que l'Elbe & le Danube arrosent de leurs ondes;
Les avoir tous, Seigneur, attaqués & vaincus,
C'est ce qu'on attendoit du grand Germanicus.
Après de tels exploits le triomphe est bien juste;
Mais nous ne sommes plus sous le régne d'Auguste:
Satisfait des lauriers moissonnés par son bras,
Ceux qu'un autre cueilloit ne le chagrinoient pas.
Mais depuis que des Dieux il augmente le nombre,
Rome de sa splendeur ne conserve que l'ombre;

Et ſous un Empereur qui ternit ſon éclat,
S'être acquis tant de gloire eſt un crime d'Etat.
Partez, vous dis-je.

GERMANICUS.

Hé, quoi! voulez-vous que je croye,
Que l'eſpoir de me perdre eſt ce qui fait ſa joye?
Et que de mon retour il feint d'être charmé,
Pour m'ôter tout ſujet de paroître allarmé?
Quoi qu'on vous en ait dit, jugez mieux de Tibére:
Adopté pour ſon fils il me tient lieu de pere:
Des volontés d'Auguſte, il ſe fait une loi;
Et Druſus pour ſa gloire eſt moins ſon fils que moi.
De quelque œil qu'il le voye en cette conjoncture,
Druſus n'eſt qu'un préſent que lui fit la nature;
Un fruit qu'il attendoit du conjugal lien,
Et dont pour s'agrandir il ne pretendoit rien;
Mais ſuivant ce qu'Auguſte eut le ſoin de preſcrire,
Le don qu'il fit de moi fut ſuivi de l'Empire;
Et pour tout dire enfin, l'univers eſt le prix
Des bontés qu'eut Céſar de m'accepter pour fils.
Il eſt vrai que ce Prince, au moins en ma préſence,
Entre Druſus & moi met de la difference:
De mes foibles exploits il parle avec chaleur,
Approuve ma conduite, éléve ma valeur;
En un mot je crois être eſtimé de Tibere,

Comme l'étoit d'Auguste Agrippa votre pere :
Il m'aime ; il m'en assûre avec sincerité ;
Et je serois ingrat si j'en avois douté.
Plût au Ciel que vous-même eussiez vu ses caresses,
Et ce qu'un si grand Prince a montré de tendresses !
Vous en seriez touchée, & loin de le haïr . . . .

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, qu'un Heros est facile à trahir !
Et que lorsqu'on possede une vertu sublime,
On se livre aisément aux embûches du crime !
En faveur de César soyez moins prévenu,
Seigneur, depuis qu'il régne il vous est inconnu.
Je vous l'ai déja dit ; Rome changea de face,
Aussi-tôt que d'Auguste il occupa la place,
Et que son artifice, après de vains refus,
Hérita de son rang & non de ses vertus.
Ne vous proposez point l'exemple de ce pere ;
Auguste étoit son maître, & le vôtre est Tibere :
L'un, malgré les périls dont il fut menacé,
N'a jamais fait de crime où l'on ne l'ait forcé ;
Et qu'on retranche un an de son illustre vie,
J'abandonne le reste à la plus noire envie.
Tant que du monde entier il fut seul possesseur,
Ses secrets ennemis admiroient sa douceur :
Et quand des plus méchans il résolut la perte,

Loin d'affecter la fraude, il leur fit guerre ouverte.
L'autre, dont l'univers aujourd'hui prend la loi,
En montant sur le trône en a banni la foi :
A sa cour, où l'usage a permis les adresses,
On endort ce qu'on hait par de fausses caresses :
A des maux que l'on cause on feint de prendre part ;
Et ce que l'on veut perdre, on le perd avec art.
Seigneur, si vous m'aimez, faites-le moi paroître ;
Usez bien des momens dont vous êtes le maître ;
De vos fiers ennemis trompez l'indigne espoir ;
On en veut à vos jours ; la foudre est prête à choir ;
A l'abri des lauriers laissez passer l'orage.
Il ne m'est pas parmis d'en dire davantage :
Je vous en dis assez pour vous chasser d'ici.
Que perdez-vous en moi pour balancer ainsi,
Seigneur ?

GERMANICUS.

Ce que je perds ! L'ignorez-vous, Madame !
Si le fils de César vous arrache à ma flamme,
S'il faut qu'à cet affront le ciel m'ait réservé ;
Je perds ce que le monde a de plus achevé.

Je perds, ſi la fortune à ce point m'eſt cruelle,
Des plus hautes vertus le plus digne modéle;
Et pour dire encor plus, je perds, enfin, je perds,
Ce que du ſang d'Auguſte il reſte à l'univers.
Non, Madame; mon cœur plein de votre mérite,
Condamne votre amour s'il veut que je vous quitte:
Mon trépas eſt douteux, & ne le ſera plus,
Si je vous abandonne au pouvoir de Druſus.
Rome, quoi qu'on m'apprête, eſt mon plus ſûr aſyle;
Tout autre en vous quittant me ſeroit inutile:
Mes jours, que vos bontés ont ſoin de ménager,
Eloigné de vos yeux ſont-ils hors de danger?
Mais c'eſt trop ſe livrer à de vaines allarmes:
Raſſurez votre eſprit, & retenez vos larmes.
Druſus, que mon bonheur a dû rendre jaloux,
Cherche par cette ruſe à m'éloigner de vous:
Je ne ſçai que lui ſeul qui m'oſe être contraire;
Et pour craindre le fils, je ſuis trop cher au pere.
Mon cœur reconnoiſſant ne peut trop l'avouer;
Des bontés de Céſar j'ai lieu de me louer:
Il vous rend à mes feux, & je ne puis ſans crime,

Soupçonner d'artifice un cœur si magnanime.

AGRIPPINE.

Seigneur, à quelle honte allez-vous m'exposer ?
Il va m'en couter un pour vous désabuser.
D'un ami généreux je vais trahir le zéle :
Pour vous prouver ma foi, je vais être infidelle.
Mais quel que soit le crime où je dois recourir,
C'en seroit un plus grand de vous laisser périr.
Dissipez votre erreur, & connoissez Tibere.
Ce Maître si chéri qui vous tient lieu de pere,
Qui semble à votre gloire appliquer tous ses soins,
Et qui, s'il vous aimoit, vous caresseroit moins ;
Ce tyran ; car, Seigneur, quoiqu'il ait votre estime,
Pour ce Prince cruel ce titre est légitime.
Et s'il ne l'avoit pas, il faudroit lui donner,
Puisqu'il veut cette nuit vous faire assassiner.

GERMANICUS.

Me faire assassiner ! Lui, Madame ! On vous trompe.
César....

AGRIPPINE.

Hé bien ! cruel, souffrez qu'il vous corrompe :
Où la mort vous attend précipitez vos pas :
Croyez qui vous veut perdre, & ne me croyez pas.

Je me flatois pourtant de cette triste gloire,
Que loin d'avoir, Seigneur, tant de peine à me croire,
Un Heros tel que vous, assuré de ma foi,
Ne balanceroit pas entre Tibere & moi.
Seigneur, quoique pour moi vous soyez tout de flamme,
Souffrez que de Drusus je devienne la femme:
Laissez-moi le punir d'avoir troublé vos feux.
Il me rend malheureuse, & sera malheureux.
Non que de ma vertu je ne sois assurée:
Mais ma vie & sa joye auront peu de durée;
Et quoique je lui doive en qualité d'époux,
Je mourrai de regret de n'être pas à vous.
Voilà de ma tendresse une preuve assez ample.
Pour signaler la vôtre imitez mon exemple:
D'un cœur né pour la gloire effacez tous mes traits,
Et ne m'accablez point d'inutiles regrets.
Après avoir aimé, devenir insensible,
Si c'est pour un Heros un effort si pénible;
Si vous en frémissez; quel seroit votre effroi,
Si vous aviez le cœur aussi tendre que moi?

GERMANICUS.

Et que m'importe, helas! quand tout me désespere,

Qui m'arrache le jour de vous, ou de Tibere?
Si j'échappe à sa haine, expirer de douleur,
Vous perdre, enfin, Madame, est-ce un moindre malheur?
Ne craignez pourtant rien de mon amour extrême:
L'ordre que je reçois m'est une loi suprême:
J'ai peur, si je restois plus long-temps en ces lieux,
Que mon sort envers vous ne fût contagieux.
Pour ne pas à l'orage exposer votre tête,
Je vais par mon exil écarter la tempête;
Et laisser au rival que vous me préferez,
Les appas dangereux que j'ai trop adorez.
Si vous m'aimez encor, j'en attens une preuve.
Vous avez assez mis ma constance à l'épreuve,
Madame; à ma douleur n'offrez aucun secours;
Il suffit de mes maux pour terminer mes jours:
Ne pleurez point: mon cœur prêt à quitter vos charmes,
Ne peut s'accoutumer à voir couler vos larmes;
Je ne partirai point si vous en soûpirez;
Promettez-moi.....

AGRIPPINE.

Seigneur, vous me désesperez.

Dans l'état déplorable où mon ame est réduite,
Je crains votre présence, & je crains votre fuite.
Cher Prince, que je perds, & que j'aime toujours,
Pour la gloire de Rome ayez soin de vos jours:
Et quel que soit l'asyle où vous alliez vous rendre,
Contraignez votre amour à venir me l'apprendre.
De peur d'être écouté ne m'opposez plus rien.
Je vous rends votre cœur, & vous laisse le mien:
Je ne puis vous l'ôter, quelque effort que je fasse.
Venez, qu'en vous quittant, Prince, je vous embrasse;
Et que dans ce moment tous mes sens interdits....
Partez, je ne sçai plus, Seigneur, ce que je dis.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

VIENT-elle? l'as-tu vûë? & puis-je me promettre,
Qu'au généreux Pison elle ait rendu ma lettre?
Si du trouble où je suis il peut être averti,
S'il peut.... Germanicus ne sera point parti;
Quoique d'une imposture il ne soit point capable,
Un peu de défiance eût été pardonnable.
Mon cœur en le quittant ne se possedoit pas.
Quelque Romain fidéle auroit suivi ses pas:
Dès hier j'aurois appris s'il s'éloigna de Rome,
Et ne douterois plus du sort d'un si grand homme.....
Juste ciel! à sa perte aurois-tu consenti?
Ton soin.... Non, ce Heros, ne sera point parti.

Quand il me le promit, il me trompoit ſans
doute ;
Je l'ai quitté, je ſçai quels efforts il m'en coûte ;
Et s'il eſt vrai qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé,
Un départ ſi cruel l'auroit plus allarmé.....

à Flavian.

Tu ne m'as point appris ſi tu voyois Flavie :
Pour hâter ſon retour que ne l'as-tu ſuivie ?
Je ſçaurois maintenant ce que je veux ſçavoir :
Je n'aurois plus de crainte, ou n'aurois plus d'e-
ſpoir ;
Et tout autre deſtin me ſembleroit moins rude,
Que l'affreuſe rigueur de mon incertitude.
De contenter mes veux Flavie a peu de ſoin :
Pour tarder ſi long-temps Rome n'eſt pas ſi loin :
Elle n'ignore pas quelle nuit j'ai paſſée ;
Elle a ſçû quels objets occupoient ma penſée.
J'ai cru voir ſur un char Druſus victorieux :
Un ſpectre encor ſanglant s'eſt offert à mes yeux ;
» Si j'oſai vous aimer, il m'en coûte la vie,
M'a-t-il dit ; j'en ai fait confidence à Flavie ;
Et ſi Germanicus voyoit encor le jour,
Elle ſeroit.... Flavie eſt enfin de retour.



SCENE II.

AGRIPPINE, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HELAS ! Flavie, helas ! que tu m'as mise en peine ;
Des malheurs que je crains viens me rendre certaine.
Di-moi ce qu'on a fait, & ce que l'on résout.
Pison vient-il ? Enfin, éclaircis-moi de tout.
Déseſpére mon cœur, ou le rend plus tranquille.
Parle.

FLAVIE.

J'ai fait à Rome un voyage inutile,
Madame ; & tous mes ſoins ont été ſuperflus.
On ne m'a rien appris du grand Germanicus.
Pour remplir mon devoir, & pour vous ſatisfaire,
Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pû faire :
Mais que pouvoit mon zéle en cette occaſion ?
Rome n'eſt que déſordre & que confuſion.

On y trouve par-tout des eſpions infâmes,
Dont l'art abominable eſt de ſonder les ames;
Et d'arracher des cœurs, par un ſubtil détour,
Ce qu'on ſent pour Tibere, ou de haine, ou d'amour.
Ces méchans en faveur, par de lâches maximes,
D'un auſſi méchant qu'eux applaudiſſent les crimes;
Servent ſa tyrannie, & croiroient aujourd'hui,
Ne pas faire leur cour s'ils valoient mieux que lui.
Que vous dirai-je? On tremble, & loin qu'on ſe hazarde
A vouloir.....

AGRIPPINE.

Parle-moi de ce qui me regarde.
Parle-moi du Heros pour qui j'eus tant d'amour,
Flavie; & laiſſe-là l'Empereur & la Cour.
Du ſecours de Piſon que dois-je me promettre?
L'as-tu vû? Viendra-t-il? A-t-il reçû ma Lettre?
S'il ſçavoit ma douleur il ſeroit arrivé.

FLAVIE.

Je l'ai cherché, Madame, & ne l'ai point trouvé.
Je m'en ſuis informée avec un ſoin extrême;
J'ai vû tous ſes amis, j'ai vû ſon pere même:

On ne sçait à la Cour ce qu'il est devenu.
On croyoit qu'en ce lieu vous l'auriez retenu.
Drusus en est lui-même en des peines cruelles.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, en avoir de nouvelles.
Pour le pompeux hymen qu'on célébre aujourd'hui,
On m'a dit que ce Prince avoit besoin de lui.
En quelque lieu qu'il soit aucun n'en peut rien dire.
On ignore.....

AGRIPPINE.

Il suffit; souffre que je respire.
Ce que je desirois, Flavie, est arrivé;
Mes souhaits sont remplis: mon amant est sauvé.
Ciel, qui m'as écoutée, & qui loin de l'orage,
As mis en sûreté ton plus parfait ouvrage,
Aux dépens de ma vie acheve son bonheur:
Ainsi que de ses yeux bannis-moi de son cœur.
Helas! si sa tendresse est égale à la mienne,
Suivi de son amour, que crois-tu qu'il devienne?
Par les maux que je sens je comprends ses douleurs.
Il en mourra. Qu'il vive, & qu'il s'engage ailleurs.
Que d'un plus digne objet son ame possedée,

De mes foibles appas lui dérobe l'idée :
Voilà quels sont mes vœux : & pour être exaucez,
Dieux ! à qui je les fais, ils me coûtent assez.
Tout grand qu'est mon malheur, il n'est pas sans reméde,
Flavie ; un peu de joye à ma douleur succéde :
Tu n'as point vû Pison ; mon cœur est rassuré :
Avec Germanicus Pison s'est retiré.
Soit qu'il ait redouté la fureur de Tibere,
Soit que son zéle ardent n'ait songé qu'à me plaire,
De ce Prince sans doute il a suivi les pas.

FLAVIE.

Je voudrois qu'il fût vrai, mais je ne le crois pas.
Si j'ose m'expliquer, mon erreur est extrême,
Ou bien Germanicus n'est point parti lui-même.
Le soupçonner de fuir, c'étoit lui faire tort.
Madame, il vous adore, & ne craint point la mort.
S'il vous eût obéie, il eût trahi sa flamme.

AGRIPPINE.

Ne me déguise rien. L'as-tu vû ?

FLAVIE.

Non, Madame ?

Mais

Mais Albin est à Rome, & je l'ai rencontré.
Aussi-tôt qu'à mes yeux le hazard l'a montré,
De l'ordre que j'avois je me suis souvenue.
Il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait méconnue :
A la fin l'ame émue, & le cœur interdit,
J'irai voir la Princesse, est tout ce qu'il m'a dit.
J'ai vû dans ses regards un désordre funeste ;
Et je doute.... Je crains de vous dire le reste.

AGRIPPINE.

Parle, je te l'ordonne, ou cesse de me voir.
Je crains plus de malheurs, que je n'en puis sçavoir.
Ne me dérobe pas la douceur de me plaindre.
C'est croître ma douleur que la vouloir contraindre.
Finis l'incertitude où flottent mes esprits.
Germanicus est mort ?

FLAVIE.

Je n'en ai rien appris,
Madame. Mais enfin s'il faut parler sans feindre,
Pour un Prince si cher vous avez lieu de craindre.
On a fait en tumulte assembler le Senat :
On parle sourdement de quelque assassinat.

AGRIPPINE.

Ah, Dieux !

FLAVIE.

On ne dit point, tant on craint sa colere;
A quelle illustre vie en a voulu Tibere;
Car à chaque forfait dont il s'ose flétrir,
Ce que Rome a de grand est ce qu'il fait périr.
Jamais sous un tyran les coupables ne tremblent;
Ils ne s'attaquent point à ceux qui les ressemblent;
Mais près d'un Empereur sous le vice abbatu,
C'est un crime à punir qu'avoir trop de vertu.
Si pour Germanicus Rome craint quelque chose,
Ce qu'il a de mérite en est la seule cause.
Jusqu'ici cependant on ignore son sort.

AGRIPPINE.

On l'ignore! Di tout. Germanicus est mort.
C'est me nier en vain ce qu'il faut que je sçache:
Jamais de ses pareils le trepas ne se cache:
L'univers, dont leur bras fut toujours le soutien,
Pour douter de leur sort les observe trop bien:
Par-tout où les conduit l'ardeur qui les seconde,
Ils attachent sur eux les yeux de tout le monde;
Et bientôt dans ce lieu le Senat désolé,
M'apprendra par ses pleurs si l'on s'est immolé
Un Heros, qui naguere idolâtré dans Rome,

Entre les Dieux & lui ne voyoit aucun homme.
Me l'apprendra ! que dis-je ? en doutai-je ? non, non ;
Les crimes de Tibere ont fait tout son renom.
Depuis qu'à ses desirs les destins sont propices,
Il ne s'est signalé que par des injustices.
Le lâche aura dans l'ombre, au gré de ses souhaits,
Par le plus noir de tous couronné ses forfaits.
Il aura.... Quel soupçon dans mon cœur vient de naître ?
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que Pison fût un traître ?
Lui de qui tant de fois le zéle peu commun....
Il m'aime, il l'a fait voir ; n'importe, c'en est un.
Pour venger son amour que sa rage surmonte,
Il a fait ce grand crime & se cache de honte :
Aux fureurs d'un tyran son désespoir s'est joint.
Je ne m'étonne plus s'il ne se montre point :
Il me craint. Va, méchant, ta crainte est inutile :
A qui veut l'imiter César offre un asyle ;
Et tu peux hautement prétendre au Consulat,
Après l'heureux succès d'un si noir attentat.
Flavie, as-tu compris la grandeur de ma peine ?

FLAVIE.

Albin de votre ſort va vous rendre certaine ;
Il vient.

SCENE III.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HE bien ! Albin, ce que j'aimois eſt mort ?
Germanicus.....

ALBIN.

Piſon a terminé ſon ſort,
Madame.

AGRIPPINE.

Le perfide ! Et tu ne peux me dire
En quel endroit fatal l'aſſaſſin ſe retire ?
J'irois malgré Céſar qui ſe fait ſon appui,
Exprimer dans ſon ſang l'horreur que j'ai pour lui.
Après tous ſes exploits quel opprobre pour Rome,
De voir ſous de tels coups expirer un tel homme !

Ce trépas vû des Dieux ayant dû les toucher,
Que ne le vengent-ils, s'ils n'ont pû l'empêcher ?
Albin pour m'accabler satisfais mon envie ;
Comment Germanicus a-t-il perdu la vie ?
Le perfide Pison osa-t-il l'attaquer ?
De peur de m'attendrir tu n'oses t'expliquer.
Parle ; je sçai sa mort, je puis sçavoir le reste.

ALBIN.

Me préservent les Dieux d'un emploi si funeste !
Donnez moins de créance à des rapports confus.
Germanicus respire, & Pison ne vit plus.

AGRIPPINE.

Et Pison ne vit plus !

ALBIN.

Non, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'entens-je ?

ALBIN.

Germanicus le pleure, & peut-être le venge.
Pison en le servant a fini son destin.
Je ne puis sans frémir en nommer l'assassin.
Pour jetter dans votre ame une horreur légitime,
Je vais vous étaler la noirceur de son crime ;
Et de Pison mourant vous tracer un portrait,
Qui vous fasse oublier l'affront qu'il vous a fait.

Quoique Germanicus crût sa mort assûrée,
Et qu'en le caressant l'Empereur l'eût jurée,
Ne pouvant l'éviter s'il quittoit vos appas,
Il la voyoit venir, & ne la fuyoit pas.
Si de quelque douleur son ame étoit frapée,
C'étoit du seul regret de vous avoir trompée ;
Et de s'être attiré de si tendres adieux,
Sans avoir eu dessein d'abandonner ces lieux.
Mais ce Prince, sensible à vos justes allarmes,
Vouloit en vous trompant vous épargner des larmes ;
Et par le feint départ que son cœur projettoit,
Calmer l'inquiétude où son sort vous jettoit.
En sortant d'avec vous il fut revoir Tibere ;
Qui profanant toujours le sacré nom de pere,
D'abord qu'il l'apperçoit lui présente la main :
Et pour hâter l'effet de son lâche dessein,
Dans un appartement où la richesse abonde,
Marqué dans le Palais pour l'heritier du monde,
Le conduit avec pompe, & veut que son aspect,
Aux premiers de sa cour imprime du respect.
Il le quitte : & soudain à force d'artifices,
Contre un fils si fameux anime ses complices.
De crainte d'éclairer le plus noir des forfaits,
On diroit que le jour disparoit tout exprès :

Il fait place à la nuit, qu'une main criminelle,
Au premier des humains alloit rendre éternelle,
Si Pison, toujours prêt à faire son devoir,
De la part de Drusus ne l'étoit venu voir;
Pour lui dire en secret que César par envie,
Armoit des assassins pour attaquer sa vie:
Et pour tout rendre aisé dans l'horreur de la nuit,
Qu'il devoit le mander sans escorte & sans bruit.
De peur d'être accusé d'avoir trahi Tibere,
Il se retire ensuite, & défend qu'on l'éclaire.
A peine est-il sorti qu'un grand bruit nous surprend:
Sans en être effrayé Germanicus l'entend:
Sensible à ma priere, avant que de paroître,
Il me permet de voir quel sujet le fait naître;
Et Pison, dont le sang crioit vengeance aux Dieux,
Est le premier objet qui m'a frapé les yeux.

AGRIPPINE.

Que je le plains, Albin, & que son sort me touche!

ALBIN.

Je me suis à l'instant approché de sa bouche.
Son cœur prêt d'expirer luttoit contre la mort;

Cependant à ma voix il m'a connu d'abord.
Si pour Germanicus ta passion est forte,
De son appartement empêche qu'il ne sorte,
M'a-t il dit. C'est à lui qu'en vouloit l'assassin,
Qui par un crime horrible a fini mon destin.
De la main de mon frere.... A ce mot il soupire ;
Et durant quelque temps demeure sans rien dire.
A la fin, quoique foible, il éleve sa voix ;
Et faisant un effort pour la derniere fois :
Mon frere, poursuit-il, à la gloire insensible,
A pour Germanicus une haine invincible :
Et m'ayant vû sortir de son appartement,
Après m'avoir dans l'ombre atteint mortellement,
Reconnois, m'a-t-il dit, la main qui t'assassine :
C'est celle de Pison, du mari de Plancine ;
Et si dans ce moment je ne t'eusse attaqué,
Mon frere te cherchoit qui ne t'eût pas manqué.
De César qui te hait devenu le complice,
Je lui fais avec joye un si grand sacrifice.
Meurs. A ces mots le lâche, assisté de Rufus,
Croyant au lieu de moi perdre Germanicus,
Me releve de terre ; & de l'indigne épée,
Que d'un sang plus illustre il vouloit voir trempée,

Résolu d'assouvir sa coupable fureur,
Me perce en tant d'endroits, sans toucher à mon cœur,
Qu'il semble que le sort en souffrant ma ruine,
Ait voulu respecter l'image d'Agrippine;
Et me donner le temps d'implorer sa bonté,
Pour avoir le pardon de ma témérité.
Apprens lui, cher Albin, qu'il m'eût été facile,
De prolonger le cours d'une vie inutile,
Et de me garantir d'un si funeste sort;
Si l'aveu de mes feux n'eût mérité la mort.
De ses justes mépris me voyant la victime,
Un trépas immortel éternisoit mon crime:
Ne pouvant de ma flamme interrompre le cours,
Je mourois à toute heure, & l'adorois toujours.
Puisqu'à Germanicus j'ai conservé la vie,
D'un bonheur assez grand ma disgrace est suivie:
Ils sont nés l'un pour l'autre, & mes sinceres vœux.....
Adieu. Le juste ciel puisse les rendre heureux!
Ce souhait achevé d'un soupir tout de flamme,
Il prépare avec joye un passage à son ame;
Et sûr qu'en vous servant il va perdre le jour,
Prend les traits de la mort pour les traits de l'amour.

AGRIPPINE.

Cher Pison, qui m'aimois d'une amitié si pure,
Pardonne à mon orgueil ce qu'il t'a fait d'injure ;
Et pour prix de tes soins dignes d'un autre sort,
Daigne accepter les pleurs que je donne à ta mort.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, GERMANICUS, DRUSUS, LIVIE, ALBIN, FLAVIAN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Où venez-vous, Seigneur, & quelle est votre envie ?
L'infortuné Pison vient de perdre la vie :
Des desseins de César sa mort vous éclaircit.
Fuyez, Seigneur.

GERMANICUS.

Albin m'en a fait le récit,
Madame ; & le Senat par un ordre équitable,
Pour venger ce trépas fait chercher le coupable.

César qui de ce crime a lieu d'être surpris....

AGRIPPINE.

César, Seigneur? Albin vous a-t-il tout appris?
Vous a-t-il dit?... César est surpris de ce crime!
Que je vous plains, Seigneur, d'être si magnanime!
Tout ce que dit César vous doit être suspect.

à Drusus.

Prince, il est votre Pere; & je perds le respect:
Mais de sa cruauté vous avez connoissance.

DRUSUS.

Epargnez-le, Madame, au moins en ma présence;
Et si quelque forfait vous le rend odieux,
Souffrez que mon devoir en détourne mes yeux.
L'assassin de Pison, puisqu'il s'est fait connoître,
A l'aspect des tourmens se dédira peut-être:
Suspendez jusques-là votre ressentiment;
Et des mains de César recevez votre amant.
Pour nous faire paroître une bonté de pere,
Il me rend ma Princesse, & vous donne à mon frere:
Pour vous en assûrer il nous envoye ici.

AGRIPPINE.

Il nous veut perdre tous, puisqu'il en use ainsi.

Je le connois, Seigneur; ses bontés sont à craindre.

LIVIE.

Ne craignez rien; César s'est expliqué sans feindre.
Nous sortons du Palais, où le peuple irrité
Redemandoit mon frere, & s'étoit révolté:
Il alloit s'échaper à quelque violence,
S'il ne l'eût appaisé par sa seule présence.
César, qui de ce trouble a craint l'événement,
S'est résolu sans peine à ce grand changement:
Et ce qu'a fait Drusus en faveur de mon frere,
A réparé sa faute, & calmé ma colere.

GERMANICUS *à Agrippine.*

Je n'ai plus, ma Princesse, à combattre que vous.
César s'est déclaré; j'ai vaincu son courroux:
Vous seule à mon bonheur pouvez être contraire;
Vous seule.....

AGRIPPINE.

Non, Seigneur, j'ai le cœur trop sincere:
Je vous aime: ce mot vous répond de ma foi;
Et je me dois à vous si l'on me rend à moi.
Mais l'Empereur.....

GERMANICUS.

Madame, il eſt au Capitole;
C'eſt dans ce lieu ſi ſaint qu'il veut tenir parole:
Le Senat l'accompagne; & voici le grand jour,
Qu'avec impatience attendoit notre amour.
Puiſqu'à nous rendre heureux la fortune conſpire,
Ne donnons pas au ſort le temps de la dédire;
Allons au Capitole où Céſar nous attend;
Et craignons les retours de ſon eſprit flottant.
Vous cependant, Albin, qui m'êtes ſi fidéle,
Au pere de Piſon allez offrir mon zéle;
Parlez-lui de ſon fils, & faites un effort,
Pour marquer la douleur que me cauſe ſa mort.

FIN.

MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de sa Chambre, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté de la Ville, Citadelle & Province du Havre.

MONSEIGNEUR,

Je ne sçai point imiter ces Ecrivains, qui par d'ingenieux menson-

ges accablent de louanges des personnes qui ne les méritent pas. Je ne dirai rien ici à votre gloire, que ce que la vérité a pris soin de m'en apprendre : mais les vertus qu'on ne peut vous contester vaudront bien aux yeux éclairés celles qu'on invente pour les autres. Se fasse qui voudra des Heros de ces favoris de la fortune, qui élevés par son caprice ne manquent jamais de tomber par ses révolutions. Je sçai MONSEIGNEUR, ce que vous êtes par le sang dont vous sortez : comme il en est peu de plus illustre, il en est peu aussi qui soit dans une plus grande élevation ; mais dans quelque rang que vous soyez, vous n'en êtes point redevable à la fortune ; & s'il n'étoit attaché à votre naissance, l'équité en auroit fait le prix de votre mérite. La distinction dont vous honore un Monarque, qui par ses vertus se fait distinguer de tous les autres Rois de la terre, dit bien mieux que je ne le pourrois faire quelles qualités vous devez

avoir pour la mériter : il y a peu de personnes à sa Cour pour qui son estime se soit plus hautement déclarée ; & si elle peut s'acquerir par le zéle le plus pur, & par la fidélité la plus inviolable, il n'y en a point dans tous ses Etats à qui elle soit mieux dûe qu'à Vous. Toujours infatigable pour le service de sa Majesté, votre vigilance vous fait trouver par-tout, & ne rencontre aucun obstacle qu'elle n'applanisse. Faut il faire succeder les vertueux plaisirs à ses occupations heroïques, votre esprit, dont les lumieres sont si étendues, ajoûte des beautés à ce que font de plus achevé les plus sçavans Maîtres. Faut-il travailler pour sa gloire, votre valeur ne peut souffrir que vous vous reposiez sur les lauriers que vous avez cueillis, tant que vous trouvez à en cueillir de nouveaux ; & jamais homme n'a mieux justifié que vous que le grand génie & le grand courage ne sont pas incompatibles. Que la médisance & l'envie exami-

nent avec tant de ſeverité qu'il leur plaira ce que je prends la liberté de dire de Vous, & qu'elles m'accuſent de flaterie ſi elles l'oſent. A quelque inſolence que leur inclination les porte, il eſt des vérités qu'elles ſont contraintes de reſpecter; & votre nom prononcé doit ſuffire pour leur impoſer ſilence. C'eſt en vain, MONSEIGNEUR, qu'elles ſe ſont déchaînées avec tant d'impetuoſité contre la Tragédie que je vous préſente: les témoignages que vous avez eu la bonté de rendre en ſa faveur, lui ont acquis une réputation à l'épreuve de leurs traits les plus empoiſonnés; & s'il m'eſt permis de rappeller le plaiſir le plus ſenſible que j'aye eu de ma vie, les larmes que vous ne pûtes vous empêcher de répandre à la premiere lecture que j'en fis, m'étoient d'illuſtres garans du ſuccès qu'elle devoit avoir à la ſeconde. J'aurois aſſez de modeſtie pour ne pas vous faire reſſouvenir que vous fûtes témoin des applaudiſſe-

mens que je reçûs, si le respect & la reconnoissance ne m'obligeoient à défendre les suffrages de tant de personnes de la plus haute qualité, & du plus sublime mérite, qui ayant écouté mon ouvrage sans prévention, en dirent leur sentiment sans injustice. Il est vrai, MONSEIGNEUR, que ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus honnêtes gens de l'Europe se sont déclarés pour Marie Stuard contre l'oppression & la calomnie : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle a été persecutée par l'erreur & par l'ignorance : son sort est d'être éternellement condamnée par des Juges corrompus, & de conserver éternellement sa gloire malgré les efforts qu'on a toujours faits pour la détruire. Après tous les avantages que vous lui avez procurés, la générosité qui vous est si naturelle vous sollicite à lui donner un asyle, plus sacré & plus inviolable que celui qu'elle reçut autrefois d'une tête couronnée. L'Histoire remarque que la

Reine Elizabeth en lui envoyant offrir une retraite dans ses Etats, lui fit présenter un cœur de diamans, qui fut moins une marque de son amitié qu'un présage de la dureté du sien. Ce n'est point, MONSEIGNEUR, un cœur de diamant que Marie Stuard vous demande : c'est ce cœur sensible, ce cœur bienfaisant, ce cœur qui en captive tant d'autres par sa bonté, qu'elle veut s'efforcer de mériter par un respect aussi profond que celui avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &
obéïssant serviteur,
BOURSAULT.



ACTEURS.

MARIE STUARD, Reine d'Ecosse.

ELISABETH, Reine d'Angleterre fille de Henry VIII. & d'Anne de Boulen.

LE DUC DE NORFOLC, autrefois favori d'Elisabeth.

LE COMTE DE MORRAY, frere naturel de Marie Stuard.

LE COMTE DE NEUCASTEL, ami du Comte de Morray.

LANCASTRE, Confidente d'Elisabeth.

MELVIN, Ecuyer de Marie Stuard.

KENEDE, } Suivantes de Marie Stuard.
ALBIONE, }

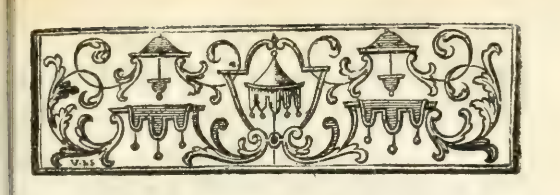
KILLEGRE, Capitaine des Gardes d'Elisabeth.

EURIC, Lieutenant des Gardes d'Elisabeth.

GARDES.

La Scéne est à Londres.

MARIE



MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE NEUCASTEL, EURIC.

LE COMTE DE NEUCASTEL.



EURIC, dans ce Palais ne m'accompagnez pas.
Un ordre exprès du Duc conduit ici mes pas.

Son cœur brûle en secret d'une nouvelle flamme ;
Ou quelque grand dessein doit rouler dans son ame.
Pour me le confier il m'a mandé trois fois :
Mais toujours quelque obstacle a retenu sa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne,
Ce secret de son cœur n'échape qu'avec peine.
Il me rappelle encor avec empressement ;
Et je veux profiter de cet heureux moment.
S'il me parle en ce lieu, quoiqu'il puisse m'apprendre,
Le Comte de Morray peut aisément l'entendre :
Dans l'endroit concerté j'ai déja pris le soin,
De conduire moi-même un fidéle témoin.
Pour le bien de l'Etat le Comte y devroit être.

EURIC.

Seigneur, en ce moment il nous entend peut-être.
Je viens vous répéter les sermens qu'il a faits,
De porter votre sort plus loin que vos souhaits.
Si jusqu'à son hymen Elisabeth l'éleve,
Si par la mort du Duc cette action s'acheve,
Sans cesse de son trône infatigable appui,
Vous douterez qui régne ou de vous ou de lui.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je me fie à sa foi. Qu'il se fie à mon zéle.
Vaincu par ses raisons je lui serai fidéle.
Un serment solemnel après de grands combats,
Vient de m'associer à tous ses attentats.
Je vous l'ai déja dit ; c'est avec violence
Que j'embrasse le crime & quitte l'innocence :
Mais en vain ma vertu révolte ma raison ;
Les remords désormais ne sont plus de saison.
Le Duc dont la conduite est suspecte à la Reine,
Se creuse un précipice où j'ai peur qu'il m'entraîne :
Quoique de ma fortune il ait été l'appui,
J'aime mieux l'y pousser qu'y tomber avec lui.
Pour essai d'injustice, insensible à la gloire,
Déja de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire ;
Et lorsqu'on est ingrat, ne sçavez-vous pas bien,
Que les autres forfaits ne coûtent presque rien ?
Quelqu'un vient : C'est le Duc. Soit qu'il aime ou conspire,
Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire.



SCENE II.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE DUC DE NORFOLC.

Comte.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur ?

LE DUC DE NORFOLC.

De grace, employez tous vos ſoins,
A voir ſi dans ce lieu nous ſommes ſans témoins.
Haï d'Eliſabeth, je ne fais point de doute,
Que je ne ſois perdu ſi quelqu'un nous écoute.
Déja depuis long-temps ce Palais malheureux,
Pour les gens de ma ſorte eſt un lieu dangereux.
Il faut près de la Reine être flateur & traître :
Juſqu'ici tout mon crime eſt de n'avoir pû l'être ;
Mais puiſque de mon zéle on s'oſe défier,
Il faut l'être une fois pour me juſtifier.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, nous ſommes ſeuls. Tout paroît favorable.....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un effort généreux vous ſentez-vous capable ?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et ſi vous heſitez ne me promettez rien.
Pour peu que la fortune à mes vœux ſoit contraire,
Vos jours ſont en danger, je ne puis vous le taire :
Et pour tout privilége, en un degré ſi haut,
Je vous traîne avec moi ſur un même échafaut.
Un cœur tel que le mien n'a point l'art de ſurprendre.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?
Quel que ſoit le péril où je dois m'expoſer,
Mon zéle & vos bienfaits me le font mépriſer,
Que le ſort à ſon gré vous flate ou vous outrage,
Je n'oublirai jamais que je ſuis votre ouvrage;
Et que par vos bontés je me vois dans un rang,
Digne d'un plus grand homme, & d'un plus noble ſang.
Je n'examine point quelle main vous opprime :
Pour défendre vos droits je crois tout légitime :
Rien ne m'eſt plus ſacré que ce que je vous doi;

Et la reconnoiſſance eſt ma premiere loi.
Ainſi que vos bontés mon zéle eſt ſans limites.

LE DUC DE NORFOLC.

Puis-je me repoſer ſur ce que vous me dites ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui, Seigneur : Et bientôt par mes ſoins empreſſez,
Vous connoîtrez vous-même à quel point.....

LE DUC DE NORFOLC.

C'eſt aſſez.
Comte de Neucaſtel, je vous ouvre mon ame.
Je ſuis las d'obéir aux ordres d'une femme.
Depuis qu'Eliſabeth régne ſur les Anglois,
L'injuſtice triomphe, & fait taire les Loix.
Pembroc, qui le premier la fit proclamer Reine,
Ne fut pas à couvert de ſon injuſte haine :
Dès qu'il l'eut affermie en cet auguſte rang,
Pour le prix de ſon zéle elle eut ſoif de ſon ſang ;
Et d'un ſi ferme appui priva ſon diadéme,
Si-tôt que ſur ſa tête il l'eut poſé lui-même.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, des maux paſſés perdons le ſouvenir ;
Il en eſt de préſens, & qu'il faut prévenir.
Depuis combien de temps une Reine innocente,
Dans les fers, dans l'opprobre eſt-elle gémiſ-
ſante ?

Verrons-nous ſans horreur un ouvrage ſi beau,
Achever ſes deſtins par la main d'un Bourreau?
La fiere Eliſabeth, Princeſſe illegitime,
Qui n'eut point vû le jour ſans le ſecours d'un crime,
Peut-elle aſſujettir la Majeſté des Rois,
A l'indigne rigueur de ſes injuſtes loix?
Que dira l'avenir d'une audace ſi grande?
Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande;
Des maux dont on l'accable interrompons le cours.
C'eſt de notre valeur qu'elle attend du ſecours.

LE DUC DE NORFOLC.

J'aurois moins tardé, Comte, à lui montrer mon zéle,
Si j'avois cru trouver un ami ſi fidéle:
Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer,
A quel homme à la Cour pouvois-je me fier?
Pour m'y rendre coupable on met tout en uſage:
Il n'eſt point là d'ami qui n'ait plus d'un viſage:
Tel qui m'offroit ſon ſang me refuſe ſon bras;
Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des ingrats.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Suivons les mouvemens que le ciel nous inſpire.

D'une Reine odieuſe il veut finir l'empire.
Injuſte aux étrangers, cruelle à ſes ſujets,
Elle eſt d'intelligence à remplir nos projets:
Et pour nous dérober au joug qui nous opprime,
S'il faut que malgré nous il nous échape un crime,
De quoi que notre eſprit puiſſe être combattu,
C'eſt un crime forcé qu'approuve la vertu.
S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le commettre,
Pour le bien de l'Etat je puis tout me permettre:
Ne laiſſez point languir mon zéle impatient.
L'eſprit d'Eliſabeth inquiet, défiant,
Tend des piéges ſecrets que jamais on n'évite,
A moins qu'on n'entreprenne auſſi-tôt qu'on médite.
En de plus dignes mains tranſmettons ſon pouvoir,
Avant qu'elle ait le temps de s'en appercevoir.
Enfin preſcrivez-moi ce qu'il faut que je faſſe.

LE DUC DE NORFOLC.

Non, non, je ne veux point mériter ma diſgrace,
Les plus heureux forfaits ne ſçauroient me tenter.

Si de votre ſecours j'oſe ici me flater,
Dans l'auguſte Stuard j'aime la vertu même,
Et tout ſemble d'accord pour perdre ce que j'aime.
Son frere (ſi ce nom lui doit être permis)
Eſt le plus dangereux de tous ſes ennemis.
Pour ne pas offenſer la beauté que j'adore,
Mon cœur n'exhale point le feu qui le dévore:
Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont frapé,
Jamais de mon amour rien ne m'eſt échapé:
Entre une Reine & moi le ciel met tant d'eſpace,
Que je n'oſe à ſes yeux étaler mon audace;
Et n'étoit le ſecours que j'attens de vos ſoins,
Jamais un feu ſi pur n'auroit eu de témoins.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un ſein plus fidéle,
Dépoſer le ſecret d'une flamme ſi belle.
Tout mon ſang répandu pour vous prouver ma foi,
Ne m'acquitteroit pas de ce que je vous doi.
Offrez-moi le moyen de vous faire paroître....

LE DUC DE NORFOLC.

Gouverneur des Cinq-Ports, vous en êtes le maître.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui, Seigneur, je le suis : Et c'est par votre choix.
Que puis-je ? Commandez. Et quoique je hazarde.....

LE DUC DE NORFOLC.

De l'illustre Stuard j'ai corrompu la garde.
Et sûr du prompt secours que vous m'avez offert,
J'attens que pour sa fuite un Port me soit ouvert.
Ma vie est enchaînée à cette confidence :
Mais avec tant de zéle & de reconnoissance,
Avec tant de bonté, tant d'ardeur, tant de foi,
Mes déplorables jours vous sont plus cher qu'à moi.
Je ne les risque point quand je vous les confie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis condamner une si noble envie :
Mais de ce grand dessein l'événement douteux,
Expose votre tête au sort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des suites cruelles;
Des soldats corrompus sont rarement fidéles ;
Et vous n'ignorez pas, Seigneur, que sur ce point
La Reine est inflexible, & ne pardonne point
A la Cour, où la foi n'ose presque paroitre,

L'eſpoir de s'agrandir fait aiſément un traitre.
Si vous êtes ſurpris, vous vous perdez.

LE DUC DE NORFOLC.

Helas !
Tout eſt perdu pour moi ſi je ne me perds pas.
Des Juges dévoués, ſans honneur, ſans naiſſance,
D'une Reine adorable ont proſcrit l'innocence :
L'injuſte Eliſabeth, maitreſſe de ſon ſort,
Dans ſes cruelles mains tient l'arrêt de ſa mort.
Dès demain le clarté lui peut être ravie :
Le temps preſſe. Un moment décide de ſa vie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, à ces raiſons je n'oſe m'oppoſer ;
La grandeur du péril les doit autoriſer.
Pour dérober ſa vie au ſort qui la menace,
Dites-moi quel effort vous voulez que je faſſe.
Encore un coup, Seigneur, je ſuis prêt.....

LE DUC DE NORFOLC.

Qu'il m'eſt doux
D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !
Comte, puiſque pour moi votre ardeur eſt ſi grande,
L'effort dont j'ai beſoin, & que je vous demande,
C'eſt d'aider à mon zéle à mettre en liberté,

La plus haute vertu qui jamais ait été :
C'eſt d'aider à mon zéle à ſauver une Reine,
Qui par les droits du ſang eſt votre Souveraine.
Celle qui ſur ſon trône oſe impoſer des loix,
A la force pour titre, & ſes crimes pour droits.
Si je ſors d'Angleterre, & qu'on vous y retienne,
Je ſçai que votre tête y répond de la mienne ;
Mais ſous un ciel plus doux accompagnez nos pas :
Suivez notre fortune en de meilleurs climats :
Vous ne laiſſez ici ni Maitreſſe ni Femme ;
Et ſi l'ambition eſt ſenſible à votre ame,
Quel rang n'aurez-vous point dans la paiſible Cour,
De l'adorable objet qui vous devra le jour ?
A la ſombre clarté qui tombe des étoiles,
De ce Port cette nuit doivent ſortir vingt voiles ;
Et ſans doute le ciel nous offre ce ſecours,
Pour mettre en ſûreté de ſi precieux jours.
Pendant l'obſcurité, le calme & le ſilence,
Du Comte de Morray trompons la vigilance ;
Pour être de l'Ecoſſe injuſte poſſeſſeur,
A ſon ambition il immole ſa ſœur.
Le criminel amour dont il a reçû l'être,
Le condamne.....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je crois le voir paroître :
Laissez-moi de son cœur pénétrer les secrets.
Pour remplir vos desirs je vous suivrai de près.

SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

HE bien ! Seigneur.....

LE COMTE DE MORRAY.

Souffrez que mon cœur se déploye,
Et que j'étale ici la grandeur de ma joye.
Rien ne s'oppose plus au succès de mes feux :
Mon plus grand ennemi met le comble à mes vœux.
A l'hymen où j'aspire une voye est ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter sa perte.
Un sincere témoin de tout ce qu'il a dit,
En va faire à la Reine un fidéle récit.
Nous triomphons.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, j'ai toujours même zéle :
Mais prétez de la force à mon cœur qui chancele,
Et puisque le silence est encore à mon choix,
Laissez-moi vous parler pour la derniere fois.
J'entreprens une route où j'ai peu d'habitude :
J'y marcherai, Seigneur, avec incertitude.
Au milieu du chemin que vous m'avez tracé,
Je puis me repentir de l'avoir commencé.
Quand je songe à l'horreur qui suit le nom de traître,
Des retours de vertu me font craindre de l'être.
Quoique par vos conseils vous m'ayez inspiré,
J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.
Mon ame chancelante, incertaine, confuse,
Tantôt s'offre à la honte, & tantôt s'y refuse ;
Et je vois trop de risque à vous y confier,
Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
Avez-vous vers le crime un penchant si rapide,
Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
Votre sœur immolée, il ne sera plus temps
D'honorer sa vertu de regrets impuissans.
Quoique de sa rigueur Elisabeth l'accable,
Nous sçavons vous & moi qu'elle n'est point coupable ;

Et si quelque tendresse excitoit vos remords,
Jugez en quel péril je me verrois alors.
Il faudroit que mon sang.....

LE COMTE DE MORRAY.

Moi, des remords! moi, Comte!
D'un soupçon qui m'outrage épargnez-moi la honte.
Quelle peur vous allarme? Et par quel sort fatal
Ai-je pû mériter qu'on me traite si mal?
Depuis qu'à mes desseins j'ai vû le crime utile,
J'ai secoué le joug de la vertu stérile.
Pour acquerir un trône il n'est point de forfaits,
Qui ne changent de nom quand ils ont du succès.
Tant qu'un lâche devoir a réglé ma conduite,
En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite?
Et lorsque sans effroi je me suis écarté,
A quel degré d'honneur suis-je d'abord monté?
Pour m'exclure à jamais de la Toute-puissance,
Ma sœur m'oppose en vain les droits de sa naissance.
L'Angleterre exceptée, en tous les autres lieux,
Le régne d'une femme est un régne odieux:
La plus ferme couronne un moment sur sa tête,
Dans l'Etat le plus calme excite une tempête:

Un ſceptre ne ſied bien que dans la main des
Rois ;
Et le trône chancele à moins qu'il n'ait ſon poids.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, d'elle & de vous la naiſſance inégale,
Décide en ſa faveur de la grandeur royale :
Et ſi j'oſe, entre nous, vous le dire tout bas,
La vôtre a des défauts que la ſienne n'a pas.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quels défauts ? Allez, ce n'eſt qu'une manie.
Il y manque, il eſt vrai, quelque cérémonie ;
Mais un Roy m'a fait naître ; & pour l'être aujourd'hui,
Il ſuffit que je ſois, & que je ſois de lui.
De quelque doux eſpoir dont ma ſœur s'entretienne,
S'il épouſa ſa mere, il adoroit la mienne ;
Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,
A l'une par devoir, à l'autre par amour.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Il eſt vrai : Mais, Seigneur, par une loi ſévére,
Aucun de vos pareils ne ſuccede à ſon pere.
Et d'ailleurs, le feu Roy, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoué que vous fuſſiez ſon fils.
Qui juſtifiera.....

LE COMTE DE MORRAY.

Qui ? Ma valeur, mon audace :
Mon ardeur de régner, & de remplir ſa place :
Si le ciel m'eût fait naître en un degré plus bas,
De ſi beaux mouvemens ne me dureroient pas.
Pour m'en convaincre mieux, s'il faut encor plus faire,
J'en crois juſqu'à l'amour que je n'ai pû vous taire.
Si j'étois né d'un ſang qui fût moins glorieux,
Aurois-je ſur la Reine oſé porter les yeux ?
Non que vers ſes appas un fol amour m'entraîne ;
Ce qui m'eſt plus ſenſible Eliſabeth eſt Reine ;
A tous le Rois voiſins elle impoſe des loix ;
Etonne l'univers du bruit de ſes exploits ;
L'Ecoſſe où je commande, unie à l'Angleterre,
Je ne craindrois au plus qu'un éclat du tonnerre,
Et lorſque ſur le trône on ſe trouve monté,
Qui ne craint que la foudre eſt bien en ſûreté.
Vos fidéles conſeils à qui je m'abandonne,
Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne :
Et je ne repons pas qu'avant la fin du jour,
Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
Ne m'en détournez point ſi vous me voulez plaire.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Et concevez-vous bien ce que vous allez faire ?
D'un amour qui lui plut son cœur frapé,
Pour écouter le vôtre est trop préoccupé.
Pour faire de son trône une heureuse conquête,
Attendez que du Duc elle ait proscrit la tête;
Et gardez-vous, Seigneur, de laisser entre-
voir.....

LE COMTE DE MORRAY.

Et pourquoi plus long-temps differer mon espoir ?
Si l'union des cœurs naît de la ressemblance,
Quel parti sous le ciel a moins de difference ?
Elle n'épargna rien dans l'espoir de régner;
Et qu'est-ce qu'à mon tour on me voit épargner ?
Pour affermir son trône, & lui donner du lustre,
Elle le cimenta du sang le plus illustre;
Moi du sceptre d'Ecosse avide ravisseur,
Je cherche à l'acquerir par la mort de ma sœur.
Outre l'appas flateur de cette ressemblance,
Pour rendre nécessaire une telle alliance,
Le sort d'intelligence avec nos attentats,
A déja pris le soin de joindre nos Etats.
Quel Prince dans l'Europe a le même avantage ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Mais l'Ecosse, Seigneur, n'est pas votre héritage.

Le Roy votre neveu, quoique jeune & soûmis. . . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Et si je perds la mere aurai-je soin du fils?
Je lui laisse le jour tant qu'il m'est nécessaire;
Mais, enfin, ce fut moi qui m'immolai son pere:
Et lorsqu'au premier crime on s'est autorisé,
Un second à commettre est beaucoup plus aisé.
On va plus hardiment affronter l'infamie:
La main déja coupable en est plus affermie;
Et je n'ignore pas ce précepte si beau,
Que l'asyle d'un crime est un crime nouveau.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, c'en est assez. Surpris de vous entendre,
Je ne consulte plus quel parti je dois prendre.
Quoi que fasse le sang, il faudra peu d'efforts
Pour mettre un si grand cœur au-dessus des remords.
Je vais trouver le Duc, & servir votre haine.
Vous, pour hâter sa perte allez trouver la Reine:
Et faites avec art entrer dans vos discours,
Que de ses jours sacrés il veut borner le cours.
Enfin, pour la contraindre à la reconnoissance,
Du zéle le plus pur empruntez l'apparence.
Accoutumez son cœur. . . . .

SCENE IV.

LANCASTRE, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LANCASTRE.

Ah! Seigneur, hâtez-vous;
Et venez de la Reine appaiser le courroux.
Je ne puis deviner qui conspire contr'elle;
Mais elle est résolue à punir un rebelle,
Un perfide, un ingrat digne de sa fureur,
Et pour qui son estime est changée en horreur.
Venez par vos conseils dissiper les allarmes,
Qui d'un si beau destin empoisonnent les charmes;
Pour détourner l'orage, ou pour le prévenir,
Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occasion montrez-lui votre zéle.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quelle ame assez basse ose être encor rebelle?
Vous a-t-on dit le nom du coupable?

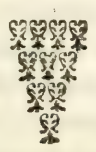
LANCASTRE.

Seigneur,
Je n'ose en soupçonner la Reine votre Sœur.
Mais un des Officiers qui doit répondre d'elle,
A sans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vûë en secret ; & même en ce moment
Elle lui parle encor en son appartement.
Votre avis est le seul que la Reine veut suivre.

LE COMTE DE MORRAY.

Qui trouble son repos est indigne de vivre.
Voilà mon sentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger ;
Allons trouver la Reine, & lui faisons entendre
Qu'il faut executer l'Arrêt qu'elle a fait rendre.
La nature outragée a beau s'en émouvoir,
Sa voix est impuissante où parle mon devoir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

AURIEZ-VOUS jamais cru qu'insensible à mes graces,
De tant de conjurés il eût suivi les traces ?
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de biens,
Prodigue de ses jours attente sur les miens !
En quelque rang qu'il soit je lui ferai connoître,
Que je sçai de plus haut précipiter un traître ;
Que jamais un sujet qui viole sa foi,
Ne dérobe sa vie aux rigueurs de la loi ;
Que plus à mes bontés il étoit redevable,
Plus son crime est énorme & ma haine équitable.

Et qu'après l'injustice où l'ingrat se résout,
Ma tendresse irritée est capable de tout.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, quelque horreur que le Duc vous imprime,
Elle n'égale pas la grandeur de son crime.
Il vouloit, le perfide, attenter à vos jours,
Pour faire réussir ses nouvelles amours.

ELISABETH.

Ses amours ! Juste ciel, que m'apprend-on encore ?
Et pour qui ?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour ma Sœur.

ELISABETH.

L'aime-t-il ?

LE COMTE DE MORRAY.

Il l'adore.

ELISABETH.

Il l'adore ! Qu'entens-je ?

LE COMTE DE MORRAY.

Et quel autre motif
D'un Ministre d'Etat feroit un fugitif ?

ELISABETH.

Quoi ! pour mon Ennemie il a l'ame obsedée !

Eh ! faut-il que ſi tard j'en ſois perſuadée !
Depuis plus de ſix mois confus, ſombre, interdit,
Son infidéle cœur m'en avoit aſſez dit :
Mais le mien trop facile à ſe laiſſer ſurprendre,
A ce langage obſcur ne vouloit rien comprendre.
Enfin, voyant l'ingrat m'éviter tous le jours,
De ma faveur pour lui j'interrompis le cours.
Si d'un coup ſi cruel il eût ſenti l'atteinte,
Il l'auroit recouvrée à ſa premiere plainte.
A ceux qui la briguoient ne pouvant l'accorder,
Je lui laiſſois le temps de la redemander.
Dans la crainte où j'étois de le trouver coupable,
Tout ce qui l'excuſoit me ſembloit véritable;
Et mon cœur de concert avec ſa trahiſon,
Du parti de mes ſens avoit mis ma raiſon.
A moins que cette nuit ſa fureur me prévienne,
Je jure que ſa mort devancera la mienne;
Et que pour lui porter de plus ſenſibles coups,
Mes yeux ſe repaîtront d'un ſpectacle ſi doux.
J'aurai plus de rigueur qu'il n'eut d'ingratitude.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne peut lui trouver un ſupplice trop rude.
Par un crime ſi grand il viole à la fois,
Tout ce qu'ont de plus ſaint les plus auguſtes loix.

Il trahit son devoir, vos bienfaits, sa naissance;
Il est sans foi, sans zéle & sans reconnoissance:
Et l'on ne peut, Madame, en cette occasion,
Prendre contre un ingrat trop de précaution.
Ne souffrez près de vous que ceux dont le pur zéle.....

ELISABETH.

Et les Rois sçavent-ils quand on leur est fidéle?
Environnés par-tout de gens intéressés,
Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés;
A tous leurs mouvemens une foule importune,
D'un pas précipité court après la fortune;
Et ceux qui devant eux se présentent le plus,
Le font moins pour les voir que pour en être vûs.
Si je choisis quelqu'un, j'éprouverai peut-être,
Qu'au lieu du plus zéle, ce sera le plus traître.
De ce devoir vous-même acquittez-vous si bien,
Que de la part du Duc il ne m'arrive rien.
Je vous en donne l'ordre, & ce soin vous regarde.
Hola!

EURIC.

Madame?

ELISABETH.

Euric, pour commander ma Garde,

Du Comte de Morray je viens de faire choix:
Ayez ſoin cette nuit d'obéir à ſa voix.
Je l'ordonne.

LE COMTE DE MORRAY.

Charmé de cette confiance,
Je jure que vos jours ſont en pleine aſſûrance,
Et que vos ennemis n'iront point juſqu'à vous,
Qu'on ne m'ait vû, Madame, expirer ſous leurs coups.
Si l'on ne m'a trompé, nous touchons preſqu'à l'heure,
Que pour ſa trahiſon le Duc croit la meilleure.
Pour flater ſes deſirs Neucaſtel eſt d'accord,
De lui faire en ſecret ouvrir le premier Fort;
Et moi, pour découvrir ſes injuſtes pratiques,
Je me dois aſſûrer de tous ſes domeſtiques.
Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de fois
Parûtes conſommée en l'étude des Rois;
Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contraindre,
Avec tant de ſuccès apprîtes l'art de feindre;
Juſqu'à ce que du Duc le ſort ſoit éclairci,
Songez que le ſilence eſt néceſſaire ici.

Il ſort.

ELISABETH *le rappellant.*

Comte, pour cet ingrat la mort aura des charmes.
Des yeux qui l'ont séduit il obtiendra des larmes.
Pour lui faire un destin qui soit plus rigoureux,
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ses feux.
Ce sera pour ce traître une douleur mortelle,
D'adorer votre Sœur, & de vivre sans elle:
Et ce qu'aura d'horrible un si funeste sort,
Lui seul de ce qu'il aime aura hâté la mort.
Ainsi ma cruauté, sans permettre qu'il meure,
Forcera le perfide à mourir à toute heure.
Et je l'accablerai par l'horreur de me voir
Jouir de ma vengeance & de son desespoir.

LE COMTE DE MORRAY.

A languir dans la honte on pourroit le contraindre,
Si de sa perfidie on n'avoit rien à craindre.
Pour nous rendre le joug & le culte Romain,
La Flandre est toute prête à lui tendre la main.
Peut-être est-ce pour lui que le Prince de Parme,
Aux rivages d'Ostende a cent voiles qu'on arme:
Et vous n'ignorez pas que pendant une nuit,

[illegible] ent en pouppe en ce lieu les conduit.
[P]our éteindre en son sang la fureur qui l'anime,
Laissez-moi le surprendre en commettant son
crime :
Vous n'hesiterez plus à vouloir son trépas,
Quand de sa trahison vous ne douterez pas.

SCENE II.

ELISABETH, LANCASTRE,

ELISABETH.

HE bien ! Lancastre, hé bien ! tu vois ce
qui se passe :
Diroit-on que le Duc eût une ame si basse ?
Parle sans me flater ; je te fais le témoin,
Si mes bontés pour lui pouvoient aller plus loin.
Je croyois sur son cœur ma puissance absolue.
Le traître !

LANCASTRE.

A quoi, Madame, êtes-vous résolue ?

ELISABETH.

A quoi, Lancastre ? Apprens que plus j'eus de
bonté,

Plus je lui dois de haine & de sévérité.
Je ne lui devois pas tant de marques d'estime,
Qui sans doute en secret lui reprochent son crime;
Et plus de mes bienfaits il fut favorisé,
Plus il est criminel d'en avoir abusé.
Je sçai quelle justice à ses forfaits est dûe;
Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a rendue;
Et doublement coupable il me fera raison,
De son ingratitude & de sa trahison.

LANCASTRE.

Croyez-vous de votre ame être assez la maitresse,
Pour en bannir d'abord ce qu'elle eut de tendresse?
Et pour peu qu'il en reste à vous parler pour lui,
Pour fléchir votre cœur est-ce un trop foible appui?
Quand vous la sentirez vous demander sa grace,
Prompte à le garantir du sort qui le menace,
La main qui l'éleva le soutiendra toujours:
Il vous doit sa fortune, & vous devra ses jours.

ELISABETH.

Non, Lancastre; ma haine est dûe à son outrage.
Il fait de ma tendresse un trop mauvais usage.
Plus je lui fais de bien, plus je m'en fais haïr;
Et ce qu'il tient de moi lui sert à me trahir.

Te représentes-tu combien de fois le traître,
Que de mon lâche cœur j'avois rendu le maître,
S'est avec ma rivale insolemment joué,
De l'indiscret amour que j'avois avoué ?
Combien d'heureux momens, dont je leur tiendrai compte,
Ont-ils passé tous deux à jouir de ma honte ?
Et tous deux de concert abusant de ma foi,
Combien de fois le jour triomphoient-ils de moi ?
Mais je mérite assez le tourment qui me gêne :
J'ai moi seule en ces lieux attiré cette Reine ;
Chacun pour la sauver faisant des vœux secrets,
Je la voulus moi-même observer de plus près :
Je la fis amener, sûre d'en mieux répondre,
Plutôt dans ce Palais que dans la Tour de Londre ;
Et c'est là que le Duc la voyant chaque jour,
Pour ses yeux criminels a conçû tant d'amour.
Prisonniere, c'est peu : coupable, condamnée,
Qui croiroit que pour elle on m'eût abandonnée ?
Et qui, Lancastre, & qui ? Tu le sçais, un ingrat,
Préféré par moi-même à plus d'un Potentat.

LANCASTRE.

Si le Duc de Norfolc, que peut-être on opprime,
N'eſt coupable envers vous que de ce dernier crime,
Jamais aucune loi n'a fixé de tourmens,
Dont on ait vû punir les crimes des amans.
Cependant pour ſa mort j'apperçois qu'on affecte,
Une ſi grande ardeur qu'elle eſt un peu ſuſpecte.
Quand d'un crime d'Etat on ſe croit aſſûré,
On a fait ſon devoir dès qu'on l'a déclaré :
Empêcher qu'au coupable on ne laiſſe la vie,
C'eſt trop montrer, Madame, ou de haine ou d'envie ;
Et pour ſauver le Duc ſi les remords ſont vains,
Vous verrez que le Comte a de plus hauts deſſeins.
Il eſt jeune & ſenſible : & vos charmes....

ELISABETH.

Arrête.
Mes charmes ne ſont point de honteuſe conquête.
S'il oſoit me tenir les diſcours que tu tiens,
Je lui vendrois bien cher de pareils entretiens.
Ton ſoupçon eſt injuſte, & cela ne peut être.
Il ſçait trop quel il eſt pour s'oſer méconnoître.

LANCASTRE.

Madame, pardonnez si j'ai cru que sa foi....

ELISABETH.

Voici le Duc. Euric, demeurez avec moi.
Ma vie aux mains d'un traître est trop mal assûrée.

SCENE III.

LE DUC DE NORFOLC, ELISABETH, EURIC, LANCASTRE, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

QUoi! Madame, si tard n'être pas retirée?
Pendant qu'un plein repos régne dans vos Etats,
Vous qui le procurez, vous n'en jouissez pas!
Donnez quelque relâche au soin qui vous dévore.
Vous exposez des jours que l'univers adore.

ELISABETH.

L'intérêt de l'Etat m'impose cette loi.
Je me dois toute à lui puisqu'il est tout à moi.
Quelque soin que je prenne, il est toujours des traîtres

Qui ſuivent à grands pas leurs coupables ancê-
tres.
Vous qui ne craignez point qu'on vous manque
de foi,
Sans avoir mes raiſons, vous veillez comme moi.
Avez-vous eu du ciel un plus grand privilége ?

LE DUC DE NORFOLC.

Aux rigueurs du deſtin quelle vie expoſai-je,
Madame ? Et que m'importe, enfin, par quel
ſecours,
Du malheur qui me ſuit je termine le cours ?
A qui depuis ſix mois mes jours ſont-ils utiles ?
Je ne donne à l'Etat que des deſirs ſteriles.
Depuis que ma conduite eſt ſuſpecte à vos yeux,
Par-tout où je me vois je me trouve odieux :
Et pourſuivi par-tout du remords qui me gêne,
De ne plus mériter les bontés de ma Reine,
On doit peu s'étonner, quand tout m'oſe trahir,
S'il n'eſt point de repos dont je puiſſe jouir.
Pour vous, de qui les jours tout rayonnans de
gloire,
De tant d'heureux ſuccès embelliront l'Hiſtoire,
Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de
ſoin ;
Conſervez-les long-temps, le trône en a beſoin.

Plus un régne si doux nous étale de charmes;
Plus à notre tendresse il en coute d'allarmes.
Le mal le plus leger que vous puissiez avoir,
Sur nos fronts désolés peint notre desespoir.
Préferez le repos à vos soins politiques.
Demain vous vous rendrez aux affaires publiques.
Demain....

ELISABETH.

C'est assez, Duc. Votre zéle est si grand
Qu'on ne peut résister à ce qu'il entreprend.
Je viens de reconnoître à ce conseil sincere,
Que malgré mes soupçons je vous suis toujours chere:
Et que je ne pouvois pour mon propre bonheur,
En de plus dignes mains déposer ma faveur.
Je vous la rends. Demain, pour jouir de ma grace,
Reprenez au Conseil la principale place.
Je vous fais après moi le premier en tout lieu.
Méritez mes bienfaits par votre zéle. Adieu.

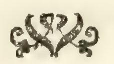
En sortant.

Le perfide est contraint, ma présence le géne.

SCENE IV.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

Me trompez-vous mes sens ! Ai-je entendu la Reine !
Quelle profusion fait-elle en ma faveur !
Et que lui reste-t-il à m'offrir que son cœur ?
Pour prix de ses bienfaits faut-il être infidéle ? ....
Pardon, belle Stuard, si mon ame chancele :
Et si pour un moment ébloui d'un faux jour,
Le devoir dans mon cœur a fait taire l'amour.
Eh ! n'ai-je pas juré que je perdrois la vie,
Avant que de souffrir qu'elle vous fût ravie ?
Je vous tiendrai parole ; ou mon sang répandu
Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.
Heureux si par ma mort la vôtre differée....



SCENE V.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

EURIC.

DANS son appartement la Reine est retirée,
Seigneur ; & tout conspire à remplir vos souhaits.
Nous sommes assûrés des portes du Palais.
D'Ecossois généreux une troupe intrépide,
Doit servir à sa Reine, & d'escorte & de guide.
Ces momens fortunés ne se retrouvent pas.

LE DUC DE NORFOLC.

De la Reine captive allez hâter les pas.
Je vous attens.



SCENE VI.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

O Ciel ! voi pour qui je t'implore.
Avant que de ce lieu tu ramenes l'aurore,
Attens qu'un long espace entre la Reine & nous,
Ait mis ce que j'adore à couvert de ses coups.
Sauve de sa fureur une Reine si belle....
Je suis trahi sans doute, Euric revient sans elle.

SCENE VII.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

LE DUC DE N OOLC.

A La Reine d'Ecosse a-t-on manqué de foi ?
Parlez, Euric.

EURIC.

Seigneur, elle vient après moi.

Touché de la frayeur dont son ame est atteinte;
Je devance ses pas pour dissiper sa crainte.
Un peu d'émotion mélée à ses attraits,
Vous la va faire voir plus belle que jamais.

SCENE VIII.

LE DUC DE NORFOLC, MARIE STUARD, EURIC, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

VENEZ, venez, Madame....

MARIE STUARD.

Ah! Duc, que j'appréhende
De vous rendre funeste une bonté si grande!
Si la Reine en secret fait observer nos pas,
En voulant me sauver ne vous perdez-vous pas?

LE DUC DE NORFOLC.

Vos jours en sûreté, quoique je puisse craindre,
Mon sort sera trop beau pour chercher à m'en plaindre.
Profitons du secours que nous offre la nuit.

Sortons, Madame.... O Ciel ! d'où vient un si grand bruit ?

MARIE STUARD.

Quelle disgrace ! Ah ! Duc, votre perte est certaine.

SCENE IX.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC, EURIC, GARDES.

KILLEGRE.

HOLA, Gardes ? A moi : l'on veut trahir la Reine.

LE DUC DE NORFOLC.

Ouvre les yeux, de grace, & voi ce que tu fais.
Le bras que tu saisis t'a comblé de bienfaits.
C'est le Duc de Norfolc, qui cent fois....

KILLEGRE.

Il n'importe.
Je suis sujet, Seigneur, & ce devoir l'emporte.

SCENE X.

ELISABETH, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC, LANCASTRE, KILLEGRE, EURIC, GARDES.

ELISABETH.

QUEL désordre, si tard, ose-t-on faire ici?
C'est vous, Duc! Juste ciel! mon ennemie aussi!

MARIE STUARD.

Qui? moi, votre ennemie? Eh! Madame.....

ELISABETH.

Ah! le traître!
Enfin, ingrat, enfin, tu t'es donc fait connoître?
A démentir mes yeux ose appliquer tes soins.
Ce sont, pour ton malheur, de fidéles témoins.
Ils ont vû ton faux zéle; & combien ma présence
Coûtoit d'inquiétude à ton impatience;

Ces yeux qui pour les tiens n'ont jamais eu d'appas,
Ont vû ta perfidie, & verront ton trépas.
Je t'avois averti que je ſçavois des traîtres,
Qui ſuivoient à grands pas leurs coupables ancêtres:
Et c'en étoit aſſez pour te faire ſentir,
Que je voulois ta mort moins que ton repentir.
Gardes, ſans balancer, entraînez ce perfide.
Il faut que de ſon ſort ma vengeance décide.

MARIE STUARD.

Songez-vous aux remords que vous vous préparez?

ELISABETH.

Qu'on les mette tous deux en des lieux ſéparez.
Ces coupables amans trouveroient trop de charmes,
A pouvoir l'un de l'autre adoucir les allarmes:
Juſqu'au moment fatal où l'on doit les punir,
Laiſſons au deſeſpoir à les entretenir.

A Euric.

Vous, dont le zéle ardent vient ici de paroître,
Qui pour m'être fidéle avez trahi ce traître,
Ayez ſoin d'aſſembler demain à mon réveil,
Les Pairs accoutumés à tenir mon Conſeil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

LANCASTRE.

NON, Madame, les Pairs ne viennent point encore.
Vous vous êtes levée aussi-tôt que l'aurore.
Tant qu'a duré la nuit votre esprit agité,
N'a laissé nul repos à votre Majesté.

ELISABETH.

A-t-on donné mon ordre? Amene-t-on le traître?

LANCASTRE.

Oui, Madame; à l'instant vous l'allez voir paroître.

ELISABETH.

Et les Comtes?

LANCASTRE.

Madame, ils vont entrer tous deux.

ELISABETH.

Pour immoler le Duc je veux m'assûrer d'eux.
Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

SCENE II.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, LANCASTRE.

ELISABETH.

Comtes, depuis long-temps je connois votre zéle.
Vos vœux les plus ardens vont au bien de l'Etat;
Et d'un ingrat sujet vous sçavez l'attentat.
Contente de vos soins, & Princesse équitable,
Je vous fais tous deux Pairs, & Juges du coupable.
Il vient. Souvenez-vous que ce Billet fatal
L'accuse, le convainc d'un crime capital;
Et que traître une fois, il est de la justice
D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
Allez.

SCENE. III.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC.

ELISABETH.

Elle fait ſigne aux Gardes de ſe retirer.

APPROCHEZ, Duc. Si le ciel l'eût permis,
Vous alliez contre nous ſervir nos ennemis.
Si le Duc de Norfolc nous déclaroit la guerre,
Contre un Heros ſi grand que feroit l'Angleterre ?
Qui prendroit ſon parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur ?
Le ciel, qui des Etats prend toujours la conduite,
A vû trop de péril à ſouffrir votre fuite.
Il a mis un obſtacle avec juſte raiſon....

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, un tel diſcours n'eſt guere de ſaiſon.
Cette foible valeur dont je vois qu'on ſe joue,

N'a rien fait jusqu'ici que la gloire n'avoue ;
Et pour nous épargner des discours superflus,
Votre Etat chanceloit, & ne chancele plus.
La mort qu'on me prépare est le digne salaire....

ELISABETH.

Et qu'as-tu fait, ingrat, qu'un autre n'eût pû faire ?
Quel autre encor plus loin n'eût porté ses exploits,
Si je l'eusse honoré de tes mêmes emplois ?
Ne me reproche point quelque foible victoire,
Dont je faisois du bruit pour te combler de gloire :
Tant je goûtois de joye à trouver un moyen
De t'acquerir un nom qui fût digne du mien.
Tout autre que toi, lâche, auroit plus fait peut-être,
Et n'auroit pas acquis l'infâme nom de traître.

LE DUC DE NORFOLC.

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;
Mais de noms odieux ne me noircissez pas.
En quelque lieu du monde où l'on m'ait vû paroître,
Jamais à mon devoir on ne m'a trouvé traître :
C'est un crime trop bas au rang où je me voi,

Pour tenter la vertu d'un homme tel que moi.

ELISABETH.

Et quand d'une Princesse odieuse, coupable,
Je te nommai le Juge, & te crus équitable,
Séduit par le pouvoir de ses honteux appas,
Pour lui sauver le jour ne me trahis-tu pas?
Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
En donnant cet Arrêt n'ont-ils pas consulté? ...

LE DUC DE NORFOLC.

Oui, Madame, vos vœux; & non pas l'équité.
Pour moi, qui ne cherchois qu'à vous montrer mon zéle
Dans le funeste emploi que je reçûs contr'elle,
Et qui par vos discours instruit de sa fureur,
Avois conçû pour elle une invicible horreur;
Contre tous ses appas m'étant mis en défense,
Sa beauté sur mon cœur n'eut aucune puissance;
Et ma sévérité repoussant tous ses traits,
Envisageoit son crime & non pas ses attraits.
Pour le mieux découvrir, vous le sçavez, Madame,
Je voulus pénétrer dans le fond de son ame:
Mes souhaits sur ce point furent tous accomplis,
Et j'en dévelopai jusqu'aux moindres replis.

Qu'y trouvai-je ? Parlons : la vérité l'ordonne.
Loin d'aucun attentat contre votre Couronne ;
Loin d'une avidité de verser votre sang
Pour s'ouvrir une voie à votre auguste rang ;
Je trouvai dans l'opprobre une Reine incapable
De former un desir qui pût être coupable.
Je trouvai la Vertu que l'on tyrannisoit,
Sans se plaindre un moment des maux qu'on lui faisoit.
Je vis la cruauté, le mensonge, la haine
Poursuivre le trépas d'une innocente Reine,
Qui préferant la gloire à de fragiles biens,
Pour conserver vos jours eut donné tous les siens.
Enfin, je fus surpris dans cette conjoncture,
De voir tant d'injustice, & si peu de murmure ;
Et mon cœur de retour de sa prévention,
Ne put se refuser à la compassion.
Je ne présumois pas qu'une Princesse illustre
M'eût confié son nom pour en ternir le lustre.
Et par quelle raison l'aurois-je présumé ?
A flater l'injustice étois-je accoutumé ?
J'ai tâché, les effets ont dû vous en instruire,
D'augmenter votre gloire, & non de la détruire.
Mon corps percé de coups vous est un sûr garant

Qu'entre vos Pairs & moi le zéle est different.
Ces Pairs, qui vers le crime ont des pentes rapides,
De votre sang peut-être un jour seront avides.
Quel exemple, Madame, allez-vous essayer?
Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer?
Assassins d'une Reine, à la moindre querelle,
Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contr'elle:
Et ce crime impuni va suffire aux Anglois
Pour les autoriser à proscrire leurs Rois.

ELISABETH.

Va, tu noircis en vain des Juges équitables.
Jamais de perfidie ils n'ont été coupables.
Animés d'un pur zéle ils périroient pour moi
Si j'avois fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.
Est-il quelque grandeur que je t'aye interdite?
Jusques dans tes défauts je trouvois du mérite.
Si le trône à tes yeux eût offert des appas,
Pour t'y faire monter je te tendois les bras.
Mon cœur que tu charmois, avide de te plaire,
Te montroit le chemin qui te restoit à faire.
Je t'aimai: Je fis plus, je t'en fis un aveu
Qui me coûta beaucoup, & qui te toucha peu.

Voi

Voi maintenant, voi, lâche, où tu te précipites :
Voi quel étoit ton choix, & voi ce que tu quittes :
Envisage de près, pour t'accabler d'ennuis,
L'échafaud qui t'attend & le trône où je suis.
Quelle indigne beauté vient de te rendre traître !
Proscrite, abandonnée....

LE DUC DE NORFOLC.

Et devroit-elle l'être ?
Quel spectacle à nos yeux allez-vous étaler,
Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
De quelles nations obtiendrez-vous l'estime ?
On opprime une Reine, & vous souffrez ce crime !
D'une injuste poursuite on n'est pas à couvert
Dans l'asyle sacré que vous avez offert !
Lors qu'à quitter son trône elle se vit réduite,
Etoit-ce en Angleterre où l'adressoit sa fuite ?
Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas
De la rendre paisible au sein de ses Etats ;
Et de faire à l'Ecosse une guerre immortelle
Si jamais à sa Reine elle étoit infidelle ?
Qui de votre injustice auroit eû du soupçon ?
Vous avez oublié cette auguste leçon,
Que si la vérité si souvent violée,

Pour le malheur du monde en étoit exilée,
Il faudroit qu'en tout temps par un glorieux choix
Elle se retrouvât dans la bouche des Rois.

ELISABETH.

Laisse-là mon devoir, & songe au tien, perfide.
Ton trépas....

LE DUC DE NORFOLC.

Son aspect n'a rien qui m'intimide;
Souvent pour votre gloire ou pour vos intérêts,
Contre vos ennemis je l'ai vû d'assez près;
Et pour la vérité, qui m'est cent fois plus chere,
Quelque honteux qu'il soit il ne m'allarme guére.
C'est elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
Que sans trahir l'Etat j'abandonnois ces lieux.
Arracher au supplice un Reine innocente,
Ce n'est pas un forfait dont mon cœur se repente.
Je jure que tranquille en son funeste sort
Sans se plaindre de vous elle attendoit la mort:
Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
Sans avoir son aveu je ménageai sa fuite;
Qu'à ce dessein fatal, que le ciel a rompu,
Elle s'est opposée autant qu'elle l'a pû:
Que jamais de mon cœur un desir téméraire

N'a fait connoître au ſien qu'il cherchât à lui
plaire :
Que mon reſpect pour elle égale ſes appas ;
Et qu'enfin ſi je l'aime, elle ne le ſçait pas.

ELISABETH.

Du plus énorme crime avoir été capable,
C'eſt donc envers l'Etat ne pas être coupable ?
Et de mon cœur tranquille avoir troublé la paix,
Ce n'eſt pas à ton gré le plus noir des forfaits ?
De ton ſang odieux tu me vois plus avide
Que tu ne fus ingrat, que tu ne fus perfide ;
Deux fois digne de mort, que n'eſt-il à mon
choix
De te faire à mes yeux mourir autant de fois ?
Au moins ma volonté, qu'il faut qu'on accom-
pliſſe,
Eſt que pour chaque crime on invente un ſup-
plice ;
Et que par des tourmens dont tu n'expires pas,
Tu ſentes à loiſir les horreurs du trépas.

LE DUC DE NORFOLC.

Hé bien, aſſouviſſez votre cruelle envie.
Au milieu des tourmens laiſſez durer ma vie.
Par l'eſpoir du ſalaire animez vos bourreaux
A me faire éprouver des ſupplices nouveaux.

Je n'ai pas attendu que ma mort fût si proche,
Pour m'avouer ingrat & m'en faire un reproche :
Mais né votre sujet, nourri dans votre cour,
Mon respect, malgré moi, m'interdisoit l'amour.
Tandis que de mon sang j'ai pû payer vos graces,
Par-tout où l'on m'a vû j'en ai laissé des traces :
Et ma reconnoissance écrite en tant de lieux,
Assûre à ma mémoire un destin glorieux.
Si mon cœur qu'avec soin vous cherchez à confondre,
A vos tendres bontés n'a pû si bien répondre ;
Si par d'autres attraits il s'est laissé toucher,
C'est tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

ELISABETH.

C'est tout ce qu'à ta foi je puis reprocher, traître !
Voi cette Lettre, voi. Peux-tu méconnoître ?

Elle lit.

SAUVEZ le sang de tant de Rois
Que s'apprête à répandre une main odieuse :
Pour s'immortaliser on ne peut faire choix
D'une action plus glorieuse.
Résolus de prêter la main

A votre généreux dessein,
De nos meilleurs vaisseaux la mer sera couverte;
Et s'il faut dans la suite un plus puissant secours,
Nous finirons la paix, & ferons guerre ouverte,
Pour assurer de si beaux jours.

Elle continue.

Tu palis, malheureux; & ton crime t'allarme.
Cette coupable Lettre est du Prince de Parme.
Ridolf, ce confident par toi-même choisi,
Arrêté de ma part s'en est trouvé saisi.
Que peux-tu m'opposer pour détruire ce crime?

LE DUC DE NORFOLC.

Rien. Ce Billet surpris rend ma mort légitime.
Non que prêt à mourir en victime d'Etat,
Je puisse être accusé d'aucun autre attentat,
Que d'avoir essayé d'obtenir un asyle,
Où la Reine d'Ecosse eût un abri tranquille.
Examinez l'écrit qui paroit à vos yeux:
Examinez....

ELISABETH.

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'assembler dans la salle prochaine.
Comme ta trahison ma vengeance est certaine.

Pour en jouir plutôt je veux dès ce moment,
Exposer ma rivale au plus cruel tourment.

Aux Gardes.

Hola ? Faites venir la Reine prisonniere.
Ma joye en t'accablant ne seroit pas entiere,
Si le même courroux qui termine ton sort
Lui laissoit ignorer ma vengeance & ta mort.
C'est un plaisir pour moi qu'aucun autre n'égale,
De trouver cette voye à punir ma rivale ;
Et puisqu'on ne peut rompre un si honteux lien,
De te percer le cœur pour mieux trouver le sien.
Je sçai que ton malheur lui va coûter des larmes ;
Que c'est à ton amour offrir de nouveaux charmes ;
Mais de ma cruauté ce sont les derniers traits :
Plus tu seras sensible à ce qu'elle a d'attraits,
Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en sépare,
A ton cœur attendri va paroître barbare.
Voici cette beauté si digne de ton choix :
Montre-lui ton amour pour la derniere fois.
Gardes, laissez-les seuls ; & maîtres de la porte,
Empêchez seulement qu'aucun n'entre ou ne sorte ;
Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCENE IV.

MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

MARIE STUARD.

HE bien, Duc ! vos bontés augmentent mes malheurs.
Quelle fatalité vous inſpira l'envie,
De prodiguer vos jours pour conſerver ma vie ?
J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en empêcher ;
Et tout ce que j'ai fait ne vous a pû toucher.

LE DUC DE NORFOLC.

J'attendrois le trépas l'ame ferme & tranquille,
Si mon ſang répandu vous devenoit utile ;
Mais tel eſt de mon ſort l'inflexible courroux,
Que je me ſacrifie, & ne fais rien pour vous.
Que dis-je ? c'eſt moi ſeul dont le ſecours funeſte
Fait que dans ce moment nul eſpoir ne vous reſte :
Si jamais de vos jours je n'avois pris le ſoin,
Peut-être votre mort ſeroit-elle encor loin.

Le ciel qui dans nos cœurs voit tout ce qui se
passe,
Du zéle qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pû consentir que vous dussiez vos jours
Aux efforts impuissans d'un si foible secours.

MARIE STUARD.

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppose,
De son juste courroux je suis la seule cause :
Innocente à vos yeux de meurtres, d'attentats,
Il est d'autres forfaits dont je ne le suis pas.
Pour vous, qui renoncez au rang le plus auguste,
Lorsqu'il faut y monter par une voye injuste ;
Vous, qui de la faveur si long-temps revêtu,
N'eûtes pour ennemis que ceux de la vertu ;
Qui de tous les bienfaits dispensateur fidéle,
Des Ministres d'Etat devîntes le modéle ;
Et laissâtes à tous l'exemple généreux,
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux ;
Vous, enfin, qui sans fraude ayant été mon
Juge,
Vouliez à l'innocence assûrer un réfuge,
Quel crime avez-vous fait pour souffrir le trepas ?

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, j'en sçais un que je ne vous dis pas.
Si vous aviez appris ce crime qui vous touche,

Il feroit condamné de votre propre bouche :
Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fussiez d'accord,
Que l'on me rend justice en me donnant la mort.
Tant que votre bonté présume qu'on m'opprime,
Je me flate en mourant d'emporter votre estime ;
Et si j'avois parlé, vos mépris éclatans,
Joindroient trop d'amertume au trépas que j'attens.

MARIE STUARD.

Moi, des mépris ! Ah ! Duc, qu'un tel soupçon m'offense !
Je puis manquer de tout, hors de reconnoissance.
C'est moi qui vous expose aux mouvemens jaloux....

LE DUC DE NORFOLC.

Et qu'est-il de plus beau que de mourir pour vous,
Madame ? A quelque affront qu'Elisabeth me livre,
Pour un plus grand sujet puis-je cesser de vivre ?
Des peuples à venir votre nom respecté
Va mettre pour jamais le mien en sûreté.
Heureux si le destin qu'il faut que je subisse,
Quand de mes tristes jours je fais un sacrifice,
Me peut faire expier par un trépas si doux,

Le crime que j'ai fait de soûpirer pour vous !

MARIE STUARD.

O ciel !

LE DUC DE NORFOLC.

Vous jugez bien qu'il m'eût été facile,
De supprimer l'aveu d'une ardeur inutile,
Si je n'eusse esperé que d'un crime si grand,
J'obtiendrois le pardon, au moins en expirant.
Le temps que je choisis pour parler de ma flamme,
Montre qu'aucun dessein n'est entré dans mon ame ;
Et que de vos appas le pouvoir absolu,
A fait aller mon cœur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé, j'ai langui, j'ai plus fait, j'ai sçû taire
Cet amour malheureux, ce crime involontaire :
Et j'attens par respect à vous le faire voir,
Qu'un trépas assûré m'interdise l'espoir.

MARIE STUARD.

A quelque ignominie où l'on m'ait condamnée,
Je n'ai point oublié de quel sang je suis née :
Pour en trouver la source en mes premiers ayeux,
Il faudroit remonter jusqu'au temps des faux Dieux.

Et le reste d'un sang dont la source féconde,
A depuis deux mille ans donné des Rois au monde,
Au rang le plus sublime a d'assez justes droits,
Pour devoir n'écouter que les soûpirs des Rois.
Je ne m'attendois pas, pour surcroît de misere,
Au surprenant aveu que vous venez de faire :
Pour essuyer du sort les plus rigoureux coups,
Il ne me restoit plus qu'à me plaindre de vous.
Si votre cœur sensible au malheur qui m'opprime,
A pris en ma faveur des sentimens d'estime :
Si des attraits proscrits vous ont fait soûpirer,
Quel moment prenez-vous pour me le déclarer !
Si d'un feu qui me perd j'eusse été mieux instruite,
Me serois-je avec vous exposée à la fuite ?
Ce que la médisance osera publier,
Chez tous les Rois voisins va me calomnier.
On dira que le juge épris de la coupable,
A l'objet de ses feux s'est montré favorable ;
Et que dans un Arrêt qu'un tel juge a dicté,
L'amour eut plus de part que n'en eut l'équité.
Ah ! Duc, qui dans mes maux avez vû ma constance,
Quel indice cruel contre mon innocence !

Quelque juſte envers moi qu'ait été votre Arrêt,
L'amour auprès d'un juge eſt un grand intérêt.
Que ne chaſſiez-vous, Duc, cet amour de votre ame ?
Que ne banniſſiez-vous....

LE DUC DE NORFOLC

Et l'ai-je pû, Madame ?
Si les hautes vertus ont droit de tout charmer,
Etoit-il à mon choix de ne pas vous aimer ?
Tant que j'ai de la Reine ignoré l'injuſtice,
De ſa haine pour vous on m'a vû le complice ;
Ennemi des forfaits qu'on vous oſe imputer,
Je trouvois de la gloire à vous perſecuter.
Enfin, Madame, enfin, s'il faut parler ſans feindre,
D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre ;
Et pour être innocente à des yeux corrompus,
Il ne falloit pas moins que toutes vos vertus.
D'abord que leur éclat eut défillé ma vûe,
D'une ſecrette horreur j'eus long-temps l'ame émûe ;
Et contre Eliſabeth un violent courroux,
Me déguiſa l'ardeur que je ſentois pour vous.
Plus entre vous & moi le ciel mit de diſtance,
Moins à vous offenſer je voyois d'apparence :

Sur la foi d'un respect qui ne me quittoit pas,
J'adorois vos vertus, j'admirois vos appas:
Si j'eusse osé prévoir qu'ils pouvoient me surprendre,
En fuyant le péril j'aurois sçû m'en défendre;
Mais votre auguste rang, & mon cruel devoir,
Sembloient me dispenser de craindre & de prévoir.
Je croyois être sûr en cherchant à vous plaire,
Que mon zéle tout seul m'obligoit à le faire;
Et j'ignorois, Madame, en prenant ce parti,
L'amour le plus puissant qu'on ait jamais senti.
Tout pur qu'est cet amour mes desirs ne prétendent....

SCENE V.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

KILLEGRE.

Les Pairs sont assemblés, Seigneur, & vous attendent.
On me vient d'ordonner dans le même moment,

De vous faire rentrer dans votre appartement,
Madame.

LE DUC DE NORFOLC.

Adieu, Madame. Une autre deſtinée
Termine de vos jours la courſe infortunée.
Quels que ſoient les tourmens qui me ſont préparez,
Mes maux les plus cruels ſont ceux que vous aurez.
Que la mort qui m'attend ſeroit digne d'envie,
Si le jour que je perds vous conſervoit la vie !
Mais du ſort le plus rude éprouvant le courroux,
Pour tout fruit de mes ſoins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des ſupplices :
Vos vertus de mon crime ont été les complices :
En vain à mon reſpect je m'étois confié,
Séduit par leur pouvoir je me ſuis oublié.
Peut-être que la Reine après mon ſort funeſte,
De vos jours précieux épargnera le reſte.
Puiſſe le juſte ciel en finiſſant les miens,
Vous affranchir de maux, & vous combler de biens !

MARIE STUARD.

Puiſſe du juſte ciel la ſageſſe profonde,

Qui vous ôte avant moi des miseres du monde,
Pour remplir mon attente & mes voeux les plus doux,
M'appeller à la mort un moment après vous!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui, Seigneur, je vous plains; une chute si prompte....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un homme tel que toi la pitié me fait honte.
Retire-toi.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

La Reine attend l'Ordre ſacré
Dont ſa main autrefois vous avoit honoré.
Cette pompeuſe marque en ce lieu ſi chérie,
Sous le fer d'un bourreau lui ſembleroit flétrie.
Elle m'envoye exprès pour vous la demander.

LE DUC DE NORFOLC.

Mon ſort eſt d'obéir, le ſien de commander.
Pour en faire un préſent que l'avenir abhorre,
De cette illuſtre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zéle pour l'Etat la rend digne de toi :
Tu lui viens d'immoler ton honneur & ta foi :
Après ce coup d'eſſai, ton penchant vers le crime,
Te peut faire prétendre au rang le plus ſublime ;
Toi, qui né dans la boue y ſerois demeuré,
Si ma compaſſion ne t'en eût retiré.
Tien, reporte à la Reine un préſent, qui ſans doute
Devoit m'appartenir par le ſang qu'il me coûte :
Et pour jouir en paix de ton malheureux ſort,
Hâte, ſi tu le peux, les momens de ma mort.
Tout méchant que tu ſois, quelque effort que tu faſſes,
Tu ne peux en un jour oublier tant de graces:

De mes bienfaits passés le souvenir présent,
Est un bourreau secret dont tu n'es pas exemt.
Encore un coup, croi-moi, fais hâter mon supplice.
Je t'en cause un trop grand si tu te rends justice.
Des crimes de ta vie acheve le plus noir;
Et ne m'expose plus à l'horreur de te voir.
Gardes, je voudrois bien dans mon malheur extrême,
Pouvoir quelques momens réflechir sur moi-même.
Dans un lieu plus tranquille accompagnez mes pas.
Sa présence est pour moi pire que le trépas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

O ciel! à quelle honte aujourd'hui je m'expose!



SCENE II.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

A Prevenir nos vœux la Reine ſe diſpoſe.
Tantôt dans la chaleur d'un aveugle courroux,
Pour condamner le Duc elle a fait choix de nous :
Sûre que notre voix à ſes deſirs propice,
Suivroit ſa paſſion plutôt que la juſtice.
Quatre auſtéres Vieillards, conſommés dans les loix,
Dont jamais la faveur n'a corrompu la voix,
Auroient pû le ſouſtraire à ce deſtin funeſte,
Si je n'avois eu l'art de ſéduire le reſte ;
Et de leur arracher leurs ſuffrages douteux,
Par de legers bienfaits que j'ai verſés ſur eux.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis plus, Seigneur, faire un pas en arriere ;
Il faut que malgré moi j'acheve ma carriere.

Après mille bienfaits honteusement déçûs,
J'assassine un Heros dont je les ai reçûs.
Avant que de vous voir je détestois le crime;
Vous m'avez fait braver le honte qu'il imprime;
Un appas de grandeur a corrompu ma foi:
Et si vous l'oubliez lorsque vous serez Roi,
De méchant à méchant, quoique l'on se promette,
L'union la plus forte est toujours imparfaite;
Et jusques sur le trône où vous serez assis,
Vous me feriez raison de mes forfaits trahis.
Une belle action offre au moins pour salaire,
A celui qui la fait, le plaisir de la faire:
Mais des crimes perdus ne laissent après eux,
A qui les a commis qu'un désespoir affreux.

LE COMTE DE MORRAY.

Quelle indigne pitié vous émeut, vous allarme?
Quoi! dès le premier crime un remords vous désarme!
Est-ce un prix trop abject pour vous encourager,
Que l'espoir glorieux d'un trône à partager?
Ne donnons pas le temps à l'amour de la Reine,
D'examiner l'arrêt qu'a fait rendre sa haine.
Pendant que son courroux l'aveugle & la séduit,
Assûrons notre crime, & cueillons-en le fruit.

Pour immoler le Duc la hache eſt déja prête.
Allez ſecrettement faire tomber ſa tête ;
Pendant que de ma ſœur ſujette aux mêmes loix,
J'irai ſonder l'eſprit pour la derniere fois.
Quand je perds mon rival, une fureur égale
Semble animer la Reine à perdre ſa rivale ;
Et peut-être ce jour ne ſe paſſera pas,
Sans être ſignalé par un double trépas.
J'ai déja fait....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je vois venir la Reine.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

Ne vous oppoſez pas au penchant qui m'entraîne,
Comtes. Quelque fierté que m'inſpire mon ſang,

Le repos de mon cœur m'eſt plus cher que mon
rang.
Pour éteindre une ardeur que j'ai laiſſé trop croî-
tre,
A de nouveaux mépris je veux forcer un traître.
Faites venir le Duc, Gardes.

LE COMTE DE MORRAY

Que faites-vous,
Madame?

ELISABETH *aux Gardes.*

Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

LE COMTE DE MORRAY.

Vous frémiſſez pour lui du ſort qui le menace:
Et s'il pouſſe un soûpir il obtiendra ſa grace,
Madame.

ELISABETH.

S'il l'obtient, vous ſçaurez à quel prix;
Et peut-être tous deux en ſerez-vous ſurpris.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émûe.
Je demande à le voir, & j'abhorre ſa vûe.
Tantôt à ma douleur ne pouvant réſiſter,
De ſon coupable amour je cherchois à douter:
Je l'ai joint à l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire,
Dans l'eſpoir que la mort l'alloit faire dédire;
Ou que dans une Palais plein d'un nom redouté,

L'infidéle du moins craindroit d'être écouté.
Mais méprisant la mort, & bravant ma puissance,
Rien n'a pû le contraindre à garder le silence.
De l'air tendre & touchant dont il s'est exprimé,
Jamais de plus d'amour on ne fut enflammé.
L'ingrat, qui me préfere une indigne rivale,
Trouvoit-il dans ses fers une fortune égale?
Elle le fait mourir: & je l'aurois fait Roi,
Si ce qu'il sent pour elle il l'eût senti pour moi.
Le voici. Demeurez. Quoique son air menace,
Je veux de ce perfide humilier l'audace:
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon courroux,
Pour me venger de lui j'aurai besoin de vous.



SCENE IV.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

Un reste de bonté dont s'indigne mon ame,
Me fait faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâme.
Ceux que noircit le crime, & qu'ont proscrit les loix,
Souillent de leur aspect la Majesté des Rois.
Je passe en ta faveur par dessus ces maximes,
Quelque horreur que pour toi m'ayent inspiré tes crimes:
Et pour récompenser d'assez foibles exploits,
Je veux fermer les yeux sur ce que je me dois.
Conçois-tu, malheureux, une infamie égale
A l'ardeur criminelle où ton cœur se ravale?

Comblé par mes bontés & de gloire & de biens,
Pouvois-tu te choisir de plus honteux liens?
Depuis deux mois entiers que des loix légitimes,
Dans la Reine d'Ecosse ont puni tant de crimes,
Qu'offroit-elle à tes yeux que d'indignes attraits?
Le jour qu'elle respire est un de mes bienfaits.
J'ai pû deux mois plutôt trancher sa destinée;
Et tu n'ignores pas qu'elle étoit condamnée.

LE DUC DE NORFOLC.

Condamnée! Eh! Madame, ayez soin de vos droits;
Ce mot injurieux n'est point fait pour les Rois.
Dans la gloire suprême où le ciel les fait naître,
Maîtres de tout le monde, ils n'ont que Dieu pour Maître.
La Reine qu'on opprime, & dont il est l'appui,
De tout ce qu'elle a fait n'est comptable qu'à lui.
Mais fût-elle Sujette, & non Reine absolue,
De quels crimes, Madame, est-elle convaincue?
Pour noircir sa mémoire apprenez-les moi tous.

ELISABETH.

D'avoir fait lâchement massacrer son Epoux.
D'avoir dans mes Etats, où tout étoit tranquille,
Attenté sur mes jours, violé son asyle,
Attiré l'étranger, corrompu mes sujets;
Voilà

Voilà quelle eſt ma plainte, & quels ſont ſes forfaits.

LE DUC DE NORFOLC.

On vous trompe, Madame ; elle a l'ame trop belle :
Son plus auſtere juge eſt plus coupable qu'elle.
Vous ſouffrez cependant qu'on l'envoye au trépas
Pour des crimes forgés, que vous ne croyez pas.
A des Pairs corrompus dont la vûe épouvante,
Vous livrez ſans ſcrupule une Reine innocente.
Votre haine obſtinée à finir ſes deſtins,
Erige un tribunal d'un amas d'aſſaſſins.
Il en eſt un, Madame, où régne un autre Juge,
Qui donne à l'innocence un éternel réfuge :
Le plus grand Roy du monde y paroît ſans appui ;
Et s'il n'a des vertus rien n'y parle pour lui.
Comme il eſt de ſon Dieu la plus parfaite image,
Dans ce degré ſublime il lui doit davantage ;
Et devient reſponſable après tant de bienfaits,
Et des crimes qu'il ſouffre, & de ceux qu'il a faits.
Si vous pouviez, Madame, oublier votre haine,
Et voir ſans paſſion une adorable Reine,
A de lâches ſujets ſous le vice abbatus,
Devenue odieuſe à force de vertus :

Si par vos propres yeux vous vouliez la connoître,
Et non sur le rapport que vous en fait un traître,
Qui pour essai de crime a conçû sans effroi
L'execrable dessein d'assassiner son Roi....

LE COMTE DE MORRAY.

Imposteur ! Le respect qu'ici vous devez rendre....

ELISABETH.

C'est un désesperé qui ne sçait où se prendre.
Pour se venger de vous qui l'avez condamné,
Il voudroit avec lui vous avoir entraîné.
Effrayé du péril que son crime lui montre,
Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre;
Et loin que le perfide implore ma pitié,
Il croit par un mensonge être justifié.

LE DUC DE NORFOLC.

Et de quelle pitié vous croirai-je capable,
En faveur d'un sujet que vous trouvez coupable,
Si d'une Reine auguste, à qui le sang vous joint,
L'innocence est connue & ne vous touche point ?
Prêt à perdre le jour, si je parle pour elle,
Ce n'est point en amant, c'est en sujet fidéle,
Qui voudroit en mourant vous pouvoir dérober

Au crime où malgré vous on vous force à tomber.
Jusqu'ici votre régne heureux à l'Angleterre,
A porté votre nom aux deux bouts de la terre ;
De l'aurore au couchant les plus augustes Rois
Briguent votre alliance, ou craignent vos exploits :
Pour rendre désormais votre gloire immortelle,
D'une Reine opprimée embrassez la querelle :
Elle est de même rang, de même autorité,
Enfin, de même sang que votre Majesté.
De vos sacrés ayeux laissez en paix la cendre :
C'est leur sang le plus pur qu'on s'apprête à répandre :
Du fond de leur cercueil ils empruntent ma voix,
Pour vous représenter qu'on viole leurs droits.
Méprisez les conseils de ces petites ames,
Que le courroux du ciel a voulu rendre infames :
Le soin de s'aggrandir par d'injustes moyens....

ELISABETH.

Je les veux suivre, traître, & mépriser les tiens.
Si je prends leur conseil, j'en connois la justice.
Ils m'animent tous deux à hâter ton supplice :
Leur zéle impatient en presse l'appareil ;

Et je n'hesite point à suivre ce conseil.
Va, lâche, va périr par une main infâme :
Va prouver ta constance à l'objet qui t'enflamme;
Et te précipitant du degré le plus haut,
Va de ton sang impur rougir un échafaud.
Ce sang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes,
Ce sang toujours rebelle à ses Rois légitimes,
S'est vû pour ses forfaits par l'acier d'un bourreau,
Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau.
Tu serois le premier de ta race odieuse,
Qu'eût rendu mémorable une mort glorieuse :
Ton pere & ton ayeul, dont tu sçais le destin,
De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin :
C'est sur un échafaud qu'ils ont cessé de vivre,
Tu dégenererois en manquant à les suivre;
Et le remords vengeur qui suit la trahison,
Fut toujours insensible à ceux de ta Maison.

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, je ne puis, à ce torrent d'injures,
De mon cœur qu'on déchire étouffer les murmures :
Tant que votre courroux m'a pris seul pour objet,
Je ne suis point sorti du devoir d'un sujet :

Mais quand de mes ayeux on ternit la mémoire ;
Quand de leur destinée on déguise la gloire ;
Leur sang qui sans opprobre est venu jusqu'à moi,
Me défend de manquer à ce que je leur doi.
Mon pere & mon ayeul, dont vous taisez les crimes,
De leur Religion volontaires victimes,
Préférérent les fers, la torture, la mort
Aux appas séducteurs dont on flatoit leur sort.
Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.
Voilà les trahisons dont nous sommes capables.
Voilà pour quel sujet le glaive d'un bourreau,
A privé mes ayeux des honneurs du tombeau.
Qui voudroit d'aussi près examiner les choses,
Trouveroit des proscrits pour de plus justes causes.
Vous m'entendez.

ELISABETH.

Oui, traître : Et tu ne peux jamais
Faire aller plus avant ma haine & tes forfaits.
Je ne sçai rien en moi susceptible d'outrage,
Qui de ton lâche cœur n'ait éprouvé la rage.
Quand j'aurois oublié tes autres attentats,
Ta derniere insolence est digne du trépas ;

Mais, perfide, ta Reine eſt aſſez magnanime,
Pour porter ſa clémence auſſi loin que ton crime?
T'en laiſſer malgré toi le honteux ſouvenir,
C'eſt le tourment affreux dont je veux te punir.
Ma bonté fatiguée autant qu'elle doit l'être,
Pour la derniere fois va parler, va paroître;
Si tu peux concevoir quel effort je me fais,
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort me vengeance aſſouvie,
Veux-tu ta grace?

LE COMTE DE MORRAY.

O ciel!

LE DUC DE NORFOLC.

Je ne hais point la vie.
Si vous me la laiſſez il me ſera bien doux,
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidéle ſujet l'infatigable zéle....

ELISABETH.

Et qui me répondra que tu me ſois fidéle?
Pour me juſtifier que ton zéle ſoit grand,
Une foi violée eſt un mauvais garant.
C'eſt par un grand effort qu'un grand crime s'efface;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grace.
Je ne te la promets qu'à ce prix.

LE DUC DE NORFOLC.

Commandez.
Je puis faire encor plus que vous ne demandez.
Rien ne m'eſt impoſſible où je vois de la gloire.
(Car par reſpect pour vous j'ai de la peine à croire,
Que vous me commandiez pour éprouver ma foi,
Rien d'indigne de vous, ni d'indigne de moi.)

ELISABETH.

Les Pairs, dont l'équité s'eſt acquis tant d'eſtime,
Eux, qui dans aucun rang n'autoriſent le crime,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquille ſort,
De la Reine d'Ecoſſe ont tous ſigné la mort.
Ton nom manque à l'Arrêt qu'on a donné contr'elle :
Et je ne croirai point que tu me ſois fidéle,
Qu'en qualité de Pair zélé pour mes Etats,
Tu ne ſignes comme eux l'Arrêt de ſon trépas,
Un refus échapé rend ta perte certaine.
Répons ſans balancer.

LE DUC DE NORFOLC.

Gardes, qu'on me reméne.
C'eſt ma réponſe.

SCENE V.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, SUITE.

ELISABETH.

AH ciel ! l'ingrat n'hesite pas !
Ma rivale à la mort va devancer tes pas,
Traître. Dès ce moment pour contenter ma haine,
Allez y préparer cette coupable Reine.
Tant que ma lâcheté lui laissera le jour,
L'ingrat qu'elle a charmé gardera son amour.
Dût sa tête en tombant armer toute la terre,
Pour venir à grands pas fondre sur l'Angleterre,
Comte de Neucastel, ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de son trépas,

SCENE VI.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

SEs ordres sont précis pour perdre sa rivale,
Mais sa haine pour l'autre en paroles s'exhale:
Elle veut faire grace à l'objet de ses feux;
Et s'il rentre en faveur il nous perdra tous deux.
Un amour sans espoir dure peu dans une ame:
Sa maitresse en mourant fera mourir sa flamme;
Et l'ayant condamné, s'il échape au trépas
A son ressentiment nous n'échaperons pas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Ainsi, Seigneur, ainsi pour toute récompense,
Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.
Ne vaudroit-il pas mieux faire un plus noble effort,
Et chercher des moyens pour détourner leur mort?

Le Duc avec plaisir épouseroit la Reine,
S'il voyoit votre sœur à couvert de sa haine :
Et dans leurs intérêts les nôtres confondus....

LE COMTE DE MORRAY.

Ah ! perdons-les, vous dis-je, ou nous sommes perdus.
Après de tels affronts, quelque effort qu'on se fasse,
Il en reste une horreur qui jamais ne s'efface :
C'est par des flots de sang que l'on doit s'en laver ;
Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puisqu'au trône où j'aspire une voye est ouverte,
De la Reine d'Ecosse allez hâter la perte ;
Et laissez-moi le soin, dût-il m'être fatal,
D'aller secrettement immoler mon rival.
Que la Reine en courroux tonne, éclate, foudroye,
Il faut que de ma haine il devienne la proye;
Et dut-elle sur moi le venger aujourd'hui,
Je mourrai sans regret si je meurs après lui.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIE STUARD KILLEGRE, MELVIN, KENEDE, ALBIONE, GARDES.

MARIE STUARD *à Killegre.*

QUAND il faudra partir je n'ai rien qui m'arrête,
Allez dire à vos Pairs que leur victime est prête,
Et qu'à leur premier ordre ils seront obéis ;
Quoique par mon trépas tous les droits soient trahis.

Killegre sort.

A Melvin.

Le Comte de Morray viendra-t-il ?

MELVIN.

Oui, Madame.

MARIE STUARD.

Votre zéle, Melvin, est gravé dans mon ame.
Vous avez de mon sort partagé le courroux,
Et je vais au trépas sans rien faire pour vous.
Je meurs, vous le sçavez, Femme, Sœur, Fille
& Mere
Des plus augustes Rois que l'Europe révére :
Et dans ce rang suprême il ne m'est pas resté,
De quoi récompenser votre fidélité.
Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injustice,
L'état où je vous laisse augmente mon supplice :
Après un sort si rude il m'eût été bien doux,
De combler de bienfaits.... Et quoi ! vous pleu-
rez tous !
Témoins infortunés des malheurs de ma vie,
En voyez-vous la fin avec un œil d'envie ?
Dans un si long orage ai-je trop peu souffert ?
Faut-il verser des pleurs quand un port m'est
offert ?
Si vous aimez ma gloire épargnez ma foiblesse ;
Et ne m'accablez point à force de tendresse.

MELVIN.

Madame, vos bontés, mon devoir, votre rang
Ne demandent ici que des larmes de sang.

Plût au Ciel que le mien plus ardent que tout autre,
A vos perſecuteurs pût arracher le vôtre ?
Que votre injuſte mort nous va couter de pleurs !
Et qu'un jour....

MARIE STUARD.

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs.

SCENE II.

MARIE STUARD, LE COMTE DE MORRAY, MELVIN, KENEDE, ALBIONE.

MARIE STUARD.

APPROCHE, ingrat ſujet, dont la haine m'accable,
Viens me dire du moins de quoi je ſuis coupable.
Apprens-moi quel outrage & quels maux je t'ai faits.
Cruel, mon ſouvenir n'eſt plein que de bienfaits.
Quoique l'on doute encor de qui tu reçûs l'être,

Pour enfant du feu Roy je t'ai fait reconnoître ;
Et ſans approfondir ſi tu ſors de ſon ſang,
Je t'ai fait dans ma Cour tenir le premier rang.
Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon frere,
Par les ſoins que tu prens à m'être ſi contraire.
Si le ſang qui t'anime étoit le ſang d'un Roi,
Serois-tu ſans honneur, ſans tendreſſe, ſans foi ?
Elevé dans ma Cour, ta criminelle audace,
Entre le trône & toi ne put ſouffrir d'eſpace :
Pour m'en faire tomber par de ſanglans effets,
La mort de mon époux fut un de tes forfaits :
Mais ce qui de l'enfer eſt le plus noir ouvrage,
Tu me fis imputer ce qu'avoit fait ta rage ;
Et par des trahiſons conduites avec art,
J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
Tu ſçais, toi qui l'as fait, que j'en ſuis innocente.

LE COMTE DE MORRAY.

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
Du ciel qui le foudroye appuyant le courroux,
C'eſt ſon intérêt ſeul que je prens contre vous.
Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte,
Les liens les plus doux n'ont rien que je conſulte ;
Et ce que votre haine appelle ambition,

Eſt un zéle épuré pour ma Religion.

MARIE STUARD.

Si ta Religion t'acquiert le privilege
D'être envers une ſœur perfide & ſacrilege ,
La mienne , ſi contraire à celle où tu t'es mis ,
M'apprend à pardonner à tous mes ennemis.

Killegre revient.

On me vient avertir qu'il faut quitter la vie.
Séparons-nous en paix , c'eſt moi qui t'en convie.
Inſenſible aux affronts où l'on m'expoſe ici ,
Je pardonne à la Reine , & te pardonne auſſi.
Puiſſe mon ſang verſé par vos brigues ſecrettes ,
Vous retirer bientôt de l'erreur où vous êtes !
Si par le juſte Ciel mes vœux ſon écoutez ,
J'en vais faire pour vous qui me perſecutez.
Adieu.



SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY *seul.*

JE sens mon cœur qui s'émeut, qui chancele.
La voix de la nature au repentir m'appelle.
Silence, indigne voix, qui me veux attendrir:
Qu'importe pour régner qui je fasse périr;
Un Prince ambitieux que la raison éclaire,
Doit faire une vertu d'un crime nécessaire;
Et préferer toujours, sans en être confus,
Les utiles forfaits aux ingrates vertus.



SCENE IV.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

Comte, j'allois vous voir. Malgré toute ma haine,
Je ne puis résister au remords qui me gêne.
En vain ma politique en veut rompre le cours :
Quelque effort que je fasse il me revient toujours.
Je crois de toutes parts entendre le tonnerre :
Je crois voir contre moi tous les Rois de la terre
De qui la Majesté violée à mes yeux,
Rendroit mon nom infame, & mon régne odieux.
Quoi qu'ait fait votre sœur je lui donne sa grace.

LE COMTE DE MORRAY.

La clémence sied bien à qui tient votre place.
Cette grande vertu, la plus digne des Rois,
Est le plus glorieux, le plus saint de leurs droits.
Mais je doute, Madame, & ne puis vous le taire,

Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire.

ELISABETH.

Et peut-on approuver l'implacable fureur,
Qui vous fait avec joye immoler votre sœur?
Eſt-ce l'injuſte eſpoir de régner après elle,
Qui vous rend frere ingrat & ſujet infidéle?
Quand j'impoſe ſilence à mon juſte courroux,
Si je ſuis à blâmer, devroit-ce être par vous?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidéle,
Quels ſacrileges vœux puis-je faire pour elle?
C'eſt ma ſœur, il eſt vrai; mais périſſe ma ſœur
Si ſa vie en ces lieux fait revivre l'erreur.
Si de vos jours ſacrés le ciel bornoit la courſe,
D'un déluge de maux elle ouvriroit la ſource;
Vos ſujets qu'elle hait devenus ſes ſujets,
Seroient de ſa fureur les funeſtes objets.
Ce trône qu'avec ſoin vos vertus affermiſſent,
Où vous donnez des loix dont les méchans frémiſſent,
Deviendroit par ſon ordre un lieu d'impunité,
Où l'erreur pour jamais ſeroit en ſureté.
On verroit ſous ſes loix par des mains étrangeres,
Arracher les enfans du tendre ſein des meres,

Pour leur faire ſuccer, éloignés de ces murs,
Avec un lait moins cher des préceptes moins purs.
En vous parlant ainſi je trahis la nature;
Mon ſang qui ſe révolte en ſoupire, en murmure;
Je me ſens comme vous accablé de remords;
Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
A lui ſauver le jour je trouverois des charmes.
Sa mort que je pourſuis me coutera des larmes:
Mais ſi de ſes deſſeins elle venoit à bout,
Le carnage & l'horreur triompheroient par-tout.
Je prévois des malheurs qui ſeroient ſans limites.

ELISABETH.

Comte, je me ſuis dit tout ce que vous me dites.
Si ma main ſecourable oſe briſer ſes fers,
Sa haine pour me perdre armera l'univers:
Mais pour venger ſa mort honteuſe aux diadêmes,
Tous les Rois offenſés m'accableront eux-mêmes;
Et pour le bien commun oubliant leurs débats,
Viendront d'intelligence envahir mes Etats.

LE COMTE DE MORRAY.

Ma crainte ſur ce point égaleroit la vôtre,
Si les Princes voiſins ſe fioient l'un à l'autre.

Un Roy qui s'affoiblit offre une occasion,
Qui de ses ennemis tente l'ambition.
De peur de la flater par de telles amorces,
Pour ses propres Etats chacun garde ses forces;
Et vous verrez de loin leur impuissant courroux,
Borner sa violence à se plaindre de vous.
Quoiqu'il en soit, Madame, il est temps de résoudre,
Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.
Ma sœur touche à son terme, & dans quelques instans
On voudroit la sauver qu'il ne seroit plus temps.
Suivez votre penchant sans aucune contrainte.

ELISABETH.

Vos dernieres raisons ont dissipé ma crainte.
Qu'elle meure. Et pourquoi me ferois-je un effort,
Pour conserver la vie à qui cherche ma mort?
Qu'elle meure. Le Duc, qui me fut si fidéle,
Si je lui rends le jour me rendra tout son zéle.

LE COMTE DE MORRAY.

Le Duc, Madame? O ciel?

ELISABETH.

Tout coupable qu'il est,
Il est assez puni de sçavoir son arrêt:

Et s'il faut m'expliquer, quoi qu'ait fait son audace,
Ce qu'a fait sa valeur sollicite sa grace.
Un pardon généreux me l'acquiert pour jamais.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, croyez-moi, placez mieux vos bienfaits.
Plus fidéle que lui, s'il faut prendre les armes,
Je mettrai votre thrône à l'abri des allarmes.
Le Duc dont vos bontés ont voulu faire un Roi,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.
Que tout autre que lui vous eût montré de zéle!
Aimé comme il l'étoit, que j'eusse été fidéle!

ELISABETH.

Insolent! Vous sçauriez jusqu'où va mon courroux,
Si je pouvois sans honte éclater contre vous.
Si je laisse impuni l'affront que vous me faites,
Comte, remerciez la bassesse où vous êtes:
L'intervalle est plus grand, quoiqu'il manque de foi,
Entre vous & le Duc, qu'entre le Duc & moi.
Pour joindre à ce mépris de plus sensibles peines,
D'un criminel si cher allez rompre les chaînes:
Je lui cause des maux où je prens trop de part.

Portez-lui le pardon....

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, il eſt trop tard.

Il eſt mort.

ELISABETH.

Il eſt mort ! Ah ! perſide, qu'entens-je !

LE COMTE DE MORRAY.

Un ſi juſte trépas le punit & vous venge.
Coupable envers l'Etat ſi lâchement trahi,
Condamné par les Pairs, haï de vous....

ELISABETH.

Haï !

Ah, traître ! Dans mon cœur tu ſçais ce qui ſe paſſe !
A la Reine d'Ecoſſe allez porter ſa grace,
Lancaſtre. Ce perfide, ennemi de ſa ſœur,
M'a peut-être engagée à ſervir ſa fureur.
Qu'on la raméne. Et toi, je veux que tu périſſes.



SCENE V.

LE COMTE DE NEUCASTEL, ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Madame, à mes forfaits préparez des supplices.
Interdit, pénétré d'une juste douleur,
Je ne parois ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour grossir la foudre,
Dont il faut vous armer pour me réduire en poudre.
Je me serois puni, mais mon sang répandu,
L'exemple que je dois auroit été perdu;
Et pour voir avec fruit ma trahison punie,
Il faut que je périsse avec ignominie.

ELISABETH.

Quel sujet vous anime à tenir ce discours?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

D'une Reine innocente on a tranché les jours.
Par les crimes d'autrui la vertu malheureuse,
A de toutes les morts souffert la plus affreuse.
J'ai vû ce que le ciel avoit fait de plus beau,
Tendre sa téte auguste à l'acier d'un bourreau:
Et mes remords trop lents n'ont point formé d'obstacle,
Au barbare succès d'un si triste spectacle.
Eussai-je pour tout crime approuvé son trépas,
Ma main à m'en punir ne balanceroit pas:
Jugez, par cette loi que l'équité m'impose,
Ce que je dois souffrir puisque j'en suis la cause.

ELISABETH.

Vous, ô ciel!

LE COMTE DE NEUCASTEL

Moi, Madame. Un aveu si honteux
Vous anime à ma perte; & c'est ce que je veux.
J'offre à votre justice une digne matiere.
Ne la trahissez point, faites-là toute entiere.
Ce monstre dont la vûe infecte vos regards,
Cet ennemi public haï de toutes parts,
Qui jusqu'à vous aimer a porté son audace,
Plus coupable que moi mérite moins de grace.
C'est lui qui par l'appas d'un criminel espoir,

A séduit

A séduit ma vertu, corrompu mon devoir,
Imprimé dans mon cœur l'effroyable maxime,
Qu'un crime couronné perdoit le nom de crime.
Assassin de son Roy, sa rapide fureur
A par une autre voye assassiné sa sœur;
Et si l'on ne prévient sa détestable envie,
Leur fils en son pouvoir doit trembler pour sa vie.

ELISABETH.

Holà, Gardes.

EURIC.

Madame.

ELISABETH *en montrant le Comte de Morray.*

Assûrez-vous de lui.
Traître, qui de mon trône as fait tomber l'appui,
Ton sang pour le venger répandu goute à goute....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Pour commencer sa peine ordonnez qu'il m'écoute.
La douloureuse mort de son auguste sœur,
Tout barbare qu'il est, va lui percer le cœur.
Si de mes trahisons le repentir extrême,
Peut vous autoriser à m'écouter vous-même,

Vous n'avez plus à craindre aucun trouble inteſtin ;
Tout cede à l'aſcendant de votre heureux deſtin,
Faites que la pitié ſuccede à votre haine :
Des larmes d'une Reine honorez une Reine ;
L'adorable Stuard vient de finir ſon ſort,
Et vous allez frémir au récit de ſa mort.
Au funeſte appareil de ſon cruel ſupplice,
Elle atteſte le ciel qu'on lui fait injuſtice :
Que pendant ſa priſon, quoiqu'elle ait enduré,
Jamais contre vos jours elle n'a conſpiré ;
Et que du fond des cœurs ayant ſeul connoiſſance,
Dieu qu'on ne trompe point ſçavoit ſon innocence.
Là, de tendres ſoûpirs s'étant joints à ſa voix,
Seigneur, écoutez-moi pour la derniere fois,
Dit-elle. Je ſuis mere, & mon cœur qui ſoûpire,
Croit que pour vous toucher ce nom ſeul doit ſuffire.
Un fils que de mes pleurs j'ai ſouvent arroſé,
Au plus grand des malheurs eſt peut-être expoſé :
Ce ſang de tant de Rois le déplorable reſte,
Eſt peut-être élevé dans un culte funeſte.

Dans un péril si grand devenez son appui.
Contre ses ennemis déclarez-vous pour lui.
Montrez-vous-en le pere ; & pour faveur insigne,
Avant que de régner faites qu'il en soit digne.
J'implore pour tous deux votre divin secours :
Et je vous recommande & mon ame & ses jours.
Pendant que de son cœur la tendresse s'explique,
L'abominable objet de la haine publique,
Par une indignité qu'elle n'attendoit pas,
Ose se présenter pour lui lier les bras.
Sensible à cet opprobre une modeste plainte,
A trahi la douleur qu'elle tenoit contrainte :
Réserve, a-t-elle dit, cet infame lien
Pour flétrir quelque nom moins fameux que le mien :
Quoique jusqu'au tombeau la fortune me brave,
Je veux mourir en Reine & non pas en esclave :
Et malgré le silence où s'obstinent les Rois,
Jusqu'au dernier soûpir je soûtiendrai leurs droits.
Ses filles, cependant, les yeux baignés de larmes,
De son pudique sein font entrevoir les charmes,
Pour ouvrir un passage à l'acier criminel,
Dont la Reine innocente attend le coup mortel.

Par un cruel devoir, dont la rigueur les tue,
Quelques momens après elles voilent ſa vûe;
Et cachent pour jamais les malheureux appas,
Qui ſans l'aveu du cœur ont fait tant d'attentats.
Leur zéle conſommé par ce dernier ſervice,
Et la victime prête à ce grand ſacrifice,
Plus on eſt attentif à ce lugubre aſpect,
Plus on ſent de pitié, de terreur, de reſpect.
Tous les cœurs ſont touchés; tous les yeux ſont humides;
On mêle à des ſoûpirs des murmures timides;
Et tous les gens de bien plaignant ſon triſte ſort,
D'un éloge funebre accompagnent ſa mort.
Enfin, Madame, enfin, humblement proſternée,
Je pardonne, dit-elle, à qui m'a condamnée:
Faſſe le juſte ciel que ces Juges pervers,
Ayent le cœur plus auſtere, & les yeux mieux ouverts;
Et que leur cruauté ſur moi ſeule épuiſée,
L'innocence à la mort ne ſoit plus expoſée.
Pendant ces derniers mots le Miniſtre inhumain,
Qui d'un glaive funeſte avoit armé ſa main,
Fidéle executeur de votre injuſte haine,
A tranché le deſtin de cette grande Reine.

Mais, ô prodige affreux ! qui me vient de troubler !
Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler !
Deux fois sur l'échafaud sa tête bondissante,
A répété deux fois qu'elle étoit innocente ;
Et dans tous les esprits répandu tant d'effroi,
Que tous les spectateurs ont frémi comme moi.
Pour venger son trépas l'ardeur qui les anime,
A choisi son bourreau pour premiere victime ;
Et si votre pouvoir n'arrête ce transport,
Tous ses Juges, sans doute, auront un même sort.
Pour moi qui désormais aurois honte de vivre,
Il faut qu'à leur fureur mon désespoir me livre ;
Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes jours,
C'est à votre justice où sera mon recours.
Je l'attens.

Il sort.

ELISABETH.

Qu'on le suive, & que l'on m'en réponde.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

HE bien ; sens-tu, méchant, que ton cœur te confonde ?
Te sens-tu dans le crime assez bien affermi,
Monstre, que dans ces lieux les enfers ont vomi ?
De tes lâches projets la fortune se joue.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne vous a rien dit que mon cœur désavoue.
A qui veut que le crime éternise ses ans,
Les forfaits les plus noirs sont les plus éclatans.
Le Roy que fit ma sœur par son hymen funeste,
A péri par mon bras, & vous sçavez le reste.
Fier de ce premier crime, & sûr de votre appui,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a soufferte est mon dernier ouvrage ;

Et ſon fils à ſon tour eût aſſouvi ma rage :
J'en avois donné l'ordre, & j'allois être Roi,
Si le ſort inconſtant ne m'eût manqué de foi.
Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes,
Et les miens à l'Ecoſſe étant crimes ſur crimes,
Pour les mieux affermir je cherchois les moyens,
D'unir mon ſceptre au vôtre, & vos crimes aux miens.
Le ciel cruel aux uns, & favorable aux autres,
S'oppoſe à mes deſſeins, & ſeconde les vôtres :
Tous deux enfans de Rois par un ſemblable ſort,
Il vous éleve au trône, & me livre à la mort.
Mais s'il croit la choiſir ſon attente eſt trompée.
Quoiqu'on m'ait par ſon ordre arraché mon épée,
Son aveugle colere a manqué de prévoir,
Que j'avois, malgré lui, ma mort en mon pouvoir.
Lorſqu'on tombe d'un trône où l'on a dû prétendre,
Voilà ſans balancer le parti qu'on doit prendre.

Il s'enfonce un poignard dans le ſein.

ELISABETH.

Faites tous vos efforts pour tromper ſes projets.
Il eſt trop peu puni pour de ſi grands forfaits.
Il mérite, le traître, une plus longue peine.

LE COMTE DE MORRAY.

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine ;
Et j'ai la gloire au moins, dans un sort si fatal,
De mourir autrement que n'est mort mon rival.
J'expire.

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

JUSTE ciel ! quelle suite de crimes !
Que la haine & l'amour ont d'injustes maximes !
Et qu'un cœur déréglé qui suit leurs mouvemens,
Se condamne soi-même à de cruels tourmens !
Heros trop malheureux ! trop malheureuse Reine !
Victime tout ensemble & d'amour & de haine,
Ne me reprochez point votre injuste trépas ;
Vous goûtez un repos dont je ne jouis pas.

FIN.

LA COMÉDIE SANS TITRE.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en toute

ſorte de genres. J'avoue que la Comédie ſans Titre eſt une offrande bien indigne de l'illuſtre Nom qui fait le Titre de cette Lettre: mais, MONSEIGNEUR, quand je me gendarmerai contre la nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'aſſez beaux talens pour faire quelque choſe de proportionné à ce que vous êtes, il n'en ſera déſormais ni plus ni moins. Vous êtes naturellement ſi grand, & moi naturellement ſi petit, que vous ne pouvez aſſez vous abbaiſſer pour moi, ni moi aſſez me hauſſer pour Vous: Je le ſçai; je me le ſuis dit; mais MONSEIGNEUR, mon zéle l'a emporté ſur tout ce que je ſçai, & ſur tout ce que j'ai pû me dire: Et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques, qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la piéce que je vous conſacre a peu de reſſemblance avec toutes celles qui juſqu'ici ont été repréſentées, je voudrois que l'Epître que

je prens la liberté de vous faire ne ressemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites ; & je ne sçai qu'un moyen pour y réussir : C'est, MONSEIGNEUR, de ne vous point donner de louanges, quoique ce soit l'ornement des Lettres Dédicatoires, & qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en puisse donner plus légitimement qu'à Vous. Eh! que vous dirois-je que ne vous ayent dit des plumes plus délicates que la mienne ; & par consequent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illustre Sang dont vous sortez, plus avantageusement que toutes les Histoires que l'on a faites ; Et n'est-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'Etat sont autant d'éloges pour vos Ayeux ? Quelque grands hommes qu'ils ayent été, seroit-ce apprendre quelque chose au siecle où nous vivons, de dire que vous êtes encore plus grand homme qu'eux ? Et pourrois-je, en parlant de votre valeur,

lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions ? Ne ſeroit-ce pas des répetitions uſées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le Roy ; Et quand j'oſerois me le permettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au deſſous, non ſeulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le Roy en croit lui-même. Enfin, MONSEIGNEUR, quand je dirois que tout le cours de votre vie eſt un exemple continuel de généroſité ; qu'on ne vous eſt pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace, que de la grace que vous accordez ; & qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, perſonne n'eſt jamais ſorti mécontent d'auprès de Vous : à qui le dirois-je qui n'en ſoit convaincu par experience, ou qui n'en ſoit inſtruit par la voix publique ; Non, MONSEIGNEUR, non, je ne puis me réſoudre à vous louer, puiſque vos louanges ſont dans la bouche de tout le

monde, & que tous ceux à qui l'on vante vos vertus encheriſſent ſur ce qu'ils entendent dire. Je ſouhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de lettre comme je vais finir celle-ci, pour avoir l'honneur de vous aſſûrer le premier, qu'on ne peut être avec un reſpect plus grand que celui que j'ai pour Vous,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
BOURSAULT.



AU LECTEUR.

MON deſſein, en faiſant cette piéce de Théâtre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un Livre que ſon débit juſtifie aſſez ; mais ſeulement de ſatyriſer un nombre de gens de differens caractères, qui prétendent être en droit d'occuper dans le Mercure Galant la place qu'y pourroient légitimement tenir des perſonnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un ſervice important à ſon Auteur, & même à ceux dont je veux parler, ſi j'avois fait des portraits aſſez reſſemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de ſotiſes, & aux autres la honte de les dire. Des perſonnes qui ont autant de probité que d'eſprit, pourroient rendre témoignage que je les ai conſultées, moins pour les prier de me donner des lumieres ſur mon ouvrage, que pour ſçavoir s'il y avoit apparence que je pûſſe faire tort à quelqu'un; & s'il m'étoit reſté quelque ſcrupule ſur ce ſujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun eſpoir de ſuccès qui m'eût obligé à mettre cette Comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de ſoin à juſtifier

ma piéce que ma conduite. Je dirai ſeulement qu'il y a long-temps qu'on n'en a repréſenté, dont on ſoit ſorti avec plus de ſatisfaction que de celle-ci ; & qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y ſont, en faveur des beautés qu'on y a trouvées. Monſieur Poiſſon, que je priai de la mettre ſous ſon nom, pour quelques raiſons que j'avois, & qui ont ceſſé, eut aſſez de ſcrupule pour ne vouloir être que l'œconome d'un bien dont je lui avois abandonné la proprieté. Quand il eut aſſûré le ſuccès de cet ouvrage, il ceſſa d'en vouloir être l'Auteur. Et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoiſſance ajoûte ce témoignage à celle qu'il s'eſt acquiſe.

J'oubliois à dire que l'Enigme qui eſt à la fin du cinquiéme Acte, n'eſt point de ma façon : mais dans le deſſein que j'avois de critiquer les Enigmes, qui d'ordinaire cachent des ſotiſes ſous de pompeuſes paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux ſur celle-là.

ACTEURS.

ORONTE, Gentilhomme, Cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & Amant de Cecile.

Mr DE BOISLUISANT, Pere de Cecile.

CECILE, Maitresse d'Oronte.

MERLIN, Valet d'Oronte.

LISETTE, Suivante de Cecile.

Mr MICHAUT.

Mad. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.

BONIFACE, Imprimeur.

Mr DE LA MOTTE, Amant de Claire.

CLAIRE, Maitresse de Mr de la Motte.

DUMESNIL, Professeur de Langues.

Mr BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

Mr SANGSUE, Procureur de la Cour.

Mad. DE CALVILLE, Veuve.

LE MARQUIS.

ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'art de se

ELISE, } taire.

BEAUGENIE, Poëte.

LARISSOLE, Soldat.

DEUX LAQUAIS.

La Scêne est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.

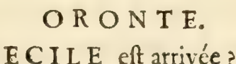


LA COMÉDIE SANS TITRE.

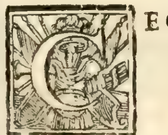
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.



ORONTE.



CECILE est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge ?...

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine :
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Helas !
Redis-le moi sans cesse, & ne t'en lasse pas.
Quoique tu puisses faire il seroit impossible,
De me rien annoncer qui me soit plus sensible :
T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi :
Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, & je n'ai rien sçû d'elle ;

Mais ſes yeux plus hardis jouoient de la prunelle ;
Et ſi de leur jargon je ſuis bon truchement,
Il s'expliquoient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
Merlin, une parole eſt bientôt échapée.
Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifference a de cruauté !

MERLIN.

Bon !
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de ſa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'eſt la premiere fois :
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.

Je ſerai bienheureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tien, ne perds point de temps en de vaines paroles.

Prens ces quatre louis, & me fais ce preſent.

MERLIN *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous les refuſer je ſuis trop complaiſant;

Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime,

Il m'eſt cher. Juſte ciel! ma ſurpriſe eſt extrême!

Un louis peſe plus que ce quadruple-là.

Cecile avoit ſa vûe en te jettant cela.

Avec autant d'eſprit que j'en trouve à Cecile,

Un objet ſi charmant ne fait rien d'inutile;

Et puiſque ſon deſir eſt de me rendre heureux....

Ah Merlin! Je me trompe, ou ce quadruple eſt creux.

Je ne me trompe point, il eſt creux; oui, ſans doute:

Et je crois qu'il enferme un Billet. Tien, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entens remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah! Merlin,

Qu'elle a d'esprit ?

MERLIN.

D'accord ; mais il est bien malin,
C'est en sçavoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme,
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors :
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps.
Plus on la considére, & plus on y découvre....

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa piéce s'ouvre.
La chose est curieuse à sçavoir.

ORONTE

C'est par-là.
Justement. J'apperçois son Billet ; le voilà.

IL LIT.

J'Arrivai hier au soir à Paris avec mon Pere, qui est plus entété que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
Je suis Cousin germain de l'Auteur du Mercure :
Et pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zéle plus ardent peut-on faire paroître ?
De son logis entier il me laisse le maître :
Déja depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant ;
Et selon l'apparence il me sera facile,
De plaire sous ce nom au Pere de Cecile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous : mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne,
Pour résister long-temps à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main :
Je sers de Secretaire à tout le genre humain :
Fable, Histoire, Aventure, Enigme, Idylle, Eglogue,
Epigramme, Sonnet, Madrigal, Dialogue,

Noces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjoûmens,
Soûpirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens;
Enfin, quoique ce ſoit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidéle.
Je me tue, en un mot, puiſque vous le voulez.

ORONTE.

Croi-moi, cinq ou ſix jours ſont bientôt écoulez.
Tu ſçais que Licidas, pour me rendre ſervice,
Me fait de ſa fortune un entier ſacrifice:
A ſon propre intérêt il préfere le mien;
Et je ſerois ingrat de négliger le ſien.
Je te l'ai déja dit, une de mes ſurpriſes,
C'eſt de voir tant de gens dire tant de ſotiſes;
Licidas eſt le ſeul, délicat comme il eſt,
Qui puiſſe avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le repréſente,
Je ne vois que des fous d'eſpece differente.
L'un qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'eſt point de ſalut.
L'autre dans la Muſique ayant quelque ſcience,
Croit de celle du Roy mériter l'intendance.

Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & souvent n'est qu'un
sot;
Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes.
Enfin, pour être fou, j'entens fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cens mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit pour droit d'avis, mille louis pour boire.
Voyez. *Il donne un papier à Oronte.*

ORONTE.

Mille louis? C'est un homme perdu,

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un Portrait d'une jeune Duchesse,
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hazard est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-appens pour lui meurtrir les bras:
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé:
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut. Un Gentilhomme entre ici.



SCENE II.

MONSIEUR MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

Mr MICHAUT.

SERVITEUR !
N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

A Merlin. Oui, Monsieur.
Laisse-nous.

Mr MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose :
On y trouve de tout, Fable, Histoire, Vers, Prose,
Sieges, Combats, Procès, Mort, Mariage, Amour,
Nouvelles de Province, & Nouvelles de cour.
Jamais Livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.

Je ne le cele point, j'ai toujours ſouhaité
Les applaudiſſemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte....

Mr MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monſieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait; on ne peut l'être mieux.

Mr MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des Ayeux?

ORONTE.

Des Ayeux?

Mr MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchiſe.
J'aime depuis ſix mois une jeune Marquiſe,
Belle, bien faite, noble: & graces à mes ſoins,
Si j'ai beaucoup d'amour elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre eſt Baron ou Vicomte,
Délicats ſur l'honneur, ſenſibles à la honte,
Conſultés tous enſemble ont approuvé mes feux,
Pourvû que mes parens ſoient auſſi Nobles qu'eux:
Et je viens vous trouver pour annoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monſieur ? Et comment voulez-vous que
je faſſe ?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant,
Puis-je....

Mr MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient poſſible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de Nobles que vous
faites :
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce ſeroit la plus grande ;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obli-
ger.
Je puis à la nobleſſe ajoûter quelque luſtre ;
Et rappeller de loin une famille illuſtre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas,
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entre-voyez-vous point dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

Mr MICHAUT.

Ma foi, mon Pere eſt mort ſans m'en avoir parlé :
Et de tous mes ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon grand Pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand Pere étoit Mouſquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge eſt-ce là ?

Mr MICHAUT.

C'eſt ce que le vulgaire
En langage commun appelle Apoticaire.

ORONTE.

Fi !

Mr MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été conſulté ?
Sans ſçavoir ce qu'il fait le hazard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon Pere fut d'un cran plus noble que le ſien :
Il ſe fit Medecin ; gagna beaucoup de bien ;

N'eut que moi ſeul d'enfans ; & paſſant mon attente,
Me laiſſa par ſa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris eſt grand j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeller Chevalier :
La maiſon que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et perſonne à préſent ne ſçait plus ma naiſſance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'eſt rien plus aiſé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y ſerois diſpoſé :
Mais le Roy qui peut tout auroit peine à le faire.
Le Pere Medecin, l'Ayeul Apoticaire,
Le Biſayeul peut-être encore moins que cela,
Qui, diable, ſeroit Noble à deſcendre de là ?
Pour remplir vos deſirs il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

Mr MICHAUT.

Greffez-moi ſur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maiſon dont le nom ſoit péri ;
Ajoûtez une branche à quelque arbre pourri,
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'eſt pas vrai rendez-le vraiſemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

Mr MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'eſt point noble, aſſûrément.

Mr MICHAUT.

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ? Un Gentilhomme avoir nom de la ſorte,
Cela ne ſe peut pas, vous dis-je.

Mr MICHAUT.

Pourquoi non ?

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait ſon vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres & les fils ne ſe connoitroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu conſiderable,
En préfere le nom à ſon nom véritable ;
Ce nom de pere en fils ſe perpetue à tort ;
Et cinquante ans après on ne ſçait d'où l'on ſort.
Je n'excroquerai point vos ſoins ni vos paroles :
J'ai certain Diamant de quatre-vingt piſtoles....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, aucun appas

Ne me fera jamais dire ce qui n'eſt pas.

Mr MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être ſi formaliſte.
Adieu. Je vais trouver un Généalogiſte,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera ſur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *ſeul.*

Qui jamais de nobleſſe a vû ſource moins pure ?
Medecin !

SCENE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Me GUILLEMOT.

EST-CE vous qui faites le Mercure,
Monſieur ?

ORONTE.

Oui, Madame.

Me GUILLEMOT.

Oui ? l'aveu m'en ſemble bon !

ORONTE.

Ên avez-vous beſoin, Madame!

Me GUILLEMOT.

Qui? moi? non.

A moins d'être d'un goût inſipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une choſe ſi fade?

ORONTE.

Ah! ah! voici d'un ſtyle un peu rude.

Me GUILLEMOT.

Pour vous
Quelque rude qu'il ſoit il eſt encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raiſon vous êtes en colere:
Mais je ne ſçai par où je vous ai pû déplaire.
Je m'examine en vain, & vous m'embarraſſez.

Me GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit aſſez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Me GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaiſſe!
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler,
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,

Quand certaine Bourgeoise à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous ?

Me GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas ;
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas :
A force d'être large, il étoit incommode ;
Et le Tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau ;
Le cramoisi régnant j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de Bourgeoise un peu trop répété,
Les Bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes ;
Et sçachez que je suis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein étoit de me jouer :
Je ne présumois pas en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blamer, j'admire votre esprit,

De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne,
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi ;
Vous êtes à la mode, & votre lit aussi.
C'est un avantage. . . .

Me GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce,
On sçait que mon habit est d'une vieille housse.
Que ce soit par hazard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entens à chaque pas la basse Bourgeoisie,
Qui me nomme en raillant la housse craimoisie ;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint,
Que je prens des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre,
Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
Pour peu que l'on soit blanche ou le paroit bien plus :
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue ;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choisi
Qui vous est échapé, pour dire cramoisi.

Me GUILLEMOT.

Du gros Rouge ?

ORONTE.

A mon ſens il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en ſa place ;
Il charme.

Me GUILLEMOT.

Il m'eſt venu ſans affectation.

ORONTE.

Votre eſprit eſt fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée aſſez haute,
Pour me faire un plaiſir de réparer ma faute,

A Jaſmin.

Le nom de Madame eſt....

Me GUILLEMOT.

Parlez donc, petit ſot.

JASMIN.

Monſieur, Madame a nom Madame Guillemot.

ORONTE.

C'eſt aſſez. Vous verrez dans le premier Mercure,
Que j'aurai de la houſſe adouci l'aventure.
Si le mot de Bourgeoiſe aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par eſtime pour vous,
En bon Hiſtorien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Me GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Me GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flaterie une haine invincible.
Si louer ſans flater vous paroit impoſſible,
J'aime mieux vous donner, ſi vous le ſouhaitez,
Un mémoire où ſeront mes bonnes qualitez.
J'ai de la modeſtie, & me rendrai juſtice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice ?

Me GUILLEMOT.

De grace....

ORONTE.

Je prétens, pour finir tous débats,
Juſqu'à votre carroſſe accompagner vos pas.

Me GUILLEMOT *à Jaſmin.*

Voyez ſi mon carroſſe eſt venu me reprendre.
J'avois quelques parens qu'il eſt allé deſcendre.
Voyez donc promptement ſi la Fleur eſt là bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas ;
Madame.

Me GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous....

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Me GUILLEMOT.

Ah, Coquin ! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Me GUILLEMOT *en sortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

Me GUILLEMOT.

Comment ! petite rosse,
Sans vous on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

JASMIN.

Dame ! je ne sçai pas si bien mentir que vous.

ORONTE *seul.*

Madame l'Auditrice est enfin appaisée.

La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte ; & jusqu'après diné,
Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

QUi diable est l'animal qui heurte de la sorte ?

ORONTE.

Ouvre sans hesiter, & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

EST-CE ici le logis de Monſieur Licidas ?

MERLIN.

Ah, Monſieur ! c'eſt Liſette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Liſette ! quel bonheur ! Vien que je te ſalue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant ?

LISETTE.

Fort bien,
Monſieur.

MERLIN *la veut ſaluer auſſi.*

Je ſuis ravi.... Comment, je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs ſans me baiſer ?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du reſpect pour ce que Monſieur touche.

MERLIN.

Patience ; à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile eſt revenue en parfaite ſanté ?
Pour elle mon ardeur va juſques à l'extrême.

LISETTE.

Et la ſienne pour vous eſt preſque tout de même.
Monſieur de Boiſluiſant qui brûle de vous voir,
L'a déja diſpoſée à faire ſon devoir.
On ne voit rien d'égal, c'eſt moi qui vous le jure,
A ſon entêtement pour l'Auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il ſera trop content.
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant,
Il ne voit qu'en lui ſeul un mérite qui brille ;
Et tout autre lui ſemble indigne de ſa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cecile de frayeur en a le cœur tranſi.
Elle craint, & ſa crainte eſt aſſez raiſonnable,
Qu'elle ne ſoit offerte à l'Auteur véritable :
Et de Monſieur ſon pere ayant loué le choix,
Pour oſer ſe dédire elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ſes veux ſi contraire,
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monſieur Blageard, qu'on a fait à deſſein,

Trop petit pour un homme, & trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse:
Et par le zéle ardent que j'ai pour ma maitresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hazardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cecile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis Maitre absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes ayeux;
Et son pere & le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
Un Notaire fripon, prêt à prévariquer;
Je sçai bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer:
En payant largement, sans autre inquiétude,

On rencontre ſon fait en bien plus d'une Etude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul ſoupçon.
Ce qui peut mettre obſtacle au bien qu'on vous deſtine,
C'eſt que pour un Auteur vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, & ce linge & ce point,
Avec le nom d'Auteur ne ſympathiſent point.
J'en vois par-ci, par-là; mais il ont tous l'air mince:
Et ſous cet équipage on vous croiroit un Prince.
Par là votre deſſein peut être divulgué.
Songez....

ORONTE.

Je repréſente un Auteur diſtingué:
A qui, de compte fait, le débit de ſes Livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps je m'en vais au galop.
Encore une parole & puis adieu. Cecile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'eſprit tranquille:
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un Billet
Ayant incognito chargé votre Valet,

Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille,
A qui le convieroit d'aller boire bouteille :
Et qu'après le repas il ne fût assez sot,
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, est une boëte à mouche.
Elle enferme un Billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçû m'en a payé le port,
Tu peux lui demander si je ments.

ORONTE.

Non sans doute :
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coute.
De la part de Cecile un Billet m'est si doux....

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maitresse,
Je vais diligemment reporter l'allegresse ;
En dissiper la crainte ; y remettre l'espoir ;
Et flater son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :

Monſieur de Boiſluiſant, le beau-pere futur.
A toujours l'œil au guet, & n'a pas l'eſprit dur.
Profitez de l'avis que mon zéle vous donne.
Adieu, Monſieur. Adieu, Monſieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te ſouviendra.

LISETTE.

A la premiere vûe on le réparera:
Prens courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête;
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Aſſurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouſer?

MERLIN.

Non, Monſieur,
Vous prétendriez ſur elle avoir droit de Seigneur;
Droit de dixme.

ORONTE.

Es-tu fou?

MERLIN.

Cela n'eſt point folie:
Un valet marié dont la femme eſt jolie,
Et de qui le Patron eſt bâti comme Vous,
A de juſtes raiſons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un ſot que je ne veux point ſuivre.



SCENE

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'EST-CE pas vous, Monſieur, qui faites ce beau Livre,
Qui n'eſt pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'oſe avouer qu'il ſoit beau.
Mais tel qu'il ſoit, Monſieur, oui c'eſt moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut ſçavoir quelle eſtime on en fait.

ORONTE.

Paſſons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en ſecret.

J'ai mes raisons.

ORONTE *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoique vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, & n'apprehendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La Vertu toute nuë autrefois étoit belle,
Mais le Vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.

Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le ſoin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des poſtes meilleurs je prenois davantage;
Mais tous ces petits gains par leurs foibles appas,
En flatant mes deſirs ne les rempliſſoient pas.
Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant belle,
De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle:
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand, on a comme vous, une plume ſi bonne....

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol ſi grand....

LONGUEMAIN.

Comment, vol! parlez mieux,
Et ne vous ſervez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête,
Que frauder la Gabelle eſt un mot plus honnête.
C'eſt me deshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, & vous ſemble un outrage,
L'action qui le cauſe en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en eſt aſſez inſtruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il ſoit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'eſt au pis aller faire que Banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas peri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilori me paroît quelque choſe;
Je plains ceux qu'en ſpectacle en ce lieu l'on expoſe:
Mais combien en voit-on, Banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,

Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million, & plus :
Chacun ouvrant sa bourse à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête ;
Et quand ses creanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidéle abandonnant le sien,
A la face des Loix fait un vol manifeste ;
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'execration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes....

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses.
Et pour un million immoler son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.

Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si grands,
Qu'est-ce de bonne foi que deux cens mille francs?
Gros Seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pû me restreindre?
Et de vuider ma Caisse ayant fait un serment,
Pouvois-je en conscience un user autrement?
Mettez-vous en ma place, & pensez bien....

ORONTE.

De grace,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous esperer?
Vous vous êtes fait riche, & n'osez vous montrer:
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté;
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sçais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre:

C'eſt l'unique ſujet qui m'améne en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choiſi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre :
Mais on ſouffre encor plus quand on ſe laiſſe pendre ;
Ainſi, ſoit par foibleſſe, ou par bonne amitié,
Des deux cens mille francs je rendrai la moitié.
Ce ſont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?
J'aime quand je le puis, à conclure une affaire.
Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'eſt ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut inſinuer dans le premier Mercure.
Si je ſuis par vos ſoins à l'abri de la Hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part :
Et cent louis....

ORONTE.

Monſieur, en m'offrant cette ſomme,
Vous oubliez, je crois, que je ſuis honnête homme ?
Et ſi je l'étois moins que je ne le prétens,
Vous paſſeriez peut-être aſſez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un aſyle,

Et qui vous fera prendre eſt ſur d'en gagner
mille ;
On les donne ; on vous cherche, il n'eſt rien
plus certain :
Et vous vous appellez Monſieur de Longuemain.
C'eſt un ſenſible appas qu'une ſomme ſi forte :
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais allez, ſauvez-vous ; & ne m'apprenez pas
En quel lieu le deſtin va conduire vos pas.
Que ſçai-je ſi demain j'aurois encor la force
De pouvoir réſiſter à cette douce amorce ;
Rien ne peut vous ſauver, ſi l'on vous pouſſe à
bout.
Pour vous mettre en repos reſtituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiſſiez pren-
dre,
Il ne feroit plus temps de s'offrir à tout rendre :
On vous y forceroit, & vous feriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas ſi j'avois tout rendu ?
Un bien de ſes ayeux qu'un heritage améne,
Comme il vient ſans travail peut ſe perdre ſans
peine :
Mais un bien étranger que le plus grand bon-
heur

Ne peut faire acquerir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a couté plus de soins & d'allarmes,
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît ;
Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.

Il sort.

ORONTE *seul.*

Ce Monsieur le Commis a l'air patibulaire.
Si je ne suis trompé sa mort sera du bruit.



SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur, voici Cecile, & tout ce qui s'enſuit.
Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? Ma perruque....

MERLIN.

On ne ſçauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VI.

Mr DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

Mon abord ſans doute vous ſurprend.
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.

Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aye eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon espoir,
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, & que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré....

Mr DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes ?
Au moindre évenement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah, ma Fille !

ORONTE.

Est-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille ?

Mr DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement

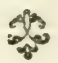
L'honneur de saluer un objet si charmant.

Il la salue & la baise ; & dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.

Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite :
Et du langage humain les termes impuissans,
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à Monsieur votre Pere !

CECILE.

Votre joye à nous voir me paroit si sincere,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon Pere ait conçûe,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe :
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.



SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

QUi de vous, s'il vous plaît, eſt l'Auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable améne ici cette ſote figure?
Que voulez-vous?

Mr DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monſieur.

BONIFACE.

Pardonnez, ſi je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque choſe?

BONIFACE.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Parlez-vîte,

De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux differer ma visite,

Que d'avoir le malheur de vous être importun,

Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE *à Mr de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence. . . .

Mr DE BOISLUILANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance,

Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien ?

Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? C'est un bien,

Mais d'une utilité si grande, si feconde,

Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre monde.

C'eſt un bien, grace au ciel, & grace à mes efforts,
Honorable aux vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monſieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monſieur Blageard, dont je ſuis le Confrere,
M'avoit promis, Monſieur, de vous faire un récit
Du deſſein qui m'améne.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déſerte point ſon heureuſe boutique :
Du matin juſqu'au ſoir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre in-folio m'a mis à l'Hôpital.

ORONTE

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,

Que puis-je?

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pû découvrir,
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

Mr DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau!

BONIFACE.

Non, Monsieur. Au contraire;
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas:
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les Billets nécessaires,
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès avec des soins extrêmes,
De petits ornemens de Devises, d'Emblêmes,
Pour égayer la vûe, & servir d'agrémens,
Aux Billets destinés pour les Enterremens.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte,

Ils feront plus d'honneur à la perſonne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux Arts,
Au Convoi de ſon corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil eſt ſi vaſte,
Qu'en eſcortant la mort ils demandent du faſte,
Tout le long d'une rue ils feront trop heureux,
De traîner à leur ſuite un cortége nombreux.

CECILE.

Cet avis eſt fort beau !

ORONTE.

Mais, ſur-tout, fort utile ?

BONIFACE.

Je vendrai ces Billets trois louis d'or le mille ;
Et ſi l'année eſt bonne & fertile en trepas,
Je crois gagner aſſez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'eſpere, & qui m'eſt importante,
C'eſt un peu de ſecours d'une plume ſçavante :
Et la vôtre aujourd'hui par ſon invention,
Met ce que bon lui ſemble en réputation.
Pour être dans le monde illuſtre à juſte titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous diſpenſez la gloire. Et ſi votre bonté
Vouloit de mes Billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monſieur, dans le premier Mercure,

Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Aventure ;

Et dans un long article avertir les défunts,

De ne plus se servir de Billets si communs :

Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire ;

Qu'on revit dans les miens mieux que dans une Histoire ;

Le prouver par raisons ; & leur faire esperer

Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.

Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.

Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.

Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrestien,

Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire,

Et je tiens ma boutique auprès de saint Hilaire.

Vous en souviendrez-vous, Monsieur ?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.

Le Public eſt lezé quand on vous importune.
Adieu, ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remerciment;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

En montrant Monſieur de Boiſluiſant.

Si Monſieur vous eſt joint de ſang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoiſſance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin:
Il va de mes Billets avoir bientôt beſoin:
Et j'aurois un plaiſir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monſieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs;
Et s'il perdoit la vie, il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorſque vous rendrez l'ame,
De les fournir *gratis* pour Vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-deſſus.

SCENE VIII.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

DEs sotises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du Public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serons en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE

Non; c'est me faire grace.
Ne la differez point. Entrez, Madame.

Mr DE BOISLUISANT.

Entrons.

D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, & je connois ton zéle ;
Donne-m'en je te prie une preuve nouvelle.
Deux ou trois Confiseurs sont mes proches Voisins :
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux Bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle.
Sçavoir ferrer la Mule est un art où j'excelle,
Secretaire bannal je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre à m'en faire payer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE.

Mr DE BOISLUISANT.

OUI, Monſieur; c'eſt ſans fard qu'avec vous je m'explique.
Il n'eſt rien de plus propre & de plus magnifique.
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Luſtres,
Que Tableaux mis au jour par des Peintres illuſtres;
Et ce qui m'a ſurpris, une Collation
Où la délicateſſe & la profuſion....

ORONTE.

Et de grace, Monſieur, un peu plus d'indulgence ;
J'ai ſans doute abuſé de votre complaiſance.
Je vous en fais excuſe, & vous conjure....

Mr. DE BOISLUISANT.

Hé bien !
Puiſque vous le voulez je n'en dirai plus rien.
Diſons un mot ou deux ſur une autre matiere.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.
Vous ſçavez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'eſt plus ſi près de nous.
Peut-être que contraint par l'aſpect de Cecile,
Un refus à ſes yeux vous ſembloit difficile.
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.
Dites-moi franchement ſi votre cœur chancele.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut ſentir mon cœur le ſent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ſes attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes ſouhaits ;
Et quoique mon amour ne faſſe que de naître,

Il eſt dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puiſqu'à me rendre heureux vous vous intéreſſez,
Je vous donne ma foi que jamais....

Mr DE BOISLUISANT.

C'eſt aſſez.
Vous pouvez librement entretenir Cecile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville.
J'aime mieux la laiſſer à vos ſoins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez ſi pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendra la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi ſans façon.



SCENE

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

MONSIEUR de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

A Cecile. Bon.

Il est sorti, Madame. Avancez.

ORONTE.

Ah, Madame !

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme.

Je puis dans le transport dont je suis animé,

M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.

Mon aimable Cecile !

CECILE.

Hé bien, mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CECILE

Oui ; j'en fais l'aveu ſans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux inſtant,
C'eſt d'abuſer mon Pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il eſt, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce impoſture ?
Je crains....

LISETTE.

A cela près hâtez le *conjungo.*
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'eſt-ce que votre Pere après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas ſoumiſe à tout ce qu'il déſire ?
C'eſt lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monſieur qu'il y trouve il prétend vous donner ;
Loin de blâmer ſon choix vous en êtes contente ;
Et vous taupez à tout en fille obéiſſante.
Etes-vous obligée à ſçavoir ſi Monſieur
Eſt Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous ſoupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CECILE.

Oronte, là-deſſus, ne dit point ce qu'il penſe ?

ORONTE.

Je penſois être aimé plus que je ne le ſuis,

Madame.

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis.
Vous n'en pouvez douter ſans me faire un outrage ;
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ; ſi vous m'aimez n'apprehendez plus rien.
Le reſte me regarde, & j'en ſortirai bien.
Qui n'eût pas accepté comme je viens de faire,
L'ineſtimable bien que m'offre votre Pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne ſuis pas ?
Et lorſqu'il ſera temps que je le déſabuſe,
N'êtes-vous pas, Madame, une aſſez belle excuſe ?
Repoſez-vous ſur moi de tout l'évenement.

LISETTE.

J'entens monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroit dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCENE. III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE LISETTE.

ORONTE.

C'Est vous, ma charmante Cousine
A quand la Nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je ; on m'a répudié
Je viens en avertir mon Cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.

Il eſt à Saint Germain, pour quelques jours peutêtre,
Et de tout ſon logis il m'a laiſſé le maître.
Voyez, en ſon abſence, à quoi je vous ſuis bon.
J'aurai le même zéle ayant le même nom :
Et cette Dame enfin que j'eſtime & reſpecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être ſuſpecte.
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en ſuis ſûr.

CLAIRE.

Mon Couſin, je n'ai point de ſecrets.
On m'avoit accordée à Monſieur de la Motte :
Il en eſt de moins foux que je crois qu'on garotte.
Dénué de cervelle, il fait l'eſprit profond ;
Ne s'habille jamais comme les autres font ;
Et pour tout dire enfin, il ſemble qu'il ſe pique
D'être dans ſon eſpece un animal unique.
Mais comme il eſt fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi ſans que j'en ſçûſſe rien.
La ſemaine paſſée, avec une Compagne,
Je fus voir au Pleſſis ſa maiſon de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là ;
Et ce fut de ſon mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :

Je ne ſçai ſi c'eſt-là qu'on m'a volé ſon cœur ;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le ſoir, en confidence, il me dit que ſon âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans ; & qu'avec un vieillard,
L'hymen de ſes plaiſirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, ſans garder de meſure,
Il revint bruſquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriſer comme il me mépriſoit,
J'acceptai ſur le champ ce qu'il me propoſoit.
Voilà ce que je ſçais, ſans en ſçavoir la cauſe.

CECILE.

Perdre un pareil amant, c'eſt perdre peu de choſe.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, & ſans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la reſſource eſt plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un préſent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puiſqu'il rompt ſans ſujet je n'en ſuis pas d'avis.
Et de combien eſt-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne ;
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter ; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entens.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne sçais.



SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur.

Mr DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'eſt un plaiſir bien doux.

Mr DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma Couſine.

Mr DE LA MOTTE.

A Vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

Mr DE LA MOTTE.

J'en ſuis vraiment bien aiſe.

ORONTE.

Et moi je ſuis ravi, Monſieur, qu'elle vous plaiſe.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen ſi beau ?

Mr DE LA MOTTE.

Bon ! la paille eſt rompue, & tout eſt à vau-l'eau.
Vous le ſçavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monſieur, ſçavez-vous quelle faute vous faites ?

Mr DE LA MOTTE.

Eh oui ! Par cet hymen je m'étois figuré,
Que j'aurois des enfans qui m'en ſçauroient bon gré :
J'entens, par des raiſons que moi-même je forge,
Que ma poſterité ſe plaint que je l'égorge ;
Et frapé quelquefois par de triſtes accens,
Je penſe maſſacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il crever, que tout creve n'importe,
La raiſon oppoſée eſt toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur ?

CECILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CECILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

Mr DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoïselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CECILE.

Vous a-t- on déguisé sa naissance & ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr DE LA MOTTE.

Non ; vous êtes en tout bien conditionnée ;

Belle, sage, fidelle; & malgré tout cela,
Il plait à mon destin que je vous plante-là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monsieur; dites tout, ne soyez point contraint;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison; parlez. Que voulez-vous qu'on pense?

Mr DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser, si je romps le silence.
Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.
Je les prétens à moi par un assez bon titre:
En m'en faisant un don vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.

Je sçaurai de Monsieur quel affront il redoute :
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu. . . .

Mr DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent !

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

Mr DE LA MOTTE.

Mon prétendu Cousin, chacun sçait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

CECILE.

C'est à tort ;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

Mr DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas,
C'est je crois dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entens, & tout ce que je vois,

Pour m'appeller Cocu ſemble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, ſans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou ſi j'ai l'eſprit malade.
Ce fut Jeudi dernier que l'enfer en courroux,
Du plaiſir que j'aurois ſi j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable,
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché ſans deſſein & ſans choix,
Je fus me repoſer vers des bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voiſin ont ſéparé ma terre;
Pour rêver à mon aiſe au moment bienheureux,
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes veux.
A peine étois-je aſſis ſur une de ces bornes,
Que deux gros Limaçons me préſentent les cornes;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur inſolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai ſur l'heure, & les tuai de rage;
Etant perſuadé qu'à moins d'un prompt trepas,
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent pas.
Je venois en Heros de venger mon injure,

Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Une miserable Oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier *coucou*, *coucou*, *coucou*.
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement résolu pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des Limaçons.
Mais zeste ! Le conquin de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage ;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons & Coucou, mon âge & votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, & presque sous mes pas,
Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas ;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous vos présages faux,
M'écriai-je ; & soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier ?

ORONTE.

Eh! Monſieur, donnez-nous des raiſons plus
honnêtes.
Ma Couſine eſt croyable un peu plus que vos
bêtes :
Et c'eſt de ſa vertu faire trop peu de cas,
Que des les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je ſuis las de ſouffrir un ſi cruel outrage.

Mr DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort ſage ;
Mais ſi l'aſtre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Penſez-vous que par elle il puiſſe être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'inno-
cence,
Deviendra contre moi fidéle à l'influence ;
Et moins par ſon penchant que pour remplir mon
ſort,
Je me verrai cocu, ſans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur ſauver Mademoiſelle.
Elle me touche aſſez pour ne vouloir point d'elle.
S'il faut être cocu, c'eſt-par un autre choix
Que je veux reſſembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & ſortons quitte à
quitte.

ORONTE.

Puiſque par ſes raiſons Monſieur eſt convaincu,
Qu'on lui rendra juſtice en le faiſant cocu,
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne,
Que de remplir ſon ſort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi.
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui ? moi ?
Rien du tout.

Mr DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? Parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

Mr DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez.
Les deux mille louis que je vous ai donnez.

CLAIRE.

A moi, Monſieur ?

Mr DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces ?

CLAIRE.

Lorſque je les reçûs je vous en rendis graces.

Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

Mr DE LA MOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoit faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque pour un volage une bonté nouvelle:
Retenir vos présens c'est vous aimer encor.

Mr DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sotise.
Demandez-lui plutôt si jamais....

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma Cousine, ou ne prétendez pas....

Mr DE LA MOTTE.

Quand je ferai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sçachez, petit Cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajoûter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir, Cerf, Coucou, Limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici ?

ORONTE.

Non ; il est à Saint Germain.

Mr DE LA MOTTE.

Pour long-temps ?

ORONTE.

On ne sçait.

Mr DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cause & la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès :
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,

Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être ?
Tant ils ſont aſſûrés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur.

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CECILE.

QUEL amant pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne ſuis que ſervante ;
Ou ſi j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que ſon Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous, Couſine ; il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon deſtin, puiſque je ſçai le vôtre.

Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment !

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & votre amant.
Ma Maitreſſe ni moi nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Paſſez dans l'autre chambre, où bientôt je vous ſui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monsieur, je ſuis perdu ſi je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur ? Parlez. Quel ſujet vous oblige....

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui je ſuis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous eſt-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

Il n'eſt point ſous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous ſur les bras quelque méchante affaire ?
Etes-vous aſſaſſin, empoiſonneur, fauſſaire ?
Etes-vous pourſuivi des Archers ?

DU MESNIL.

Moi, Monſieur ?
Ai-je l'air d'un fauſſaire, ou d'un empoiſonneur ?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque ſomme un peu forte ?

DU MESNIL.

Non, Monſieur.

ORONTE.

N'eſt-ce point que votre femme eſt morte ?

DU MESNIL.

Eh ! ſi c'étoit cela, ſerois-je malheureux ?

ORONTE.

Dites donc quel obſtacle eſt contraire à vos vœux.
J'écoute ; mais ſur-tout, point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enſeignent quelque langue.
Celui-là l'Eſpagnol, celui-ci le Latin;
Et ſans autre ſecours ils ſubſiſtent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aiſe,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaiſe :
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fouxbourg une maiſon fort grande,
Et mis un écriteau pour *la Langue Normande ;*
M'offrant de l'enſeigner avec affection
Avec les tons, l'accent, dans ſa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint perſonne.

ORONTE.

Quoi ! pas un Ecolier !

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne.
Un ſuccès plus heureux devoit ſuivre vos ſoins.
Le ſecond mois, ſans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.

Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
Et par tous le endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché.
J'en conçûs de le joye, & la chose étant sçûe,
Je me tins assûré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison creveroit d'écoliers;
Mais le troisiéme mois eut le sort des premiers.
Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême,
Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen,
Peu de gens ont affaire, à Florence, à Venise :
Et c'est par conséquent une grande sotise,
D'ignorer le Normand & de sçavoir si bien
L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.
L'un est infructueux, & l'autre fort utile.
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flatois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine;
Et quoique cette Langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.

Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'eſt pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'eſt plus vrai pourtant, ou je me donne au Diable.
Pas un ſeul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il eſt vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en ſemblable occurrence, Monſieur ?

DU MESNIL.

Réprimender la Nobleſſe de France,
Qui parle Italien, Eſpagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand :
Qui ſçait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en ſçait pas une uſitée à ſes portes :
Qui ſans avoir deſſein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui par une erreur que le bon ſens condamne,
Aime mieux *Signorſi*, que *voire*, *ou Dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaiſon ?

ORONTE.

ORONTE.

Il est vrai ; je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerois de tenter autre chose.
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monsieur ; tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle en un même quartier,
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier ;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure,
Si le Roy par hazard en faisoit la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain : on ne peut l'être plus.

Me louer devant moi, c'eſt me rendre confus :
Je ſuis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu ; le mois prochain parlez ſi bien de moi,
Que de voir mon viſage il prenne envie au Roi.
C'eſt la grace qu'eſpere & que vous recommande
Du Meſnil, Profeſſeur de la langue Normande.

ORONTE *ſeul.*

Juſte ciel ! que ces foux qui fatiguent mes yeux,
Volent à mon amour de momens précieux !

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEmeurez, mon Coufin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui fuis ravi d'accompagner vos pas,
De votre fentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loifir parcouru ma Maitreffe,
Et vous jugez de tout avec délicateffe :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle eft belle, à mes yeux, jufques au bout des doigts.

Son teint, ſon air, ſa taille, en un mot tout m'enchante ;
Et de la tête aux pieds, elle eſt toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Une Dame qui vient m'empêche de pourſuivre.
Adieu. Je vous défens de ſonger à me ſuivre.
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux :
Et ce ſeroit bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je conſente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCENE II.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE *en deuil.*

MONSIEUR, je ſuis votre ſervante.
Je vous ſuis inconnue & redevable.

ORONTE.

A moi,

Madame ?

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monſieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?
En quelle occaſion la fortune propice,
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre ſervice ?

Mad. DE CALVILLE.

En trois occaſions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes Maris,
En liſant ces endroits j'eus un plaiſir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatriéme,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidelle.

ORONTE.

Pour un Mari défunt c'eſt montrer bien du zéle.
Je ne m'étonne pas après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre poſſeſſion.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'eſt de votre mérite une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel exemple on ſe doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,

Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux étoient conſtans.

ORONTE.

Quoi ! Vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous,
Eût eu le déplaiſir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs charmes,
Après s'être occupés à verſer tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime eſt un ſort ſi fatal....

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en eſt point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avourai cependant, moi qui ſuis ſouvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je ſçais bien au ſurplus ce qu'il faut que je faſſe :
J'ai pleuré le défunt avec aſſez de grace.
Pendant qu'il ſe mouroit, fidelle à mon devoir,

J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment sçavoir pencher la tête ;
Avoir la gorge nue, & laisser à dessein
Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein,
Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
Avoir un air stupide ; une douleur muette ;
Regarder son malheur avec tranquillité.
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité ;
Mais si quelque Bourgeoise, ou simple Demoiselle
Osoit pleurer de même, on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style.
Vous serez au Mercure avec distinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tous momens je pleure....

Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

ORONTE *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de foux sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile....
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE III.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

MONSIEUR, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous etes:
On découvre d'abord un mérite si grand....

ELISE.

Nous ſçavons bien, Monſieur, que vous êtes
Galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres :
Que d'éloges charmans couſus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets ſont aiſés à louer.
Vos manieres, votre air. . . .

ORIANE.

Briſons-là, je vous prie ;
La louange affectée eſt une raillerie.
Tirez-nous ſeulement d'une groſſiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma ſœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un
Mercure.
C'eſt mon plaiſir d'élite & ma chere lecture ;
Et depuis qu'il paroit, ce qui m'en a déplû,
C'eſt qu'il eſt trop petit, & qu'on l'a trop tôt lû.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû
faire,
C'en eſt un où j'ai vû le grand art de ſe taire :
Art qui pour notre ſexe eſt plein d'utilité,
Et dont ma ſœur & moi nous avons profité.

Nous avons toutes deux purifié nos ames,
D'un défaut qui par-tout deshonore les femmes ;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent.
Tout ce qui leur échape est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour de quoi parleroient-elles ?
Je séche de chagrin lorsque j'entens cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces sotises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme & se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
(Car ma sœur franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprens point par quelle injuste loi,
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprens à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pû faire ;

Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près,
Pour devoir me flater d'un semblable progrès.
Je consens comme vous, que Monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, Mesdames?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu,
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu;
Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;
Mais avouez aussi que je parle encor moins:
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ELISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maitresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien.
Mais je ne puis celer que la gloire m'est chere:
Eh! quelle gloire encor? être fille & se taire!
Souffrez-moi votre égale, & par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur; je ne puis souffrir d'égalité.

Je parle moins que vous, j'en ſuis ſûre.

ELISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous ſçavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en ſçaviez.

ORIANE.

Monſieur eſt ſur ce point plus éclairé que d'autres :
Prions-le d'écouter mes raiſons & les vôtres.
Nous verrons ſur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monſieur.

ORIANE.

Je l'en conjure auſſi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du déſir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on ſçait ſe taire ?

ORIANE.

Ecoutez mes raiſons ; & j'eſpere....

ELISE.

Ma sœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la premiere.
Et par mon droit d'aîneſſe il me ſemble devoir....

ELISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant ſa cadette.

ELISE.

Je ſçais bien qu'en tous lieux & qu'en toute ſaiſon,
C'eſt un droit de l'aînée alors qu'elle a raiſon :
Mais ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que ſur vous j'ai ce double avantage :
Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous ;
Et que votre ſotiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille.

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma ſœur ! Et que cet art que vous citez toujours

A votre pétulence offre un foible secours
Vous me traitez de sote ; & par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous-même qui l'êtes :
Et cependant, ma sœur, quoique vous la soyez,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je sçais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L*aînée entre nous deux est aisée à connoître.

* *Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.*

Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous sçavez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ELISE.

Pour comble de bonté faites-moi grace entiere ;

Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous ? me faire l'affront de parler avant moi !
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous aussi, ma sœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE *à Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur; je veux le premier pas.

ORONTE *à Elise.*

Madame....

ELISE.

Non, Monsieur; je n'en démordrai pas.

ORONTE *à Oriane.*

Si vous....

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE *à Elise.*

Croyez....

ELISE.

J'obéirois à cette imperieuse !

ORONTE *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, & considerez bien...;

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, & cherchez une voye....

ELISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joye.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sçais-je qui des deux parle le moins?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein,

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçû tant de dédain,

* *A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être diſtinguée.

ELISE.

Que du moindre diſcours j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me fréquente on admire cela.

ELISE.

Pour peu qu'on me regarde on devine cela.

ORONTE.

Vous taiſez-vous ſouvent de cette ſorte-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de ſi courtes lumieres.

** ELISE.

C'eſt pour un grand génie avoir peu de lumieres.

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du prix.

ELISE.

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le prix.

** *Elles parlent en même temps.*

ORIANE.

Je ne sçais que vous seul qui pût s'être mépris.

ELISE.

Que l'on vous soupçonnât de vous être mépris.

Toutes deux.

Adieu, Monsieur.

SCENE IV.

ORONTE *seul.*

MA foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible,
Qu'être fille & se taire est chose incompatible ?
A force de babil elles m'ont enyvré.
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin !

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Non cher Merlin, de grace,
Pendant quelques momens occupe ici ma place,
Ma Cecile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, di que je n'y suis pas.

MERLIN *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade:
Mais que veut ce soldat?



SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

BON jour, mon Camarade.
J'entre ſans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monſieur que je ne puis nommer.
Eſt-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme eſt-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant ; alaigre :
Qui n'eſt grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai ſçû de ſon Libraire, où ſouvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un Livre tous les mois.
C'eſt un vrai Juif errant, qui jamais ne repoſe.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque choſe ?
L'homme que vous cherchez eſt mon Maître.

LA RISSOLE.

Eſt-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,

L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidéle,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, Hiſtoire, Aventure, enfin quoi que ce ſoit,
Par ordre alphabetique eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure :
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois un belle action ;
Si le Roy la ſçavoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien ; donnez-vous patience. . . .

LA RISSOLE.

Mordié je ne sçaurois avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous sçaurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un Vaisseau quand Ruyter fut tué;
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des mals !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux. C'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals, & navals. C'eſt la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biſcuit de ſeigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux Vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux. C'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les Bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! Dame,
M'interrompre à tous coups, c'eſt me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que Carnavaux.
Vouloir parler ainſi, c'eſt faire une ſotiſe.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié ; comment donc voulez-vous que je diſe ?

Si vous me reprenez lorſque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals;
Lorſqu'un moment après pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud,
Qui ſouffle tout enſemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raiſon pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al eſt un ſingulier dont le plurier fait *Aux.*
On dit, c'eſt mon *égal*, & ce ſont mes *égaux.*
C'eſt l'uſage.

LA RISSOLE.

L'uſage? Hé bien ſoit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, ſont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de ſens, ou d'érudition,
On ſçait que chaque régle a ſon exception.
Par conſéquent on voit par cette raiſon ſeule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaiſons de te caſſer la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palſandié moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout ;
Lorſqu'on veut me railler je donne ſur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi ? Tu n'y ſeras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bas l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Riſſole eût été :
C'étoit argent comptant ; j'en avois leur parole.
Adieu, Pays. C'eſt moi qu'on nomme la Riſſole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux par tes Combats navaux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer ; Cecile me l'ordonne,
N'as-tu rien à m'apprendre ? Est-il venu personne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai sçû les Exploits éclatans ;
Un brave homme.



SCENE II.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

PARDON, si j'ai mis si long-temps,
Mon cher Monsieur. Hé bien ! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cecile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

Mr DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté :
Vous avez du mérite & de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçû l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.

Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main ;
Peuvent contribuer à vous la rendre chere ,
Je ferai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monfieur , quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE III.

CECILE, Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MA fille, vos defirs feront-ils fatisfaits,
Si demain de Monfieur vous devenez la femme ?
Avez-vous du penchant à l'aimer ?

ORONTE.

Quoi ! Madame,
Vous ne répondez rien ! Que dois-je croire , helas !

CECILE.

Si je vous haïssois je ne me tairois pas.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE *à Cecile.*

Dites-moi, s'il vous plaît : Que deviendra Lisette,
Madame ? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous mariroit que vous me maririez ;
Vous allez devenir Madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CECILE.

Eh, quoi ! te lasses-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE.

Non, je suis toute à vous, & mon sort tient au vôtre :
Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos ;
Et quoiqu'on soit suivante on est de chair & d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche.
Et si Merlin penchoit du côté que je penche....

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,

Mais. . . .

LISETTE.

Quoi ! mais ?

MERLIN.

Je te treuve un certain air fripon. . . .

LISETTE.

Je ne ſçais ſi mon air eſt fripon ou modeſte ;
Mais juſqu'à ce moment je te répons du reſte.

Mr DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas ſi gliſſant,
Je donne cent louis.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cens louis ! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vite.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISTETE, MERLIN.

LE MARQUIS.

SERVITEUR. Vous voyez un Marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidéle,
J'ai fait un Air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle.
Ah ! je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là ?

ORONTE.

Non, Monſieur ; mais il n'importe pas :
Je tiens ici ſa place, & ſçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je crois vos Airs fort beaux, mais il faut autre chose:
Qui ne veut que des Airs achete un Opera.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaeton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoissez; & cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit:
La route que je tiens est fraîchement tracée:
Tout y sera nouveau jusques à la pensée;
Et comme c'est un Air à demi guoguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue:
Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

CECILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la passion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude, & dit ensuite ce vers.

Les paroles & l'Air n'ont couté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré
Margot m'a fait la grimace :
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le ſien tout de glace.
Mais le Printemps de retour
Elle doit changer de note ;
On bientôt avec la ſote
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en Muſique.
Outre qu'avec plaiſir les tons ſont variés,
Les Paroles & l'Air ſont ſi bien mariés,
Qu'il ſemble qu'on ait fait, ſans préceptes frivoles,
Les Paroles pour l'Air, & l'Air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un ſecond couplet,
J'en ſuis ſûr.

CECILE.

Le plaiſir en ſeroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuſer rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second Couplet.

Avant le temps des frimats
Dans une grotte champêtre,
De ſes plus charmans appas
Elle me faiſoit le maître :
Et je prétens dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bientôt avec la ſote
J'enverrai paître l'Amour.

Hé bien ! que vous en ſemble ?

ORONTE.

Il eſt beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps preſſe.

ORONTE.

Il eſt vrai. L'avez-vous tout noté,
Monſieur ?

LE MARQUIS.

Assûrement. Et de plus cacheté.

Il montre le paquet, & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la Renommée.

Mon Air aura pour lui des appas éclatans,
Adieu, mon cher.

SCENE V.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MONSIEUR, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des Conseillers surnommés Gardenotes.

ORONTE *à Merlin.*

Va chercher un Notaire, & reviens promptement.

Brigandeau paroît.

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En Robe ?

MERLIN.

C'eſt ainſi qu'ils ſont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE *à Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

Mr BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je ſuis Procureur, Dieu merci:
Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire eſt ce qu'on perſecute:
Et elle eſt aujourd'hui la licence des mœurs,

Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur,
Pour un Corps si célébre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous sçavons de l'Auteur qui mit la piece au jour,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma Communauté par ma voix vous conjure,
D'en instruire Paris dans le premiere Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

Mr Sangsue parois.

ORONTE.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

Mr BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

Mr BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

MR SANGSUE, MR BRIGANDEAU, ORONTE, MR DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr SANGSUE *à Oronte.*

MONSIEUR, votre très-humble & très-obéïssant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

Mr SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends sur ce point grace de tout mon cœur.

Mr SANGSUE.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, Monsieur.

Mr SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne,
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet. . . .

Mr BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien. . . .

Mr SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

Mr BRIGANDEAU.

Vous ?

Mr SANGSUE.

Oui.

Mr BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

Mr SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur,
Est pour le Demandeur & pour le Défendeur :
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la sourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les Appellans & pour les Intimés,

Et ſçavent les forcer par divers ſtratagémes,
A ſe manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

Mr SANGSUE.

Et quand dans cette Piéce on voit un Procureur,
Qui trouve le ſecret de voler un Voleur,
Di-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr BRIGANDEAU.

Et quand un Scelerat, qui l'eſt avec excès,
Moyennant penſion éterniſe un procès,
De qui veut-on parler ? Di-le-moi, ſi tu l'oſes.
Ce n'eſt qu'au Parlement où ſont ces grandes cau-
ſes.

Mr SANGSUE.

Lorſque d'un Chapelier on attrape un Chapeau,
Et que d'un Patiſſier on excroque un gâteau;
Ne m'avoueras tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'eſt un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

Mr BRIGANDEAU.

C'eſt à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point ſi peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monſieur dire ce que j'en croi:
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

Mr SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg faint Antoine,
Eft-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du Hautbois.

Mr BRIGANDEAU.

Et tes quatre maifons du quartier Quinquempoix :
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du fang de tes Cliens elles font cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur conftruction,
Qui ne te coute au moins une vexation :
Et quand tu feras mort ces honteux édifices,
Publieront après toi toutes tes injuftices.

Mr SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un memoire de frais,
Penfa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à fept cens trente livres ;
Et ton papier volant tel que tu le delivres,
Etant vû de Meffieurs, trois des plus apparens,
Réduifirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te paffoient cent fols contre leur confcience.

Mr BRIGANDEAU.

Et l'hyver précedent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?

Tu pris quinze cens francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh, Messieurs ! il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les véritez.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sçais, Messieurs, quel dessein vous améne.
Votre voyage ici n'aura pas été vain.
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entens qu'on me discerne,
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

Mr SANGSUE.

Bon.

Mr BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sçait, Monsieur, de quel air je m'acquitte....

ORONTE.

Je prétens vous traiter selon votre mérite :

Laissez-moi faire. Hé bien ! vous avez tout oui ?

Mr DE BOISLUILANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joye infinie.

SCENE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE.

BEAUGENIE.

Serviteur à l'illustre & belle Compagnie.
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur ? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme ſi belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'eſt un effort d'eſprit, mais ſi rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme qui jadis cauſa tant de vacarme ;
Fit verſer tant de ſang ; ouvrit tant de tombeaux ;
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux ;
Et fut cauſe qu'Oedipe eut la douleur amere,
De faire des enfans à Madame ſa Mere :
Cette Enigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être ſans complaiſance.
Ecoutez.

Je ſuis un inviſible Corps,
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échaper j'use d'adresse ;
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces Vers là me semblent bien tournez.

CECILE.

Je brûle de sçavoir ce que c'est.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere, ou de bonne fortune,
Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monsieur ?

Mr DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois *gratis* au moins un siecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entens, ni je ne veux l'entendre.
C'eſt du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas ?

CECILE.

Non. Qu'eſt-ce ?

BEAUGENIE.

C'eſt un vent échapé par en bas.
Vous vous regardez tous, & j'en ſçais bien la cauſe.
Tous ceux qui l'ont ouie ont fait la même choſe.
Sur un ſujet ſi foible un ouvrage ſi beau,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir ſi les Vers quadrent à la matiere,
Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere,

Je ſuis un inviſible Corps.
Qui de bas lieu tire mon être :
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Eſt-il rien de plus juſte & de mieux rencontré ?
Jamais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré ?
Il ſemble que ce Vent ait de la connoiſſance,

Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette Enigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre Enigme.

BEAUGENIE.

Peste !
Je le sçais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échaper j'use d'adresse;
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t-on rien vû de tel ?
Qu'est-il de plus coulant & de plus naturel ?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude experience:
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.
Et je suis étonné, quand je songe à cela,

Comment

Comment l'esprit humain peut aller jusques-là.
Je vais recommencer. ...

ORONTE.

Non ; je vous en supplie ,
Nous avons de vos Vers la mémoire remplie :
Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE.

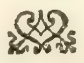
La Nature prudente eut soin d'en faire choix ;
Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugenie.
Je vous laisse l'Enigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude, & vantez ses appas.
Les Vers en sont si beaux, la matiere si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez ; vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGENIE

Adieu ; je me retire, & je vous laisse en paix.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire,
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

Mr DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN.

MELEAGRE.

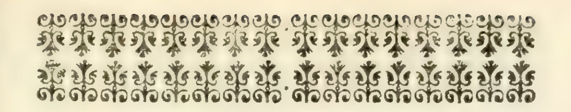
TRAGÉDIE

EN VERS LYRIQUES.

PERSONNAGES du Prologue.

LE DESTIN.
LES PARQUES.
THEMIS.
MINERVE.
MERCURE.
AMOURS.
GRACES.
JEUX.
PLAISIRS.
CHŒUR, &c.

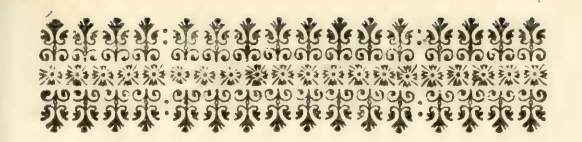




ARGUMENT.

CE Sujet eſt tout entier dans le huitiéme livre des Metamorphoſes d'Ovide. Althée, femme d'Œnée, Roy de Calidon, au moment de la naiſſance de Meleagre, ſon fils, apperçut les Parques qui décidoient de la durée de ſa vie ; & leur ayant demandé ſi le cours en ſeroit long, elles lui répondirent qu'elle ne dureroit ni plus ni moins qu'un Tiſon qui brûloit alors; dont cette mere fut ſi touchée qu'elle ſe ſaiſit promptement de ce Tiſon fatal, l'éteignit, & le conſerva précieuſement. Il arriva dans la ſuite du temps qu'Œnée, pere de Meleagre, ayant rendu graces à tous les Dieux d'une récolte abondante, oublia uniquement Diane. Cette Déeſſe fut ſi offenſée de ce mépris, qu'elle envoya un Sanglier horrible ſur les terres de Calydon, qui pendant aſſez long-temps y fit de ſi grands ravages que toute la Grece aſſembla ce qu'elle avoit de plus vaillans Princes pour délivrer ce malheureux pays d'un monſtre ſi dangereux. Atalante, fille

de Jasius, Roy d'Arcadie, qui n'avoit rien des foiblesses de son sexe, fut de la partie ; & même ce fut elle qui blessa la premiere le Sanglier. Meleagre qui en étoit éperduement amoureux, ayant achevé de tuer le Monstre, lui en présenta la dépouille ; mais Agenor & Toxée, tous deux Oncles de Meleagre, & freres d'Althée, en furent si jaloux qu'ils la lui ôtérent. Leur insolence ne demeura pas sans punition : Meleagre outré de l'affront qu'ils avoient fait à sa Maitresse, les tua tous deux ; & Althée étoit au Temple, où elle remercioit les Dieux de la victoire de son fils, lorsqu'on lui apprit la mort de ses freres. Elle changea à l'instant ses vœux en imprécations, & s'abandonna toute entiere à la rage qui la possedoit. Il ne lui importe à quel prix elle appaise les Manes de ses freres ; & son fils coupable de leur mort est un monstre à ses yeux, plus effroyable que celui qu'il a vaincu. Elle n'hesita point sur la résolution qu'elle avoit à prendre. Le Tison qu'elle avoit en son pouvoir lui offrit de quoi satisfaire sa vengeance ; & après plusieurs combats, qu'elle ne put refuser à la nature, elle abandonna aux flammes ce Tison funeste, où étoit attachée la vie de son fils, qui diminuoit à mesure qu'il se consumoit, & qui finit entierement lorsqu'il n'en resta plus aucune étincelle.



PROLOGUE.

LE DESTIN, LES PARQUES, THEMIS, MINERVE, MERCURE, AMOURS, GRACES, JEUX, PLAISIRS, CHŒUR, &c.

LE DESTIN.

MON pouvoir abſolu, que reſpectent les
Dieux,
S'étendoit autrefois ſur la terre & ſur l'onde ;
La Paix, ce bien délicieux,
Qui de mille autres biens eſt la ſource féconde,
Ne deſcendoit jamais des cieux
Sans avoir conſulté ma ſageſſe profonde.
Mais un Héros laborieux,
Qui voit tout de ſes propres yeux ;
Un Heros qu'en tous lieux la Victoire ſeconde,
A briſé du Deſtin le joug imperieux :

Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Destin du monde,

CHŒUR.

Un Heros qu'en tous lieux la Victoire seconde,
A brisé du Destin le joug imperieux ;
Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Destin du monde.

THEMIS & MINERVE.

Parques, qui filez ses jours,
Accomplissez notre envie ;
De son auguste Vie
Eternisez le cours.
Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il soit maître des Parques
Aussi-bien que du Destin.

LE DESTIN, LES PARQUES, MERCURE, *& tout le reste des Acteurs.*

Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il soit maître des Parques,
Aussi-bien que du Destin.

THEMIS.

C'eſt de tous les Héros le plus infatigable :
En quelque lieu qu'il ſoit j'en ſuis inſéparable ;
Je marche à ſes côtés contre ſes ennemis.
Où manque la juſtice il ne voit point de gloire ;
Et ſous ſes étendars Bellone & la Victoire
Suivent les ordres de Themis.

MINERVE.

Quoi que faſſe ce Prince, adoré de la terre,
Les plus hautes vertus ne le quittent jamais ;
Si ſa juſtice fait la guerre,
Sa clémence donne la paix.
Sans ceſſe au bien public ce Héros s'abandonne :
Il careſſe Minerve au défaut de Bellone ;
Et depuis que des Arts on le voit le ſoutien,
Il n'a beſoin du ſecours de perſonne,
Et par tout l'univers on a beſoin du ſien.

MERCURE.

Venez, Jeux, Plaiſirs & Graces,
Accourez, tendres Amours,
Qui laiſſez preſque toujours
Par-tout où vous paſſez de dangereuſes traces :
Pour célébrer le retour de la Paix,
Chantez, danſez ; le Deſtin vous l'ordonne ;

Et par vos ſoins méritez les bienfaits
Du Héros qui vous la donne.

MINERVE & THEMIS.

Charmante Paix qu'on vous rend de juſtice
Lorſque de tous les biens on vous croit le plus doux,
Mais comment voulez-vous, hélas! qu'on en jouiſſe,
Puiſque vous ramenez les Amours avec vous?
Contre les plus inſenſibles
Ils lanceront mille traits:
Il n'eſt point de cœurs paiſibles,
Quand l'Amour en eſt ſi près.

UN SUIVANT DU DESTIN.

O l'heureux ſort d'être aimé quand on aime!
Et qu'il eſt doux de l'éprouver ſoi-même:
Que de plaiſirs on goûte à tous momens!
Tendre jeuneſſe,
Aimez ſans ceſſe:
Mille enjoûmens
Rendront vos jours charmans:
Quand on s'engage
Dans le bel âge,
O l'heureux ſort d'être toujours amans:

Il faut aimer, ou renoncer à vivre ;
Jamais penchant ne fut plus doux à ſuivre ;
Les jeunes cœurs ſont faits pour les amours ;
Si l'on ſoûpire
Sous leur empire,
Ils ont toujours
D'agréables retours :
Juſques aux larmes
Tout a des charmes ;
Il faut aimer pour avoir de beaux jours.

CHŒUR DE GRACES.

La Paix a beaucoup de charmes ;
Pour avoir de beaux jours
Elle eſt d'un grand ſecours :
Mais ſa tranquillité ne vaut pas les allarmes
Que cauſent les Amours.

DEUX GRACES, ET UN PLAISIR.

Sans l'Amour, les Plaiſirs, & les Jeux,
Il eſt bien mal aiſé d'être heureux :
Sans les Jeux, les Plaiſirs, & l'Amour
Que fait-on tout le jour ?
Les momens
Sont des ans
Fatigans,
A nos ſens

Languiſſans :
Du Deſtin en courroux
Nous ſentons tous les coups ;
Maux, chagrins, ſoins, dégoûts ;
Et les biens les plus doux
Ne ſont pas faits pour nous.

LE DESTIN.

De ces amuſemens interrompons la ſuite.



Pour divertir un Conquerant
Sous qui toute la terre un jour ſera réduite,
Il faut un Spectacle ſi grand
Qu'un Dieu même en ait la conduite.

MERCURE.

J'accepte avec plaiſir ce glorieux emploi.
Vous touchez de mon cœur l'endroit le plus ſenſible.
Pour divertir les ſoins d'un ſi grand Roi,
Je ne ſçais rien d'impoſſible.
Je vais dans un moment retracer à ſes yeux,
Le ſort d'un jeune Prince iſſu du ſang des Dieux ;
Qui des plus grands Héros avoit toutes les marques ;
S'il n'eut jamais eu d'amour,

Jamais le courroux des Parques
N'eût pû le priver du jour.

LE DESTIN.

Hâtez-vous de donner un Spectacle à la terre,
Qui n'ait point eu d'égal, & qui n'en ait jamais.
Joignez aux doux chants de la Paix
Les bruyans concerts de la Guerre.
Divertissez un Roy sur qui seul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur se fonde :
Il prend de si grands soins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

CHŒUR.

Divertissons un Roy sur qui seul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur se fonde :
Il prend de si grands soins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

LA NUIT.

BORE'E.

Plusieurs ASTRES MALINS.

DIANE.

L'AURORE.

ŒNE'E, Roy de Calydon.

ALTHE'E, Femme d'Œnée.

MELEAGRE, Fils d'Œnée, & d'Althée, Amant d'Atalante.

ATALANTE, Fille de Jasius, Roy d'Arcadie.

HESIONE, Niece d'Althée, & Fille de Toxée.

TOXE'E, Frere d'Althée.

BACCHUS & sa suite.

PAN & sa suite.

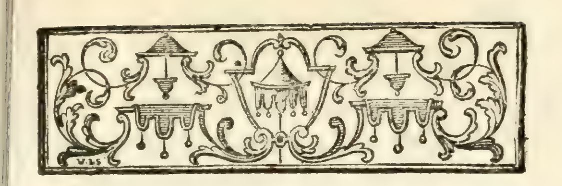
CERE'S & sa suite.

NYMPHES.

BERGERS.

GRECS, &c.

La Scéne est Calydon, Ville d'Ætolie.



MELEAGRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Nuit, & dans le fond l'on voit la Lune qui éclaire, & qui marche imperceptiblement.

LA NUIT, BORE'E.

BORE'E.



NUIT, si favorable aux tranquilles amours,
Prolonge un peu ton cours.
Aux plaisirs innocens ta présence est plus chere

Que l'éclat des plus beaux jours :
C'est toi qui du repos es la paisible Mere.
O Nuit, si favorable aux tranquilles amours,
Prolonge un peu ton cours.
Diane, que tu vois briller sur l'Hemisphere,
Avant le retour de son frere
A besoin de ton secours.

Du Roy de Calydon l'injurieuse offrande
Lui cause une douleur si grande,
Qu'au souvenir fatal de ce mortel affront
Le Sanglier affreux, plus craint dans cette terre
Que la faim, la peste & la guerre,
N'offre pas à sa haine un secours assez prompt.

Quoi que sa rage
Mette en usage
Pour la venger d'un si cruel outrage,
Les vœux qu'elle a formés ne sont pas satisfaits :
Son inflexible courage
Pour achever son ouvrage
Veut de plus sanglans effets.

LA NUIT.

Je sçais quelle raison rend Diane allarmée.

Le Soleil qui la ſuit doit amener le jour
Où toute la Grece eſt armée,
Pour rétablir le calme en ce triſte ſéjour.
Meleagre, Jaſon, Caſtor, Pollux, Theſée,
Les uns des demi-Dieux, les autres des Heros,
Trouveront une voye aiſée
D'y faire revenir la joye & le repos.

BOREE.

S'ils oſent s'en flater leur eſperance eſt vaine:
La Déeſſe offenſée eſt puiſſante en ces lieux.
Eh! que peut la valeur humaine
Contre la puiſſance des Dieux!

LA NUIT.

Eh! ſied-il bien aux Dieux d'en uſer de la ſorte,
Et de pouſſer un malheureux à bout!

BOREE.

Que leur importe!
Ils ſont au deſſus de tout.

Les Puiſſances du ciel, & celles de la terre,
Qu'on doit craindre en toute ſaiſon,
Quand il leur plaît ont en main le Tonnerre
Pour impoſer ſilence à la raiſon.



Mais Diane occupée à fournir sa carriere,
M'a fait doubler le pas,
Pour t'avertir que sa lumiere
Dans un moment doit s'éteindre ici bas.

Pour rendre sa vengeance affreuse,
Et répandre en ces lieux les maux les plus cuisans,
Voici la troupe dangereuse
De tous les Astres malfaisans.

SCENE II.

LA NUIT, BORE'E, *Plusieurs* ASTRES MALINS *chantans*, *Plusieurs* ASTRES MALINS *dansans*, CHŒUR DES ASTRES.

UN ASTRE MALIN.

DESTINE' par les Dieux pour annoncer au monde
Leur redoutable courroux,
Je fais mon plaisir le plus doux

D'être de tous les maux une source féconde :

Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

UN ASTRE MALIN.

Quand je vois deux Etats dans une paix profonde,
Je sens d'un dépit jaloux
Les plus épouvantables coups ;
Et je n'ai de plaisir qu'où le malheur abonde.
Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

DEUX ASTRES MALINS.

Servons la colere
Du Ciel tout-puissant ;
Qui peut lui déplaire
N'est point innocent.

Que les meutres, les perfidies,
Les déluges, les incendies,

Et s'il se peut encor des malheurs plus cruels,
Vengent le mépris des autels.

LA NUIT.

J'apperçois la Déesse.
A son auguste aspect,
Moderez votre allegresse
Pour montrer votre respect.

SCENE III.

DIANE, LA NUIT, BORE'E, LES ASTRES MALINS, CHŒUR.

BORE'E *à Diane.*

POUR remplir vos désirs tout me paroit facile :
Mais, Déesse, apprenez-moi
A quoi je vous suis utile.
Eole qui des Vents est l'impetueux Roi
Ne veut point qu'on soit tranquille ;
Et de tous ses sujets j'ai le premier emploi.
C'est moi qui dans les airs
Excite tant d'orages ;

C'eſt moi qui ſur les mers
Cauſe tant de naufrages ;
C'eſt moi qui par mes tourbillons
Dérobe aux laboureurs l'eſpoir de leurs ſillons.

UN ASTRE MALIN.

A venger votre affront tous les Aſtres conſpirent ;
Votre juſte courroux nous peut tout ordonner.
Nous ſommes prêts d'empoiſonner
L'air que vos ennemis reſpirent.
Mais hâtez le moment fatal
Où doit commencer leur diſgrace :
Je languis dans une place
Où je ne fais point de mal.

DIANE.

Allez, troupe fidéle ;
Courez en ma faveur ſignaler votre zéle.
Que Borée agite les airs,
Pour faire differer la Chaſſe où l'on s'apprête.
Et vous, Aſtres malins, que rien ne vous arrête,
Aſſemblez plus de maux qu'on n'en ſouffre aux enfers ;
Et formez-en une tempête
Dont frémiſſe tout l'univers.

Borée s'envole, & les Aſtres malins vont en-

noncer les malheurs que doit causer la vengeance de Diane.

SCENE IV.

DIANE, LA NUIT.

LA NUIT.

L'Aurore va bientôt renaître,
Son retour doit nous séparer :
Jamais en même lieu l'on ne nous voit paroître,
D'abord qu'elle se montre, il faut me retirer.
Mais lorsque tout se prépare
A servir votre courroux,
Avant qu'elle nous sépare,
Que puis-je faire pour vous ?

DIANE.

Va trouver de ma part la malheureuse Envie
Qui se ronge elle-même en son affreux séjour :
Fais-la venir en cette Cour
Avec toute l'horreur qui l'a toujours suivie.
La fureur que je sens ne peut être assouvie,
A moins qu'elle ne m'aide à finir ce grand jour.

LA NUIT.

Jamais à la vertu les Dieux ne font la guerre,
Et de votre courroux Meleagre eſt exempt:
Ce Prince généreux eſt le plus beau préſent
Que le ciel ait fait à la terre.
C'eſt un aſtre naiſſant adoré de ſa Cour,
Qui par-tout ſur ſes pas fait marcher la Victoire.
Et de qui les ſoupirs ſeroient tous pour la gloire,
Si l'on ſe diſpenſoit d'en donner à l'amour.

DIANE.

Plus il eſt magnanime,
Plus il eſt en danger:
Je ne veux point me venger
Sur une indigne victime:
L'autel que par mépris on vient de négliger,
En veut une exempte de crime.

Mais les Bergers d'alentour,
Suivis des Nymphes de Flore,
De la charmante Aurore
Annoncent le retour.
Pour hâter ma vengeance
Fais ce que je t'ai dit.

LA NUIT.

Vous commandez, il ſuffit,

Mon zéle vous répond de mon obéissance.

L'Aurore descend, & répand peu à peu sa lumiere sur le Théâtre.

Diane & la Nuit se retirent.

SCENE V.

DEUX BERGERS *affligés*, CHŒUR DE NYMPHES, CHŒUR DE BERGERS.

DEUX BERGERS *affligés.*

Belle Aurore, qui de vos pleurs
Arrosez le sein de la terre,
Le ciel depuis long-temps nous déclare la guerre,
Ne vous lassez-vous point d'éclairer nos malheurs ?

Quand de notre parti les Immortels se rangent,
Qu'ils nous assistent foiblement !
Et lorsqu'une fois ils se vengent,
Qu'ils se vengent cruellement !

LE

LE CHŒUR.

Quand de notre parti les Immortels ſe rangent,
Qu'ils nous aſſiſtent foiblement !
Et lorſqu'une fois ils ſe vengent,
Qu'ils ſe vengent cruellement !

SCENE VI.

L'AURORE *dans un Char*, BERGERS, NYMPHES.

L'AURORE.

SI le Monſtre cruel qui vous pourſuit toujours,
Eſt l'unique ſujet qui cauſe votre peine,
Le Ciel à vos malheurs promet un prompt ſecours ;
Le jour que je vous ramene
Eſt le dernier de ſes jours.

L'Aurore s'en va, & laiſſe les Nymphes, & les Bergers dans une ſi grande joye de ce qu'elle leur vient d'apprendre, qu'ils l'expriment tous par des danſes agréables, & par les paroles ſuivantes.

TOUS ENSEMBLE.

Ciel ! quelle heureuſe nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !
Que nous en ſommes contens !
Qu'à l'envi chacun ſe preſſe
De montrer ſon allegreſſe
Par des tranſports éclatans.
Ciel ! quelle heureuſe nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !
Que nous en ſommes contens !

UN BERGER.

Nos mauvais jours ſont paſſés,
On fait ceſſer nos allarmes :
Amours, qu'on avoit chaſſés
Ramenez ici vos charmes ;
Venez eſſuyer les larmes
Des yeux qui nous ont bleſſés.



Déſormais que les Zephyrs
Viendront rafraîchir nos plaines,
Ne pouſſons plus de ſoûpirs
Que pour d'amoureuſes chaînes ;
Le ciel qui finit nos peines
Recommence nos plaiſirs.

DEUX BERGERES.

Nous ne ſommes plus à plaindre,
Nos maux vont finir leur cours :
Nos Bergers ſans ſe contraindre
Nous pourrons voir tous les jours ;
Nous n'avons plus rien à craindre,
Que de nouvelles amours.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente les superbes Jardins de Calydon, où Diane avoit un magnifique Temple.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E, HESIONE.

ALTHE'E.

Ne vous obstinez point à vous trahir vous-même ;
Meleagre est mon fils, & doit suivre mes loix :
Cet ingrat, qui pour vous eut un amour extrême,
Me doit le jour plus d'une fois.

HESIONE.

Charmé de tant d'appas quelles loix peut-il suivre ?
Il est vrai qu'à vos soins il doit plus que le jour :

Sans vous presqu'en naissant il eût cessé de vivre ;
Mais sont-ce des raisons qu'examine l'amour.

ALTHE'E.

C'est un amour qui se doit taire
Puisque je ne l'approuve pas.

HESIONE.

Il le devroit ; mais, helas !
L'amour fait-il toujours tout ce qu'il devroit faire ?

ALTHE'E.

Je vous ai de son sort confié le secret.
Ce Fils, qui m'est si cher, ignore que les Parques,
Qui de leur cruauté laissent par-tout des marques,
Lui souffrent la vie à regret.
Il ne sçait pas qu'à sa naissance
Elles étoient d'intelligence
Pour lui ravir le jour avant qu'il le pût voir.
Quand du Tison fatal il sçaura le mystére,
Atalante à son cœur fût-elle encor plus chere,
Il consultera son devoir.

HESIONE.

Il m'avoit promis, l'infidéle,
De ne rompre jamais une chaîne si belle,
Et de perdre le jour avant que de changer :

Cependant le cruel me quitte.
Helas ! pour m'en venger s'il faut que je l'imite,
Que ma vengeance eſt en danger !

ALTHE'E.

Quoi que le dépit entreprenne
Pour ſe venger d'un inconſtant,
On voit toujours d'un œil content,
Un captif que l'amour ramene.

SCENE II.

LE ROY, ALTHE'E, HESIONE, SUITE.

LE ROY.

Pour aller attaquer le Monſtre furieux
Qui déſole ces lieux,
Des Princes aſſemblés la troupe eſt toute prête :
Sur leurs fronts belliqueux brille un noble courroux ;
Et ce qui m'a touché d'un ſpectacle ſi doux,
Meleagre marche à leur tête
Qui les efface tous.

A Heſione.

Mais Princeſſe charmante,
Je croirois outrager le ſexe d'Atalante,
Si je ne publiois l'éclat de ſes appas:
Tout le peuple charmé de ſa beauté naiſſante,
Pour la voir plus long-temps accompagne ſes pas;
Elle ſurprend, ravit, enchante;
Et joint à ſes attraits une grace engageante,
A quoi l'on ne réſiſte pas.

HESIONE.

Quel ſupplice pour une Amante!
Mais, ô Dieux! Meleagre en ce lieu la conduit.
Que de cœurs ſes charmes captivent!
Elle a mille amans qui la ſuivent:
Je n'en avois qu'un, il me fuit.



SCENE III.

MELEAGRE, LE ROY, ALTHE'E, HESIONE, ATALANTE, TOUS LES PRINCES GRECS, CHŒUR DE GRECS, SUITE.

MELEAGRE.

SEIGNEUR, de ces Héros l'ardeur impatiente,
Ne peut voir plus long-temps leur valeur languiſſante ;
C'eſt trop laiſſer oiſifs leurs bras victorieux :
Pendant que je vous ſollicite
A vouloir conſentir au repos de ces lieux,
Nous perdons des momens dont le Monſtre profite,
Et dont on eſt comptable aux Dieux.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

Grand Roy, dont les vieux ans trahiſſent la vaillance,
Vous ſçavez par experience

Que le ſupplice des Héros
Eſt de languir dans le repos.
Un nom ſi fameux que le vôtre
Eſt ſûr de l'immortalité :
Offrez-nous un moyen de tranſmettre le nôtre
A la poſterité.

CHŒUR DE GRECS.

Offrez-nous un moyen de tranſmettre le nôtre
A la poſterité.

ATALANTE *au Roy.*

Seigneur, puis-je à mon tour....

LE ROY.

Non, divine Princeſſe,
Je n'expoſerai point votre heureuſe jeuneſſe
Aux périls d'un combat dont je pâlis d'effroi.
L'Amour qui dans vos yeux fait régner tant de charmes,
Ne vous donne de telles armes,
Que pour aſſujettir les cœurs ſous votre loi.

ATALANTE.

Je mépriſe l'éclat dont tout mon ſexe brille ;
Mes Dards, mes Javelots ſont mes plus chers appas.
Quoi ! faut-il pour être fille

Que l'on n'ait ni cœur ni bras!

De la raiſon naiſſante à peine eus-je l'uſage,
Que parmi les forêts j'eſſayai mon courage;
Pour habiter les bois j'abandonnois la Cour:
En épuiſant mes traits ſur des Bêtes cruelles,
Mon cœur ſauvage comme elles
Evitoit ceux de l'amour.

MELEAGRE.

Perſonne n'échape
Aux traits de l'Amour:
Il attrape
Et frape
Chacun à ſon tour.

ALTHE'E.

Il n'eſt rien qui ne céde à ſon pouvoir ſuprême;
Des plus grands cœurs du monde il trouble le repos:
Mais un Héros, quand il aime,
Ne doit aimer qu'en Héros.

HESIONE.

Quelque doux que l'Amour puiſſe être,
Heureux qui ſans le connoître
Paſſe de tranquilles jours!

En naiſſant il charme ;
Plus grand il allarme ;
Et ne dure pas toujours.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

Au Roy.

Seigneur, plus votre ame chancele,
Plus vous ſoupçonnez notre zéle,
Ou doutez de notre valeur.

LE ROY.

Hé bien ! partez, troupe invincible,
Allez d'un Monſtre horrible
Avancer le malheur.
A beau coup de valeur joignez beaucoup d'adreſſe :

A Atalante.

Sur-tout, adorable Princeſſe,
N'augmentez point notre douleur.

Le Roy, Althée, & Heſione ſortent.



SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR.

DEUX PRINCES GRECS.

A Cet aveu plein de charmes
Aux armes, Amis, aux armes;
Eprouvez vos Javelots,
Et faites voir un prélude
Du combat ſanglant & rude,
Qui va dans ces climats rétablir le repos.

Les Grecs pour s'animer à combattre le Sanglier, eſſayent leurs armes, & font une Entrée de Combattans, pendant que Caſtor & Theſée chantent ſur le même air de l'Entrée.

CASTOR & THESE'E.

Courez à la gloire,
Généreux Guerriers;
Et méritez que l'Hiſtoire
Prenne ſoin de vos lauriers.
Pouſſez,

Percez,
Terrassez,
Fracassez,
Et jamais ne vous lassez.
Voyez sans terreur
Toute l'horreur
Que peut répandre la fureur,
Que les coups
Qui tombent sur vous,
Redoublent votre courroux.
Après la Victoire
Tous les maux sont doux.

SCENE V.

LE GRAND PRESTRE DE DIANE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR DES GRECS.

LE GRAND PRESTRE.

INTERROMPEZ un combat si prophane;
Ce lieu terrible & saint veut un profond respect:

C'eſt le Temple de Diane,
Fremiſſez à ſon aſpect.

Vous aurez ſur le Monſtre une victoire aiſée ;
Mais que de maux, hélas!
Vont ſuivre ſon trépas,
Si Diane n'eſt appaiſée.

Uniſſons-nous
Pour calmer ſon courroux.

TOUS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, uniſſons-nous,
Pour calmer ſon courroux.

LE GRAND PRESTRE.

Diane ! ... Juſte Ciel, je ſens trembler la terre !
Quels éclairs ! Quels vents ! Quel tonnerre !
On ne voit dans les airs que des torrens de feux :
Ce qui s'offre à mes yeux n'a jamais eu d'exemple ;
Mais peut-être eſt-ce dans ſon Temple
Que la Déeſſe attend nos vœux.
Entrons....

A peine le Prêtre eſt-il entré que le Temple tombe & fait un fracas épouvantable.

MELEAGRE.

Que vois-je! ô Ciel, que Diane eſt
cruelle!

Aux Grecs.

Amis, portez au Roy cette triſte nouvelle.
Obſervez de ſon cœur les mouvemens ſecrets;
Je vous ſuivrai de près.

SCENE VI.

MELEAGRE, ATALANTE.

MELEAGRE.

VOus me fuyez, belle Atalante!
Helas! pourquoi me fuyez-vous?
Vous voyez que du ciel la fureur éclatante. . . .

ATALANTE.

Eſt-il en mon pouvoir d'appaiſer ſon courroux?

MELEAGRE.

Helas!

ATALANTE.

Expliquez-vous.

MELEAGRE.

Je vous crains.

ATALANTE.

Vous, me craindre ?

MELEAGRE.

Depuis que vos beaux yeux brillent dans cette Cour,
On ne m'a point oui ſoûpirer, ni me plaindre :
A leur premier aſpect je conçûs un amour
Que toute ma raiſon ne m'a pû faire éteindre ;
Je l'ai contraint juſqu'à ce jour ;
Mais je ne puis plus le contraindre.

ATALANTE.

O Ciel ! que m'avez-vous appris ?

MELEAGRE.

Je fais à vos appas une mortelle injure :
Je leur offre un Captif inconſtant & parjure,
Qui doit attirer vos mépris.
Malgré ma trahiſon Heſione eſt fidelle ;
Ce que je ſens pour vous, je l'ai ſenti pour elle ;
Pendant que je l'aimai, je l'aimai tendrement.
Enfin, je bornois mon envie
A lui ſacrifier ma vie ;
Mais l'amour qui peut tout en ordonne autrement.

ATALANTE.

Eh ! qu'eſperez-vous en m'aimant ?

Pour peu qu'à votre amour ma foiblesse réponde,
Plus coupable que vous de votre changement,
Je viole les droits les plus sacrés du monde.
Moi que l'on considere en cette auguste Cour,
En bannir la paix & l'amour :
Quelle indigne reconnoissance !
Redonnez votre cœur à son premier lien ;
Et si d'un feu nouveau j'ai causé la naissance,
Helas ! ne m'en apprenez rien,
De peur que nos désirs ne soient d'intelligence.

MELEAGRE.

M'aimeriez-vous, Princesse ? Et puis-je concevoir....

ATALANTE.

Je ne sçais pas encor ce qu'on sent quand on aime,
Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.
Par-tout où je vous vois je sens un trouble extrême,
Que j'aime mieux sentir que cesser de vous voir :
Je voudrois que le ciel vous pût rendre à vous-même
Sans offenser votre devoir ;
Je ferois mon bonheur suprême
De quelque apparence d'espoir.

Non, non, je ne sçais pas ce qu'on sent quand
on aime,
Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.

MELEAGRE.

C'est de trop de bontés honorer mon audace.
Allons: Nous touchons à l'instant
Où l'on doit commencer la chasse.
J'ignore le sort qui m'attend;
Mais de quelque péril dont le ciel me menace,
Après ce que je sçais je dois mourir content.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une Forèt fort épaisse.

SCENE PREMIERE.

HESIONE *seule.*

SOMBRE Forêt, retraite affreuse,
Asyle impénétrable à la clarté du jour,
Helas! que je serois heureuse
Si mon ame eût pû l'être aux charmes de l'amour!

Avant qu'il sçût aimer mon cœur étoit paisible:
Exempt de passions, il l'étoit de douleurs.
O Ciel! quand on devient sensible,
Qu'on se prépare de malheurs!

Elle éleve un peu sa voix, & l'on répete.

Amour. . . . . Amour.

Qu'entens-je ? Eſt-ce que l'on m'écoute ?
Non, c'eſt l'Echo ſans doute.
Echo, tout le bonheur dont mon cœur a joui,
Eſt-il évanoui ? . . . . Oui.

Voici l'endroit fatal où charmé de t'entendre,
Mon infidéle Amant ſéduiſoit ma raiſon :
N'y reviendra-t-il plus, l'ame ſenſible & tendre,
Te faire répéter mon nom ? . . Non.

O réponſe cruelle !
Je ſçais que ma Rivale a de charmans appas :
Mais avant qu'à mes loix ſon amant fût rebelle,
L'ingrat ne m'en trouvoit-il pas ?
Qui pourra de nous deux le rendre plus fidéle !
Elle.

Elle ? O Ciel ! que ce mot me va coûter de pleurs !
O toi, de mes ſoupirs ſeul dépoſitaire,
Fidéle Echo, que dois-je faire
Pour m'épargner d'inutiles clameurs ? . . . Meurs.

Et quel autre conſeil déſormais puis-je ſuivre ?
Quand d'un objet aimable on s'eſt laiſſé charmer,

Qui ne peut s'en faire aimer
Ne doit plus aimer à vivre.

Mais le bruit des Chasseurs annonce leur retour :
Cachons-leur le désordre où m'expose l'amour.

Elle se retire.

SCENE II.

JASON, L'UN DES CONDUCTEURS DE LA CHASSE, TROUPE DE CHASSEURS.

JASON.

LE Monstre a pris cette route ;
Ami, ne le manquez pas ;
De son sang à chaque pas
On rencontre quelque goute.
L'honneur d'avoir blessé ce Monstre furieux
N'est dû qu'à l'illustre Atalante ;
Le pouvoir de son bras, & l'éclat de ses yeux
La rendent par-tout triomphante.

TROUPE DE CHASSEURS.

Qu'il lui doit être doux

D'être si vaillante !
Qu'il lui doit être doux
D'être si charmante !
Qu'il lui doit être doux
De voir tout céder à ses coups !

DEUX CHASSEURS.

Que la valeur & les charmes
Font de progrès sur les cœurs !
Lorsqu'à des attraits vainqueurs
On joint le secours des armes,
Que la valeur & les charmes
Font de Progrès sur les cœurs !

SCENE III.

THESE'E, AUTRE CONDUCTEUR DE LA CHASSE, JASON, TROUPE DE CHASSEURS GRECS, TROUPE D'HABITANS DE CALYDON.

THESE'E.

Redoublez votre allegresse,
Et du bruit de vos concerts
Annoncez à l'univers

La mort du Monſtre affreux qui déſoloit la Grece.
Meleagre, ſenſible à vos juſtes douleurs,
A fini vos malheurs.

Pour célébrer la victoire,
Chantez, danſez.

CHŒUR DE CHASSEURS, ET D'HABITANS.

Chantons, danſons.

THESE'E.

Chantez, danſez: & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHŒUR DE CHASSEURS, ET D'HABITANS.

Chantons, danſons; & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

THESE'E.

Mes yeux ont vû le Monſtre étendu ſur la terre;
Son œil étincelant reſpire encor la guerre;
De ſa gueule entre-ouverte il ſort une vapeur,
Qui fait mourir l'herbe naiſſante:
Mais en vain déſormais ſa fureur épouvante;
Meleagre en eſt le vainqueur.

Pour célébrer ſa victoire
Chantez, danſez.

CHŒUR.

Chantons, danſons.

THESE'E.

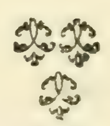
Chantez, danſez; & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHŒUR.

Chantons, danſons: & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

THESE'E ET JASON.

Que Meleagre & qu'Atalante
Puiſſent jouir tous deux d'une gloire éclatante,
Dont jamais le Deſtin n'interrompe le cours;
Et toujours amoureux, toujours l'ame conſtante,
Paſſer enſemble d'heureux jours.



SCENE

SCENE IV.

PAN, SUIVI DE FAUNES, DE SILVAINS ET DE DRIADES, THESE'E, JASON, CHŒURS DES GRECS, ET DES HABITANS DE CALYDON.

PAN.

CEs bois, où le Dieu Pan a choisi sa retraite,
Ravagés par le Monstre étoient d'affreux déserts;
Déja depuis sa défaite
Les arbres semblent plus verds;
Et des Silvains en paix la troupe satisfaite
En faveur du Vainqueur vient joindre la Musette
A la douceur de vos concerts.



SCENE V.

CERE'S SUIVIE DE NYMPHES ET DE BERGERS, PAN, THESE'E, JASON, CHŒURS DE GRECS, D'HABITANS, DE SILVAINS, DE DRYADES, &c.

CERE'S.

CERE'S dont le pouvoir rend la terre fécon-
de,
Cerès, la fertile Cerès,
Voyoit avec douleur dépouiller ses guerets,
Des biens dont tous les ans elle enrichit le mon-
de :
Mais, grace au plus grand des Guerriers,
Elle ramene ici la joye & l'abondance ;
Et par reconnoissance
Promet à sa valeur des moissons de lauriers.



SCENE VI.

BACCHUS ACCOMPAGNE' DE CORIBANTES ET DE MENADES, CERE'S, PAN, THESE'E, JASON, CHŒURS DE GRECS, D'HABITANS, DE SILVAINS, DE DRYADES, DE BERGERS, &c.

BACCHUS.

Quelle grande Victoire
Chers enfans de Bacchus !
L'intrépide Héros dont je chante la gloire ,
Nous promet des progrès qu'on aura peine à croire:
Que de Peuples soûmis ! Que de Monstres vaincus !
On comptera ses jours par des exploits insignes :
Sa valeur en tous lieux bravera les dangers ;
Et sur-tout sauvera nos Vignes
De l'avide fureur des Monstres étrangers.

BACCHUS, PAN, CERE'S, &c.

Silvains , Faunes, Dryades,

Nymphes, Bergers, Menades;
Exprimez votre joye en diverses façons;
Pendant que d'un Héros digne de notre zéle
Nous chantons le gloire immortelle,
Dansez au bruit de nos chansons.

La suite de Bacchus, de Pan, de Cerès, se réjouissent avec les Grecs & les Habitans de Caïydon, de la victoire de Meleagre, & font diverses Entrées.

DEUX DRYADES.

Amans, qui dans un lieu sombre
Cherchez le prix de vos soins,
Et ne voulez de témoins
Que l'amour, le calme & l'ombre:
Ces bois offrent leurs secours
Aux tendres vœux que vous faites;
C'est dans les sombres retraites
Que se plaisent les amours.

Après que les danses sont finies, ils se rassemblent tous pour chanter ce qui suit.

PAN.

Que jamais du Vainqueur la fortune ne change.

CERE'S.

Que son auguste nom soit célébre à jamais.

BACCHUS.

Que Bellone & la Gloire étendent ſes hauts faits
Du Couchant à l'Aurore, & du Danube au Gange.

THESE'E.

A ces lieux déſolés il rend tous leurs attraits.

JASON.

Où régnoit le déſordre il fait régner la paix.

LES HABITANS DE CALYDON.

De tous nos maux paſſés c'eſt lui ſeul qui nous venge.

PAN, ET SA SUITE.

C'eſt lui qui rend le calme aux hôtes des Forêts.

CERE'S, ET SA SUITE.

Il met en ſûreté les tréſors de Cerès.

BACCHUS, ET SA SUITE.

Il flate notre eſpoir d'une heureuſe vendange.

TOUS ENSEMBLE.

Après tant de bienfaits
Diſons à ſa louange,
Que ſi le juſte ciel écoute nos ſouhaits,
Il faut que ſous ſes loix tout l'univers ſe range.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente l'Antre de l'Envie, où rempent & sifflent plusieurs Serpens.

SCENE PREMIERE.

L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

L'ENVIE.

QUelque plaisir que mon cœur puisse avoir
Quand j'infecte quelqu'un du poison que je donne,
Je suis au désespoir
De ce qu'on me l'ordonne:
C'est obliger Diane; & je voudrois pouvoir
Faire du mal, sans obliger personne.

Parlant à sa suite.

N'importe, servons son courroux.
C'est toujours un plaisir pour nous
De causer des ennuis, des douleurs, des allarmes :
Ce plaisir, il est vrai, nous sembleroit plus doux,
Si pour cette Déesse il avoit moins de charmes :
Mais pour favoriser ses mouvemens jaloux,
Faire couler du sang, & répandre des larmes,
C'est toujours un plaisir pour nous.

CHŒUR DE L'ENVIE.

Faire couler du sang, & répandre des larmes,
C'est toujours un plaisir pour nous.

SCENE II.

DIANE, L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

DIANE.

APproche, malheureuse Envie :
Cache-moi de tes yeux le funeste poison.
Au Monstre, à qui ma haine avoit donné la vie,
Meleagre l'a ravie,

Il faut m'en faire raison.

Je ne crois pas te contraindre
Quand je t'envoye à la cour :
C'est-là, pour parler sans feindre,
Ton véritable séjour:
C'est-là que mille grimaces
Cachent mille Ambitieux :
Et plus on y fait de graces,
Plus on y voit d'Envieux.

L'ENVIE.

Dites-moi promptement ce qu'il faut que je fasse
Pour contenter votre désir:
Vous avez des attraits dont l'éclat m'embarrasse;
Plus je les apperçois, moins j'y prens de plaisir.
Si vous n'étiez immortelle,
Pour arrêter mon courroux,
Mon cœur jaloux
De vous voir si belle,
De sa fureur naturelle
Feroit un essai sur vous.

DIANE.

Fais à mes ennemis acheter leur victoire ;
Dans le cœur de Toxée insinue un poison

Qui puiſſe en un moment corrompre ſa raiſon,
Et lui perſuader qu'on lui vole ſa gloire.
Obéis ſans réplique à ce commandement.

L'ENVIE.

Je croyois recevoir un ordre plus funeſte.

DIANE.

Obéis ſeulement,
Et j'aurai ſoin du reſte.
Va dans les ſombres lieux
Y former un poiſon tel que je le demande.

L'Envie, avec toute ſa ſuite, enfonce dans les Enfers.

Et vous, affreux objets qui me bleſſez les yeux,
Diſparoiſſez; Diane le commande.

L'Antre de l'Envie diſparoît, & fait place à une autre Décoration d'Arcs de Triomphe, de Trophées, & de toutes les autres marques de victoire.



SCENE III.

DIANE.

MELEAGRE ſans doute adreſſe ici ſes pas.
De peur d'être attendrie évitons ſa préſence.
Parmi tant de plaiſirs il ne préſume pas
Qu'il vient s'offrir à ma vengeance.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, TOXE'E, CHŒUR DU PEUPLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

VIVE, vive à jamais
Meleagre, Atalante!
Leur valeur triomphante
Ramene ici la paix.

MELEAGRE ET ATALANTE.

Vive, vive à jamais.

ATALANTE.

Meleagre.

MELEAGRE.

Atalante.

TOUS DEUX.

Sa valeur triomphante
Ramene ici la paix.

ATALANTE.

Monumens somptueux de valeur & de gloire,
Couronnes, Festons & Lauriers,
Digne salaire des guerriers,
Repos, Honneurs, Plaisirs qui suivez la Victoire;
Ornemens si pompeux & si bien entendus,
Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

TOUS DEUX.

Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

THESE'E.

Peuples, venez rendre graces
A de si grands Vainqueurs:
Souhaitez que le ciel qui finit vos disgraces,
Unisse deux si grands cœurs;
Et leur donne des successeurs,
Qui puissent marcher sur leurs traces.

CHŒUR DU PEUPLE.

O Ciel ! écoute notre voix :
Joins deux cœurs que l'amour a formés l'un pour l'autre.

MELEAGRE.

Quel bonheur pour le mien de vivre ſous vos loix !

ATALANTE.

Eh ! vous eſt-il permis de diſpoſer du vótre !

CHŒUR DU PEUPLE.

O Ciel ! écoute notre voix.

ATALANTE.

Oubliez-moi, Seigneur ; la gloire vous l'ordonne.

MELEAGRE.

Un plus heureux que moi ſera-t-il votre époux ?

ATALANTE.

Après vous avoir vû, je ne verrai perſonne
Que je puiſſe aimer tant que vous.

UN PRINCE GREC.

Jeunes Amans, qui ſentez dans vos ames
De naiſſantes flammes,
Gardez-vous bien de rebuter l'amour.
Aimez lorſqu'il vous en convie ;
On ne peut en toute ſa vie
Racheter la perte d'un jour.



Dans l'heureux temps où le cœur eſt ſenſible,
Il eſt impoſſible
De réſiſter aux attraits de l'Amour.
Aimez lorſqu'il vous en convie,
On ne peut en toute ſa vie
Racheter la perte d'un jour.

On poſe la dépouille du Sanglier au milieu du Théâtre, & l'on danſe alentour.

DEUX JEUNES GUERRIERS
aux Filles de la ſuite d'Atalante.

Gardez-vous d'être inhumaines;
Uſez mieux de vos beaux ans:
Si vos amans dans vos chaînes
Trouvent leurs maux trop cuiſans,
Pour leur faire aimer leurs peines
Rendez leurs fers moins peſans.
Gardez-vous d'être inhumaines;
Uſez mieux de vos beaux ans.

DEUX FILLES *de la ſuite d'Atalante.*

Aimons, aimons, c'eſt un plaiſir extrême;
Les autres ſoins ſont des ſoins ſuperflus:
Qui fuit l'Amour quand il s'offre lui-même,
Le cherche après, & ne le trouve plus.

Heureux qui plaît quand il eſt temps de plaire !

C'eſt pour charmer que ſont faits les appas ;

Qui fuit l'Amour attire ſa colere ,

Et c'eſt un Dieu qui ne pardonne pas.

MELEAGRE *offre la dépouille du Sanglier à Atalante.*

Recevez ce tribut, Princeſſe magnanime ;

Aucun de ces Guerriers n'en paroîtra jaloux.

ATALANTE.

Pour le Victorieux ce prix eſt légitime.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

N'eſt-ce pas dire aſſez qu'il n'appartient qu'à vous ?

MELEAGRE.

Vous avez la premiere enſanglanté vos armes

Dans le flanc du Monſtre en courroux.

ATALANTE.

Vous l'avez terraſſé du premier de vos coups ,

Et des Chaſſeurs tremblans diſſipé les allarmes.

MELEAGRE.

La Victoire nous fuyoit tous ,

On ne ſçavoit quel parti prendre :

Vous ayant reconnue elle a penché vers nous.

ATALANTE.

Votre ſeule valeur l'a forcée à ſe rendre.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelque prix qu'on en doive attendre,

Généreux Meleagre
Généreuſe Atalante } il n'appartient qu'à vous.

L'Envie paſſe en l'air, & ſecoue ſon flambeau ſur Toxée.

TOXE'E.

J'ai voulu me contraindre à garder le ſilence,
Et dans ce vain débat paroître indifferent,
Pour voir à quel point d'inſolence
On oſeroit porter ce que l'on entreprend.
Et quels droits avez-vous dans l'offre que vous faites ?
Je ſuis Vainqueur comme vous l'êtes :
Et me ſuis au péril expoſé ſans effroi.

A Meleagre.

Ton crime eſt aſſez grand d'avoir quitté ma fille,
En qui plus de vertu, plus de mérite brille;
Sans ajoûter l'inſulte à ton manque de foi.

MELEAGRE.

Rendez graces, téméraire,
Au ſang qui me joint à vous;
Je vous immolerois à ma juſte colere,

Si nous n'étions unis par des liens si doux.

TOXE'E.

Loin qu'au sang dont tu sors je veuille rendre graces,
Je brise tous les nœuds qui peuvent nous unir:
Et pour répondre à tes menaces,
Je porte à mon côté de quoi les prévenir.
Signale, si tu veux, ta coupable tendresse
Envers ta chere Maitresse;
Mais cherche des présens qui dépendent de toi:
Celui que tu lui veux faire
Du plus vaillant guerrier doit être le salaire;
Et tu n'ignores pas qu'il t'est moins dû qu'à moi.

MELEAGRE.

C'en est trop, malheureux; & de ton insolence
Tu vas sentir l'effet.

Ils mettent l'épée à la main, & Meleagre tue Toxée.

CHŒUR.

Juste Ciel, quelle violence!

TOXE'E *se sentant blessé.*

Ah, Traître!

MELEAGRE.

Cette vengeance
Etoit dûe à ton forfait.

ATALANTE & LE CHŒUR.

Juſte Ciel ; quelle violence !
Meleagre , qu'avez-vous fait ?

SCENE V.

ALTHE'E, HESIONE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR, &c.

ALTHE'E *à Meleagre.*

NE vous offenſez pas ſi je ſuis la derniere
A montrer à vos yeux le plaiſir que je ſens :
Dans le rang que je tiens je devois la premiere
A tous les Immortels adreſſer de l'encens.
Quitte de ce devoir , ſenſible à votre gloire ,
Je viens de votre victoire
Vous offrir le digne prix :

Elle lui préſente Heſione.

Le Monſtre à votre Hymen a mis un long obſtacle ,
Mais enfin. . . . Juſtes Dieux ! quel funeſte ſpectacle

Se présente à mes yeux ſurpris ?

ALTHE'E & HESIONE.

C'eſt mon { Pere ! } ALTHE'E.
{ Frere ! } Ah ! mon fils, montrez-moi l'homicide.

MELEAGRE.

Il eſt devant vos yeux : c'eſt moi.

ALTHE'E & HESIONE.

C'eſt toi, Perfide !

MELEAGRE.

C'eſt moi : rien n'eſt plus conſtant ;
Je me ſuis rendu juſtice :
Je devois à ma gloire un ſi grand ſacrifice ;
Et tout autre en ma place en auroit fait autant.

SCENE VI.

HESIONE, ALTHE'E.

EST-IL une douleur plus ſtupide, & plus grande !
Mes yeux ſaiſis d'effroi me refuſent des pleurs :
Et j'en obtiens, helas ! plus que je n'en deman-

Lorsqu'il n'en faut donner qu'à de foibles douleurs.
Quel coupable silence ! ô devoir ! ô nature !
Quoique souffre mon cœur il ne peut soûpirer.
Ah ! je m'apperçois bien par les maux que j'endure,
Que les grandes douleurs n'ont jamais sçû pleurer.

ALTHE'E & HESIONE.

Appaisons une ombre si chere ;
Ne laissons point languir notre ressentiment.

<table><tr><td rowspan="2">Mon</td><td>Pere</td><td rowspan="2">étoit votre</td><td>Frere ;</td></tr><tr><td>Frere</td><td>Pere ;</td></tr></table>

Le crime qu'on vient de faire
Nous en prive également.
Appaisons une ombre si chere ;
Ne laissons point languir notre ressentiment.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

Le Théâtre représente un Temple, où l'on a érigé un magnifique Tombeau à Toxée.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E *tenant une Urne.*

CENDRES, qu'avec respect ma douleur considere,
Précieux restes de mon frere,
Faites-moi souvenir de mon triste devoir.
Hesione en secret déplore sa misere;
Elle n'ose en ce lieu montrer son desespoir:
Sa douleur me paroît sincere;
Mais elle a plus d'amour qu'elle n'en croit avoir
Pour l'ingrat qui la désespere;
Et je veux la venger de la mort de son pere,
Avant qu'elle ait le temps de ne le plus vouloir.

En vain pour calmer ma colere
Avec empreſſement le Roy cherche à me voir;
Plainte, menace, priere,
Rien ne me peut émouvoir.
Si ma tendreſſe de mere
Sur mon cœur chancelant prenoit trop de pouvoir,
Cendres, qu'avec reſpect ma douleur conſidere,
Précieux reſtes de mon frere,
Faites-moi ſouvenir de mon triſte devoir.

SCENE II.

LE ROY, ALTHE'E.

LE ROY.

VOus verrai-je toujours les yeux baignés de larmes?
Et la grace d'un fils qui finit nos allarmes
Eſt-ce un bien que votre époux
Ne puiſſe obtenir de vous?
Je ſçais quelles raiſons votre douleur m'oppoſe;
Mon fils à votre frere a fait perdre le jour;
Mais l'amour en eſt la cauſe;

Eſt-on maître de ſoi quand on a de l'amour?

C'eſt votre ſang qui l'anime;

De ſon emportement perdez le ſouvenir:

Si l'amour lui coûte un crime,

Eſt-ce à vous à l'en punir?

ALTHE'E.

Ah, mon fils!

LE ROY.

Ce ſoûpir lui promet-il ſa grace?

D'un ſi juſte courroux le ſang eſt-il vainqueur?

Meleagre dans votre cœur

Reprend-il ſa premiere place?

ALTHE'E.

Oui, Seigneur, c'en eſt fait; vos ſouhaits ſont remplis.

Pardon, Manes errans de mon généreux frere:

La tendreſſe de ſœur cede à celle de mere;

Je ne balance plus entre vous & mon fils.

LE ROY.

Je reconnois Althée à ſa vertu ſuprême:

Du vaillant Meleagre elle efface le ſort.

Avoir vaincu le Monſtre eſt un illuſtre effort;

Mais c'en eſt un plus grand de ſe vaincre ſoi-même.

Achevez de combler nos désirs ;
Rappellez ici l'allegresse :
Le retour de votre tendresse
Doit causer le retour des plaisirs.

ALTHE'E.

Avant que de passer dans le Royaume sombre,
Où régne un éternel repos ;
Mon frere attend de moi pour appaiser son Ombre,
Les devoirs qu'on doit rendre aux Manes des Héros.
Aux bords de l'Acheron son Ombre encor errante,
Ne peut être reçûe au séjour ténébreux,
Que l'on n'ait rempli son attente
Par un sacrifice pompeux.
Que l'heureux Meleagre, & la belle Atalante,
Viennent joindre leur zéle à mes sinceres vœux :
Je crois ouir sans cesse une voix menaçante
Qui me fait trembler pour tous deux ;
Et je ne serai point contente
Que je n'aye achevé ce que je fais pour eux.

LE ROY.

Touché de la tendresse extrême
Que vous me témoignez pour ces jeunes amans,

Je vais à vos genoux les amener moi-même
Jouir de la douceur de vos embrassemens.

SCENE III.

ALTHE'E *seule.*

QUE tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De ta crédulité je vais me prévaloir :
Tu ne sçais pas ce que c'est qu'une femme,
Et je prétens te le faire sçavoir.
Le fer, le poison, la flamme,
Tout sert à son desespoir.

O vous, qui n'épargnez ni Bergers, ni Monarques,
Venez à mon secours, impitoyables Parques,
Venez contre un perfide animer mon courroux :
Quelque tendres retours que le sang me suggere,
A mon coupable fils je veux être une mere
Plus impitoyable que vous.

Eh quoi ! perdre un Héros à qui j'ai donné l'être !

Contre quelle victime ai-je le bras armé ?
Est-il dans l'univers un Prince plus aimé,
Et qui soit plus digne de l'être ?
Qu'ai-je au monde de plus cher
Qu'un fils si couvert de gloire ?
On l'a vû sur le Monstre emporter la victoire ;
Et sa mere en est un qu'il ne sçauroit toucher !

Oui je verrai ta mort sans en être touchée ;
Quel que soit ton supplice, il t'est justement dû ;
J'ai le Tison fatal où ta vie attachée
Me doit faire raison de mon sang répandu.
Tendresse, amour, pitié, dont j'entens le murmure,
Dans ma juste fureur laissez-moi m'affermir ;
Si mon fils par son crime étonna la Nature,
J'en veux faire un si grand qu'il la fasse frémir.

Le voici. Je pouvois me venger sans l'attendre,
Et ne pas m'exposer à l'horreur de le voir ;
Mais la part qu'à sa mort Atalante doit prendre
Augmente le plaisir que je vais recevoir.

SCENE IV.

LE ROY, ALTHE'E, MELEAGRE, ATALANTE, THESE'E, JASON, CHŒUR DES PRINCES GRECS, CHŒUR DU PEUPLE DE CALYDON.

MELEAGRE *à Althée.*

MALGRE' tous les remords que ma douleur exprime,
Je ne puis à vos yeux me montrer ſans effroi :
Jamais reſſentiment ne fut plus légitime
Que celui qui vous anime ;
Votre frere à venger eſt pour vous une loi.
S'il vous faut une victime,
J'ai moi ſeul commis le crime,
Ne vous vengez que ſur moi.

ATALANTE *à Althée.*

Si jamais ce Héros ſi grand, ſi magnanime,
N'eût pris pour moi que de l'eſtime,

Il n'eût point mis de trouble à la Cour d'un grand Roi :
Il n'eût point fait de tache à sa vertu sublime :
Jamais à sa Maitresse il n'eût manqué de foi.
S'il vous faut une victime,
Je suis la cause du crime,
Ne vous vengez que sur moi.

ENSEMBLE *à Althée.*

S'il vous faut une victime,
ATALANTE. Je suis la cause du crime,
MELEAGRE. J'ai moi seul commis le crime,
Ne vous vengez que sur moi.

ALTHE'E.

Approchez-vous, mon fils, & n'ayez plus d'allarmes :
Ce combat m'arrache des larmes,
Et fait expirer mon courroux.
Au feu dont vous brulez je vais rendre justice,
Et de parfait amant vous faire heureux époux :
Commençons le sacrifice
Où je dois faire voir ce que je sens pour vous.

La perte d'un moment m'inquiéte & me gêne :
Pour hâter mon bonheur joignez vos vœux aux miens.

LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE, LES PRINCES GRECS, LE CHŒUR DU PEUPLE, TOUS ENSEMBLE.

O Dieux ! qui dispensez & les maux, & les biens,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

Recommencez encor, & ne vous lassez pas :
Votre zéle adoucit ma peine.

LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE, &c.

O Dieux ! qui gouvernez toute chose ici bas,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

C'est assez ; dans un instant
Mon frere sera content.

Bas.

Ombre, pour qui j'obtiens une grace si grande,
Ne te plains plus de moi ;
Je te fais une offrande
Assez digne de toi,

Althée met au feu, sans qu'on s'en apperçoive, le Tison où est attaché le sort de Meleagre.

MELEAGRE.

Quelle ſubite horreur me ſaiſit & me trouble !
Je brûle... Juſte Ciel, quelles vives douleurs !
Plus je veux me contraindre, & plus mon mal redouble.
Je n'en puis plus, je meurs !

LE ROY.

Meleagre !

ALTHÉE.

Mon fils !

ATALANTE.

Cher Prince !

MELEAGRE.

Ma Princeſſe,
Les Dieux font ſur ma tête éclater leur courroux :
En m'accordant votre tendreſſe,
Vous les avez rendu jaloux ;
Mais je meurs trop heureux, quelque mal qui me preſſe,
Puiſque je meurs aimé de vous.

ATALANTE.

Hélas ! pour quels dangereux charmes
Avez-vous conçû de l'amour !

MELEAGRE.

Si ma mort vous coûte des larmes ,
Pour quel plus digne objet puis-je perdre le jour ?

Mon cœur foible & mourant n'a plus rien qui l'anime.

Au Roy.

Consolez-vous, Seigneur : de plus dignes enfans
Seront l'appui de vos vieux ans.

A Althée.

Vous, ma mere, oubliez votre offense, & mon crime.
Laissez-moi vous quitter sans vous être odieux :
Un fils expirant vous en prie ;
Et pour comble d'honneur, qu'une main si cherie
Ait soin de me fermer les yeux.

ALTHE'E *bas.*

Ah ! spectacle imprévû, dont je suis attendrie !
Pourquoi m'écoutiez-vous, impitoyables Dieux ?

LE ROY.

O Ciel ! qui me ravis un fils si magnanime,

Comparable en valeur aux plus fameux guerriers,
Ne l'as-tu couvert de lauriers
Que pour en faire ta victime ?
Hélas ! mon fils, n'est-il aucun secours
Qui puisse prolonger votre vie & mes jours ?

LE ROY, ATALANTE, CHŒUR DES PRINCES, &c.

Hélas ! n'est-il aucun secours
Qui puisse prolonger votre vie & nos jours ?

MELEAGRE.

Les pleurs que vous versez rendent digne d'envie
Mon déplorable sort :
Vous me faites aimer la vie
Jusques dans les bras de la mort.



Chere Atalante, j'expire :
Eloignez-vous de ce lieu.
La voix me manque, & j'ai peine à vous dire....

ATALANTE.

Adieu mon cher Prince, adieu.

On emporte Meleagre, & Atalante le suit.

LE ROY.

O Ciel insensible !
Dieux muets & sourds !
Mon fils à découvert vient d'arrêter le cours
Des malheurs qu'en ces lieux causoit un Monstre horrible ;
Et vous avez, cruels, emprunté le secours,
De quelque Furie invisible,
Pour terminer de si beaux jours.

ALTHE'E.

C'est moi qui suis la Furie
Qui dérobe à la terre un bien si précieux.
Oui, mon cher fils, cette main si chérie
Que tu choisis pour te fermer les yeux ;
Est la cruelle main de qui la barbarie
Te prive pour jamais de la clarté des cieux.

LE ROY.

Quoi ! vous auriez eu l'ame assez noire, assez dure....
Votre douleur vous interdit.

ALTHE'E.

Non, non ; ce que je vous ai dit
Est la vérité toute pure.



Le ſort de Meleagre étoit en mon pouvoir ;
Il a tué mon frere, & mépriſé ſa fille ;
Tant d'affronts à ma famille,
M'ont réduite au déſeſpoir.
J'ai vengé la mort de mon frere
Sur le ſang d'un Héros qui me devoit le jour :
Je vais le venger à ſon tour,
Sur le ſang de ſa propre mere.

Elle ſort furieuſe.

LE ROY.

Gardes, de ſa fureur garantiſſez ſes jours.
Que d'un remords vengeur elle ſoit la victime.
Il faut pour expier ſon crime
Qu'elle s'en ſouvienne toujours.

O jour ! qui promettois de me combler de gloire,
Et qui m'accables de douleur,
Puiſſe tout l'avenir déteſter ta memoire ;
Que ton nom prononcé préſage un prompt malheur ;
Et ne ſoit jamais dans l'hiſtoire
Que pour inſpirer de l'horreur !



Prince, pour qui la gloire a de ſi puiſſans charmes,
Qu'aux dépens de vos jours vous ſuivez ſes conſeils,
Ne vous contraignez point, verſez des flots de larmes:
Il ſied bien aux Héros de pleurer leurs pareils.

Et vous, Peuple fidéle au ſang de vos Monarques,
Si mon fils envers vous a rempli ſon devoir,
Donnez-lui de ſenſibles marques
D'un véritable déſeſpoir.

Une Entrée de Deſeſperés, & une Symphonie accommodée au ſujet, expriment la douleur univerſelle que cauſe la mort de Meleagre.



SCENE DERNIERE.

UNE FEMME AFFLIGE'E DE LA SUITE D'ATALANTE, LE ROY, LES PRINCES GRECS, CHŒUR DU PEUPLE, CHŒUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

UNE FEMME AFFLIGE'E.

LA tendre & fidelle Atalante
Succombe ſous le poids de ſes vives douleurs ;
A force de verſer des pleurs ,
Auprès de Meleagre elle eſt morte , ou mourante ;
L'excès de ſon amour
Lui fait perdre le jour.

CHŒUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

L'excès de ſon amour
Lui fait perdre le jour.

LE ROY.

Quoi ! les injuſtes Dieux, qui me ſont ſi funeſtes ,

N'ont pas ſur Meleagre aſſez lancé de coups !
Les larmes qu'on lui donne attirent leur courroux !
C'eſt un digne ſujet des vengeances céleſtes !

Dérobons Atalante à la rigueur des Dieux ;
Volons à ſon ſecours, l'honneur nous y convie ;
C'eſt un effort glorieux
Que de lui ſauver la vie.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

CHŒUR DES PRINCES GRECS.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

LE ROY *encore une fois.*

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

FIN.

LA FESTE
DE
LA SEINE.

Divertissement en Musique.

PERSONNAGES.

L'OCEAN.

THETIS.

LA SEINE.

LE GANGE.

LE NIL.

LE DANUBE.

LE PACTOLE.

NEREIDES. TRITONS.	De la ſuite de l'Ocean, & de Thetis.
AMOURS. JEUX. PLAISIRS.	De la ſuite de la Seine.

CHŒUR de Rivieres, de Fontaines, & de Ruiſſeaux.

La Scéne eſt au Palais de l'Ocean, & de Thetis.



LA FESTE DE LA SEINE.

Le Théâtre représente le Palais de l'Ocean, & de Thetis, qui y sont accompagnés des Fleuves, des Riviéres, des Fontaines, des Ruisseaux, &c.

SCENE PREMIERE.

L'OCEAN, THETIS, LE DANUBE, LE PACTOLE, LE NIL, LE GANGE, &c.

L'OCEAN.



FLEUVES, Rivieres, Fontaines,
Agréables Ruisseaux,
Dont les fertiles eaux,
Arrosent tant de Plaines;
Nymphes, & Demi-Dieux, soumis à mon pouvoir,
De la Seine aujourd'hui nous célébrons la Fête:

Chantez les plus beaux Airs que vous puiſſiez
ſçavoir ;
De jongs, & de roſeaux couronnez votre tête ;
Et qu'à l'envi chacun s'apprête
A la bien recevoir.

THETIS.

Quelle Riviere au monde
Goûte un plus grand bonheur ?
Sur ſes fertiles bords on voit le Laboureur
Cultiver ſes guerets dans une paix profonde.
Elle ne connoît de Guerriers
Que ceux dont la valeur conſerve ſes rivages :
Ses Palmes, & ſes Lauriers
La défendent des orages.

Si-tôt qu'elle paroîtra
Que l'on chante, que l'on danſe ;
Et lorſqu'un plaiſir finira
Qu'un autre recommence.

Nereïdes, Tritons, je la vois qui s'avance,
Diſputez entre vous à qui la charmera.

Les Nereïdes, les Tritons, les Fleuves, &c. vont au devant de la Seine qui arrive avec les Jeux, les Plaiſirs, & les Amours, qui ſe mêlent tous enſemble, & font des Entrées pour commencer à ſolemniſer ſa Fête.

SCENE II.

LA SEINE, L'OCEAN, THETIS, LE NIL, LE DANUBE, LE GANGE, LE PACTOLE, LES JEUX, LES PLAISIRS, LES AMOURS, CHŒURS DE FLEUVES, ET DE RIVIERES, CHŒURS DE JEUX, D'AMOURS, ET DE PLAISIRS.

THETIS.

VENEZ, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux :
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.
Venez ouir chanter les exploits glorieux
Qui de toutes les Eaux vous rendent triomphante.
Venez, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux :
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.

L'OCEAN.

Le Danube, le Nil, le Pactole, & le Gange,
Viennent des bouts de l'Univers,
Joindre leurs voix aux ſurprenans Concerts,
Préparés à votre louange.

Rivieres, Fontaines, Ruiſſeaux,
A l'excès de leur zéle accommodez le vôtre :
Et que mille plaiſirs nouveaux
Succédent l'un à l'autre.

LA SEINE.

Que mon ſort eſt heureux !
Je vois en ſortant de ma Source
Folâtrer ſur mes bords les Amours, & les Jeux :
Et je trouve au bout de ma courſe,
D'autres Plaiſirs qui préviennent mes vœux.
Que mon ſort eſt heureux !

Tant que dure le jour
Le Roſſignol ſur mon rivage
Attire à ſes accens les Bergers d'alentour :
Et touchés de ſon doux ramage
A ſon exemple ils chantent leur amour
Tant que dure le jour.

DEUX TRITONS.

Aimer & chanter ſans ceſſe
C'eſt une grande ſageſſe :
D'une vie agreable on prolonge le cours.
S'abandonner à la mélancolie
Qui fait paſſer de ſi malheureux jours,
C'eſt une grande folie.

DEUX NEREIDES.

Jeunes cœurs, ſur qui les attraits
Ont un pouvoir extrême ;
Soyez conſtans & diſcrets :
Pour plaire à ce que l'on aime
Ce ſont les meilleurs ſecrets.

Les Ruiſſeaux qui font mille tours
Pour ſe joindre aux Fontaines,
Fidéles dans leurs amours
Trouvent la fin de leurs peines,
Sans jamais changer leur cours.

UNE JEUNE FONTAINE, & UN RUISSEAU.

Le temps d'aimer eſt un temps admirable ;
Mais il ne dure pas aſſez :
Les attraits les plus doux ſont bientôt effacez ;
Et l'on n'eſt plus aimé quand on n'eſt plus aimable.
Puiſque ce temps s'évanouit
Lorſque la jeuneſſe nous quitte,
Pendant que l'on en jouit
Il eſt bon qu'on en profite.

DEUX JEUNES RUISSEAUX.

Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie ;
Sans amour on ne vit point content,

Il faut aimer lorſque l'âge y convie :
Rien ſous le Ciel n'eſt plus digne d'envie
Qu'un tendre amour dans un cœur bien conſtant.
Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie.

Tout languiroit ſans l'Amour,
C'eſt l'ame de toute choſe :
Tôt ou tard chacun aime à ſon tour,
C'eſt une loi que le Deſtin impoſe :
Dans nos Jardins le Jaſmin , & la Roſe ,
N'aiment-ils pas les charmes d'un beau jour ?
Tout languiroit ſans l'Amour,
C'eſt l'ame de toute choſe.

LE GANGE *à la Seine.*

On ne voit ſur nos bords que carnage & qu'horreur :
On ne voit que plaiſirs régner ſur vos rivages :
Vous goûtez de la Paix la tranquille douceur ;
Et le Ciel nous expoſe à mille affreux ravages.

Aimable Nymphe, apprenez-nous
Par quel bonheur, ou par quel charmes,
Vous jouiſſez d'un ſort ſi doux,
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LE NIL.

Le Soleil brûle nos champs :
Nos eaux sont presque taries :
Les Oiseaux nous refusent leurs chants ;
Et vos Prairies
Sont si fleuries
Qu'ils réservent pour vous leurs Airs les plus touchans.

LE PACTOLE.

Nous ne sentons plus l'haleine,
Des doux & charmans Zephyrs ;
Ce n'est qu'auprès de la Seine
Où régnent tous les Plaisirs.

LE DANUBE.

Le Sang humain dont on voit des rivieres ;
Nos Prés jonchés de mourans & de morts ;
N'attirent plus sur nos bords
Que des Bêtes carnassieres :
Et près de vous les paisibles Agneaux
Bondissent autour de leurs meres,
Pendant que les Bergers au murmure des Eaux,
Chantent sur leurs Chalumeaux
Les beautés de leurs Bergeres.

LE GANGE, LE NIL, LE PACTOLE, LE DANUBE *ensemble.*

Aimable Nymphe, apprenez-nous

Par quel bonheur, ou par quels charmes,
Vous jouiſſez d'un ſort ſi doux,
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LA SEINE.

Un Roy, mais le plus grand dont le Ciel ait fait choix
Pour la Paix, & pour la Guerre;
Qui n'a point d'égal ſur la Terre,
Quoique la Terre ait tant de Rois:
Un Roy qu'en tant de lieux a ſuivi la victoire,
Que par toute l'Europe on arbore ſes lys,
Rend mes tranquilles Eaux éclatantes de gloire
A l'ombre des Lauriers que ſon bras a cueillis.

L'OCEAN.

Au bonheur des Humains toujours l'ame occupée,
On diroit que du Monde il gouverne le ſort:
Ce qu'en vingt ans ne put faire Pompée,
Ne lui coûte qu'un foible effort.
Il a purgé la Mer de ces Monſtres avides,
Qui ſignaloient leur nom par tant de cruautés;
Et ces Tyrans des Campagnes humides
Sont venus à genoux implorer ſes bontés.

THETIS.

Sa valeur, ſon pouvoir, ſa ſageſſe profonde
Le font par-tout révérer;
Des quatre coins du monde

On le vient admirer :
Ses actions sont parvenues
Jusqu'aux plus étranges climats ;
Et chez des Nations qui ne sont pas connues,
Il n'est pas moins connu qu'en ses propres Etats.

LA SEINE.

Depuis que dans le monde on voit régner la guerre,
On n'a point encor vû de pareil Conquerant ;
Quelque grandeur qu'ait la terre
Son cœur est encor plus grand.
L'Europe est charmée,
L'Asie allarmée,
De ses exploits éclatans.
Fleuves, qui gémissez sous d'injustes Puissances,
Consolez-vous ; vos souffrances
Ne dureront pas long-temps.

L'OCEAN, THETIS, LA SEINE, LES TRITONS, LES NEREIDES, CHŒUR DES FLEUVES, &c. *répétent tous ensemble.*

Fleuves, qui gémissez sous d'injustes Puissances,
Consolez-vous ; vos souffrances
Ne dureront pas long-temps.

LE GANGE & LE NIL.

Puisse le Ciel qui l'a fait naître

Pour affranchir du joug tant de peuples divers,
Le rendre de l'univers
Le ſeul & paiſible Maître.
Que nous ſerions heureux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

LE DANUBE & LE PACTOLE.

Sous ſon empire
On peut chanter & rire ;
Ce ne ſont que plaiſirs, que tranſports, qu'enjouëmens.

L'OCEAN & THETIS.

Sous ſon empire
Nul ne ſoûpire
Que pour des objets charmans.
Ah ! qu'il eſt doux de reconnoître
Un ſi grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il eſt doux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! qu'il eſt doux de reconnoître
Un ſi grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il eſt doux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

Fin du ſecond Tome.



